LA VIE
NTELLECTUELLE

V. I. : Alerte au cléricalisme.

D. DUBARLE : Regards sur la cybernétique.

G. Th. GUILBAUD : Stratégies et décisions.

E. BORNE : Feuillets pour un journal.

J. CEP : Littérature tchèque d'inspiration catholique.

LES SIGNES DU TEMPS

Mendès-France face à l'avenir.
Entracte, désarroi ou relève.
Les technocrates au pouvoir.
Expansion économique.
Moscou et l'Europe.
L'Asie du Sud-Est entre deux mondes.
Neutralisme arabe ou prépondérance américaine ?
Coup d'État au Guatemala.
Journées chrétiennes en Allemagne orientale.
Révolte ou espoir pour les jeunes.
Jean Guitton.

ARTS ET LIVRES

DOCUMENT : 1944-1954.

VUE MENSUELLE
OUT-SEPT. 1954

ES ÉDITIONS DU CERF _ PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **Alerte au cléricalisme** 1

D. DUBARLE : **Regards sur la cybernétique** 5

G.-Th. GUILBAUD : **Stratégies et décisions** 36

E. BORNE : **Feuillets pour un journal** 58

J. ČEP : **Littérature tchèque d'inspiration catholique** 70

LES SIGNES DU TEMPS

Mendès-France face à l'avenir (J. Nantet) 82

Entracte, désarroi ou relève (H. Muller) 85

Les technocrates au pouvoir (J. Thomas) 87

Expansion économique : les Alpes françaises (R. Parès) 92

Moscou et l'Europe (J. Rounault) 93

L'Asie du Sud-Est entre deux mondes (A. Viatte) 98

Neutralisme arabe ou prépondérance américaine ? (P. Rondot). 100

Coup d'État au Guatemala (A. Viatte) 103

Journées chrétiennes en Allemagne orientale (M. B.) 106

Révolte ou espoir pour les jeunes (R. Parès) 108

PORTRAIT

Jean Guitton (E. Borne) 112

CHRONIQUES

Du religieux et du fantastique dans l'art (R. Vrinat) 117

L'Agneau, de François Mauriac (A.-A. Lhotellier) 122

Romans (M. Chavardès) 125

Politique (M. Crubellier, H. Muller, D. D.) 128

DOCUMENT

1944-1954 (A.-J. Maydieu) 133

La Vie Intellectuelle

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — AOÛT-SEPT. 1954

Alerte au cléricalisme

Que l'expérience Mendès-France ne soit qu'un fugitif épisode ou qu'elle se prolonge durablement et efficacement après avoir changé le rythme ou le contenu de la politique française, elle pose essentiellement un problème politique qui relève d'une analyse politique comme d'un jugement également politique, et l'intervention de critères soi-disant chrétiens qui serviraient à solliciter la conclusion ne serait en l'occurrence que confessionalisme indiscret ou même cléricalisme peu tolérable. Il faut répéter de cette expérience ce que l'on a souvent répété ici pour des tentatives extérieures : des chrétiens ont droit de l'approuver ou de la combattre, selon leurs options politiques, et grâce à Dieu le ministère Mendès-France compte des catholiques parmi ses supporters comme parmi ses opposants. Mais il arrive, hélas; que les raisons qu'ils apportent à l'appui de leur position ne soient pas exemptes de ce confessionalisme que l'on veut combattre ici.

Une certaine opinion catholique, la plus massive il faut le dire, dont le M.R.P. est beaucoup plus l'écho ou le reflet que l'inspirateur ou le moteur, risque de se laisser incliner à une forme d'opposition dont nous entendons nous désolidariser. Deux ministres catholiques depuis dix années bientôt dirigeaient alternativement la politique étrangère de la France ; le dernier d'entre eux s'est trouvé brusquement congédié et dans des conditions où les formes de l'élégance n'ont pas été complètement respectées. Un homme nouveau d'origine radicale et qui peut se réclamer aussi bien de la tradition de Caillaux que de celle de Clemenceau, a remplacé un ancien dirigeant de l'A.C.J.F. Il sembla facile à une opinion catholique de croire à quelque complot anticlérical que révélaient les propos et le comportement de l'opposition d'hier devenue gouvernement d'aujourd'hui. On avait laissé dire que l'obstination de l'ancien ministre des Affaires étrangères à soustraire au Viet-Minh les évêchés du delta tonkinois était un obstacle à la conclusion d'un cessez-le-feu en Indochine, devenu inévitable et indispensable ; on avait accepté le suffrage et l'applaudissement de tous ceux qui dénoncent une influence et une intrusion du Vatican dans une politique européenne sur laquelle se rejoignaient les ministres des Affaires étrangères hier tous catholiques, de Paris, de Berlin et de Rome.

Ainsi une opinion catholique habituée, malgré l'espérance des lendemains de la libération, à une tradition d'émigration à l'intérieur peut être reprise par les vieux préjugés et les réflexes archaïques. D'aucuns commencent déjà à expliquer le succès du nouveau chef du gouvernement par une conjuration de la maçonnerie, et d'autres plus bassement, en sourdine, ne dédaignent pas de faire usage d'un antisémitisme dilué et larvé. De telles

réactions témoignent d'un christianisme assez dégénéré et d'une pensée politique passablement infirme. Nous voudrions croire que l'éducation religieuse et le sens civique des catholiques leur éviteront de céder à la séduction des mauvais mélodrames. Nous n'en sommes pas complètement assurés.

Il n'appartient pas à La Vie Intellectuelle *de prendre parti ni pour ni contre l'expérience Mendès-France; notre rôle est d'aider la réflexion des uns et des autres en combattant les confusions de pensée et les précipitations de jugement qui altèrent la pureté de l'esprit chrétien, autant qu'elles nuisent à l'efficacité de l'action politique.*

Nous nous garderons également de tout pronostic sur l'avenir d'une entreprise à laquelle ne manquent ni la décision ni l'ambition, qui n'est qu'à peine amorcée, dont l'armistice indochinois ne saurait être que la préface. On ne peut contester cependant qu'elle ait suscité sympathie et espoir dans un pays jusqu'ici ensommeillé et enlisé, au point que des catholiques, partisans du nouveau ministère, mais aussi fidèles que les précédents, bien que pour l'usage opposé, au langage et aux images de leur famille spirituelle, ont placé l'équipe actuellement au pouvoir sous la protection de la petite fille Espérance. De telles approbations font une heureuse compensation à des hostilités qui reviendraient aux ornières bien pensantes et elles permettent d'espérer que sera fait échec à un renouveau de cléricalisme, à condition cependant que les chrétiens amis de l'expérience actuelle renoncent, autant que ses adversaires, à l'habitude de parler religieusement des choses politiques. Le chef du gouvernement a une personnalité politique assez forte pour qu'on ne lui impose pas le personnage accablant d'un exécu-

teur des vengeances célestes contre la troupe vaincue des mauvais serviteurs. Les idées de Pierre Mendès-France, quand elles seront connues, pourront et devront être discutées et éprouvées selon les règles démocratiques. Pour que le débat soit mené en clarté et probité, il importe qu'on n'institue pas une guerre de religion autour de la personne du chef du gouvernement.

Plusieurs hypothèses politiques sont possibles, dont nous n'entreprendrons pas la revue entière et le dénombrement général. Nul ne peut savoir encore si Pierre Mendès-France changera non seulement le style mais aussi la substance de ce que a été jusqu'à ce jour la politique française, ni s'il choisira entre la droite et la gauche ou s'il tentera un dépassement original de la droite et de la gauche. Pour que l'adhésion des uns et la critique des autres soit également libre rien de confessionnel ne doit être mêlé à un débat dans lequel ne peuvent s'affronter que des raisons politiques.

V. I.

REGARDS SUR LA CYBERNÉTIQUE

I. — Le syncrétisme cybernétique

Nouvelle venue au monde des sciences, puisque voici à peine six ans que l'on en parle, la cybernétique pose tout d'abord le problème de sa complexion étrange. Elle traite, dit-on, des machines qui imitent les animaux et même suppléent la pensée. On ajoute qu'elle entreprend de soumettre au calcul la conduite humaine et travaille à mettre sur pied une mathématique du gouvernement. On l'entend parler tour à tour le langage de l'ingénieur, du théoricien de la physique, du physiologiste, du psychologue, de l'économiste, du sociologue et du politique comme si elle voulait tout confondre avec tout, abolir les frontières entre le mécanique et le conscient, entre ce qui est libre et ce qui est mathématiquequement prévisible. Tout cela fait déjà beaucoup.

Ce n'est pas tout, pourtant. On tient la cybernétique pour hautement scientifique. Pourtant la cybernétique ne dédaigne point de philosopher à l'occasion et il lui arrive, chez certains tout au moins, de se prétendre presque vision du monde. Il lui arrive aussi de friser le charlatanisme et la mystification. De ce dernier trait le public est largement responsable qui, en peu de temps, a fait du Cybernéticien un personnage fabuleux, désor-

mais entré dans le folk-lore des temps modernes tout autant que l'Atomiste. Il est vrai que peu de chercheurs et de techniciens sérieux, même lorsqu'ils s'occupent à longueur de journée de sujets « cybernétiques », tiennent à s'intituler cybernéticiens. Mais, qu'ils le veuillent ou non, on les voit tels et quelque chose du docteur Faust revit en eux. Science, philosophie ou mythe, à quoi avons-nous affaire ?

Les profanes ne sont pas seuls à se demander en présence de quoi ils se trouvent. Pères, parrains et promoteurs de la cybernétique ne laissent pas d'éprouver quelque embarras devant cette progéniture entreprenante et multiforme plus même qu'ils ne l'auraient souhaité. On ne prétend point ici tirer ces derniers d'affaire, mais seulement tenter une sommaire reconnaissance du cas.

Commençons par un bref inventaire. On trouve, semble-t-il, deux centres d'intérêt fondamentaux dans la cybernétique. Le premier est constitué par l'étude théorique et pratique des mécanismes à fonctionnement auto-contrôlé. La technique de ces mécanismes est désormais assez avancée dans notre monde industriel et, bien que leurs premières réalisations soient déjà anciennes, la signification des dispositifs d'auto-contrôle n'a été pleinement reconnue qu'à une époque récente. La cybernétique a trouvé là sa première raison d'être. La seconde tient au dévelopement des techniques de la communication et de la transmission de signaux de toutes sortes : télégraphie, téléphonie avec ou sans fil, télévision. Ces techniques supposent une étude sans cesse plus poussée des possibilités inhérentes aux circuits électriques et aux dispositifs électroniques considérés en tant que véhicules de signaux. Une science des communications tend ainsi à se nouer. C'est la seconde des raisons d'être de la

cybernétique, peut-être plus importante encore que la première, du moins pour le moment.

Tout ceci ne constitue cependant qu'une première assise du complexe cybernétique. La physiologie du système nerveux entre alors en scène. En 1943 le physiologiste français L. Lapicque publiait un livre au titre significatif : *La Machine nerveuse*. Ce n'est là qu'un témoignage parmi l'ensemble convergent des études relatives à ce dispositif immensément complexe et ramifié qui, à l'intérieur de l'organisme vivant, assure la coordination fonctionnelle interne et la coaptation de l'activité aux circonstances. La « machine nerveuse » fonctionne comme un réseau de communications. Elle fonctionne aussi comme un appareil de contrôle des activités. De ce double point de vue l'analogie apparaît entre elle et les dispositifs artificiels étudiés par les constructeurs de mécanismes auto-contrôlés ou par les ingénieurs des communications. Elle manifeste l'unité des deux thèmes physico-mécaniques évoqués ci-dessus : celui du contrôle et celui de la transmission des signaux. La cybernétique a pour objet d'étudier les structures semblables à celles qui spécifient le processus nerveux, pris à tous ses niveaux possibles et sous tous ses aspects différents. C'est pourquoi on la voit faire état d'une certaine psychophysiologie des fonctions mentales, telles la mise en forme de la perception ou la mémoire, pour guider ses théories concernant d'élaboration de l'information transmise : calculs et synthèses plus ou moins intégrées. Pour être balbutiante encore en ce domaine, en dépit des réalisations apparemment grandioses que sont les calculateurs électroniques modernes, la cybernétique n'en est pas moins déjà nettement engagée dans la voie que lui suggère naturellement l'envers psychique de la machine nerveuse.

C'est à ce moment que les perspectives de la cybernétique s'élargissent encore. Les structures de fonctionnement analogues à celles jusqu'alors entrevues ne se trouvent pas simplement réalisées dans certains mécanismes ou dans le système nerveux. L'organisation des actions collectives, le contrôle des processus économiques ou sociaux, la conduite des opérations stratégiques ou politiques sont des champs à problèmes apparentés. Ainsi la dernière guerre a-t-elle suscité des recherches d'allure systématiquement scientifique sur les diverses opérations nécessaires au maintien des armées en campagne : premier noyau de ce que nous nommons aujourd'hui l'analyse opérationnelle. La science économique tend également à se mathématiser de plus en plus : on y voit apparaître des questions dont la similitude est frappante avec celles dont la cybernétique fait état. Cependant à travers ces questions un élément spécifique apparaît dans un relief plus marqué que partout ailleurs : c'est celui du fait de décision et du jeu des décisions d'origines diverses au sein d'un même processus. On vient d'employer ce mot « jeu ». A l'enquête il apparaît qu'il ne s'agit pas seulement d'un emploi du mot au sens figuré, et que la langue contient en l'espèce au moins un pressentiment juste des choses: au sens moderne du terme, la « théorie des jeux » donne les premiers exemples étudiables scientifiquement de processus qui dépendent de décisions en compétition les unes avec les autres. On voit ainsi s'esquisser une justification de l'alliance, surprenante au premier abord, faite entre cybernétique et théorie des jeux.

Du même coup la cybernétique se trouve fécondée par une seconde analogie. La première était celle entre dispositifs de la mécanique cybernétique et système nerveux, un système nerveux réel et accomplissant son

office cybernétique à l'égard de l'être vivant. La seconde est celle qui rapproche l'organisme vivant de l'organisme social et suggère qu'à la différence de l'organisme vivant, l'organisme social est en constante gestation de sa « machine nerveuse », à la recherche de son principe cybernétique. La cybernétique peut donc intervenir à travers toute la variété des processus de la vie sociale et étudier leur condition d'organisation. D'où son expansion, parfois assez prématurée, parfois simple fait de mode superficielle, à travers tout l'ensemble des sciences humaines et sociales, depuis la linguistique où elle a, en effet, son mot à dire, jusqu'à la politique où elle aura peut-être un jour son mot à dire, mais où, pour l'instant, elle ne semble guère en mesure d'intervenir sérieusement et utilement.

Revenons sur ce parcours rapide. L'émergence d'une sorte de tétralogie cybernétique s'y dessine. Reprenons-en les thèmes, en les ordonnant de façon un peu différente

1. Signal, communication et information.
2. Calcul, synthèse et intégration de l'information.
3. Décision et jeu des décisions.
4. Contrôle et adaptation des conduites.

On sent bien qu'une sorte de carré de thèmes se forme, dont les éléments sont liés entre eux par des relations étroites, difficiles à pénétrer complètement, mais responsables de l'unité du sujet. Sans doute les études cybernétiques ne développent pas également les différents aspects : le constructeur d'un servo-mécanisme a en vue le contrôle d'un fonctionnement, considère un signal en fonction duquel se fera ce contrôle et d'ordinaire n'insiste pas sur la théorie du calcul et de la décision; l'ingénieur des communications ne fait qu'indirectement appel à d'autres thèmes que le sien propre; le

physiologiste du système nerveux n'a pas encore beaucoup fait appel au thème des décisions et compétitions de décisions, auquel s'intéressent particulièrement la cybernétique économique ou l'analyse opérationnelle. D'où la constellation de travaux se réclamant de la cybernétique et d'apparences si hétérogènes. Les raccords sont pourtant sous-jacents et les spécialises s'y retrouvent à peu près.

Prenons maintenant les choses sous un aspect un peu différent. La cybernétique fait son profit de deux analogies : mécanismes d'un certain type et système nerveux; organismes vivants et entités sociales. Sur leur base il devient possible d'ébaucher à tout le moins le projet d'une physique mathématique abstraite : la physique du fonctionnement *gouvernable*. Le mot « cybernétique » a été choisi précisément pour exprimer l'idée d'une science se consacrant à un tel objet. Le point important de tout ceci, c'est qu'une communauté de traitement mathématique soit en gros possible : les similitudes aperçues sont assez fermes, assez structurales pour qu'il en soit ainsi. De sorte qu'au moins jusqu'à un certain point la cybernétique ressemble à ces théories mathématiques modernes susceptibles d'illustrations intuitives fort diverses, qu'elles transcendent pour n'être plus que la logique commune de tous ces sujets. Machines, vivants, sociétés : prises sous l'aspect du fonctionnement, ces réalités concrètement si diverses font apparaître des systèmes de conditions et des réseaux de relations dont les mathématiques peuvent traiter quasi uniformément.

Au total, sous les analogies ci-dessus rapportées, quelque chose de plus profond se noue. Avec la cybernétique, la pensée humaine se met en présence de deux ordres de choses : les mécanismes et les organismes.

Entre les deux se révèle présentement une homologie de fonctionnement qui se pousse jusqu'à un niveau jusqu'alors insoupçonné ou même cru impossible. Prise à un tel niveau, celui des fonctionnements à adaptation contrôlée, cette homologie est sans doute l'idée mère de la cybernétique.

Envisagée plus indéterminément, cette idée d'une homologie entre le fonctionnement des mécanismes et celui des organismes est une très vieille idée. On la voit affleurer dès l'antiquité. Les physiologistes grecs ne se faisaient pas faute de décrire déjà la machine interne du corps, les leviers osseux et les articulations des membres qui permettent aux forces musculaires, appliquées au moyen des tendons, de produire les divers gestes du vivant. L'homologie était donc perçue pour le moins au niveau cinématique. On sait que la même idée accompagnera tout le développement de la mécanique. Descartes propose de considérer le corps humain comme une machine. Renouvelé (et probablement affaibli) par La Mettrie et ses émules, le thème sera en grand honneur au XVIIIe siècle.

A ces niveaux pourtant ce n'est point encore l'idée cybernétique. L'antiquité qui ne concevait point la machine active, c'est-à-dire contenant sa source d'énergie, opposait organismes et mécanismes en ce que les uns avaient en eux de quoi se mouvoir eux-mêmes (et pour les anciens c'était à l'âme qu'ils le devaient) tandis que les autres restaient passifs en l'absence de quelque moteur extérieur. L'âge classique dépasse le point de vue cinématique et découvre l'homologie énergétique dont on voit Descartes faire déjà très expressément état. Mais d'instinct on continuera d'opposer machines et organismes en insistant sur le fonctionnement rigide et déterminé des premiers lorsqu'ils sont laissés à eux-

mêmes, tandis que les organismes savent s'adapter, présentent des fonctionnements qui répondent à des finalités au lieu d'être imposés une fois pour toutes par des conditions initialement données. L'idée cybernétique apparaît au moment très précis où le fait d'homologie surmonte nettement ce contraste classiquement invoqué.

Entre fonctionnement des mécanismes et fonctionnement des organismes, il n'est donc pas forcé que l'homologie soit seulement cinématique ou énergétique. Elle peut être d'un type plus riche, plus intégré, celui que précisément nous disons cybernétique. L'auto-régulation du fonctionnement, la quête de l'agir *optimum* et le contrôle de la conduite ne sont pas l'apanage exclusif de l'être vivant ou conscient. Telle est, somme toute, l'évidence révolutionnaire, depuis assez longtemps latente, mais venue il n'y a que peu de temps déclencher notre fièvre cybernétique. Source d'une science nouvelle, elle n'est point non plus, reconnaissons-le, sans quelque valeur philosophique. Voilà, en effet qui nous force à nous réinterroger sur les frontières entre le naturel et l'artificiel, entre le mécanique et le vital, entre la conduite aveugle des choses et l'activité lucide d'un être conscient... La cybernétique philosophante est, du moins pour le moment, une composante inévitable de ce syncrétisme cybernétique que nous essayons de retourner sous ses diverses faces.

Cette cybernétique philosophante a-t-elle cependant quelque chose de philosophiquement honnête à nous dire? Peut-être seulement ceci : à l'expérience qui vient d'être faite, on s'aperçoit tout d'abord que le sens de termes comme « mécanismes » et « organismes » doit être pris avec une certaine ouverture, au sein de laquelle prend place une suite plus ou moins distinctement enchaînée de moments de compréhension. Appelons *mé-*

canismes tous les dispositifs agencés de main d'homme en vue de la production de quelque résultat. Appelons de même *organismes* les dispositifs nés de la nature et réalisant une certaine unité consistante d'activité.

Dans l'antiquité les mécanismes étaient représentés par des dispositifs purement cinématiques; à l'âge classique, ils le furent par des dispositifs énergétiques; une nouvelle classe de représentants, plus intégrés, s'ajoute aujourd'hui. Rien cependant ne nous autorise à nous dire au terme des possibilités de l'invention mécanique. Autrefois de même le mot d'organisme n'était guère utilisé qu'à propos des corps individuellement vivants. Puis on s'est mis à penser l'organisme psychique, l'organisme social, etc... Il y a eu une époque où les discernements qui s'expriment de la sorte ont commencé à s'imposer. Rien non plus ne nous autorise à nous penser au terme du développement de cette compréhension : certaines choses au monde sont peut-être destinées à être comprises un jour comme elles aussi des ensembles organisés.

Or à travers ces deux séries de sens qui s'ordonnent et s'élaborent de part et d'autre, nous apercevons aussi, chose remarquable, une progression de l'homologie. Plus cela va, plus les mécanismes apparaissent fonctionner comme les organismes. La convergence est assez frappante désormais et suggère presque invinciblement l'idée de la marche vers quelque terme commun qui abolirait toute réelle différence entre l'agir des mécanismes et celui des organismes. Or, comme une impénitente coutume métaphysique (fausse peut-être) nous fait juger de l'être par l'agir, nous voilà de bonne foi sur le chemin de conclure qu'en droit mécanismes et organismes sont d'essence identique. Ce qui est aussi dire qu'en fin de compte l'homme fabricateur et la

nature naturante sont appelés à se rejoindre. Mais voilà : la pensée de la cybernétique philosophante reste-t-elle encore philosophiquement honnête à s'avancer de la sorte ?

S'il faut en croire le vieil Aristote, la transition est presque insensible de la philosophie à la philomythie. On ajouterait volontiers qu'il en va de la sorte surtout peut-être lorsque les évidences dont on fait état sont encore jeunes dans l'esprit. Il y a, nous l'avons dit, une mythologie, parfois une mystification cybernétique. Il ne faut pas forcément s'en plaindre : la pensée peut faire un bon usage de ses fables, y communier au sens des choses et y opérer cette purification mentale dont la philosophie vraie a besoin. Une considération du syncrétisme cybernétique ne serait point complète si l'on n'y adjoignait, pour finir, quelques remarques sur la mythologie, inconsciente ou délibérée, dont il se trouve imprégné.

Sauf erreur deux thèmes principaux alimentent le mythe cybernétique. Tortues électroniques, robots dont on décrit avec insistance la psychologie et dont on admire l'humeur imprévisible, cerveaux artificiels et machines qui pensent remplissent dans notre fantasmagorie moderne la fonction de ces mixtes fabuleux de minéral et de vivant, d'animal et d'humain que l'antiquité avait déjà conçus pour se figurer l'univers de la communication des genres. La science-fiction a pour ainsi dire achevé de tirer la chose au clair en imaginant le « transplant », ce cerveau humain qui, dissocié de l'appareil naïf de ce corps de chair, d'os et de viscères, habite désormais un mécanisme pur auquel il réussit à se continuer et qui le sert plus complètement et mieux. Version moderne du centaure antique, et qui ne se satisfait plus de fondre l'être humain et la forme de l'ani-

mal : l'hybride de la machine et de l'homme réussit à pousser plus avant la violence et l'équivoque.

L'autre thème, lui non plus, n'est point sans parenté avec des choses autrefois songées. Platon voyait notre monde terrestre enclos, au sens litéral du terme, dans un appareil grandiose et divin : celui des sphères célestes habitées par des puissances supérieures. Chargées de régir globalement les affaires d'ici-bas, égalisant indéfiniment le foisonnement des contingences naturelles et des agitations humaines, ces puissances se résument pour finir dans le prononcé sans discours du destin qui tient chaque être en sa dépendance. Force des choses, fatalité, providence, l'homme est gouverné par une structure qui l'entoure, assez puissante pour recréer le nécessaire jusqu'avec les plus arbitraires agitations de l'atome terrestre qu'il est. Nous sommes le bétail d'un concert de pasteurs divins et le politique n'a qu'à méditer les secrets de cette bergerie supérieure pour savoir comment être prince.

L'homme, bien sûr, s'est affranchi de ce cosmos amer et consolant, rassurant et étouffant. Pourtant le mystère cybernétique est insidieux. Il change de tactique et désormais charge l'homme lui-même de se construire « le fuseau de la nécessité » du mythe platonicien. L'appareil n'a plus besoin de se concrétiser aux astres pour enserrer la terre de son réseau fermé. Il enveloppe de ses informations, de ses prévisions et de ses calculs le système entier des affaires humaines. Une cérébralité mécanique est en chantier et la cybernétique travaille pièce à pièce à l'avènement du *fatum* artificiel, tirant statistiquement, tant de la force des choses que du remuement des initiatives, l'infaillible égalité de l'*optimum* collectif. Ici non plus la science-fiction n'a pas eu de peine à aller jusqu'au bout de l'évocation : Elle

a conçu l'univers de la « machine des jeux » et su pousser jusqu'à ce point où l'artifice cybernétique se transmute, pour l'homme qui l'enfante, en divinité philosophique chargée de paître sans nulle violence particulière ce bétail aux courtes libertés individuelles que nous nous contentons d'être.

« Transplant », « machine des jeux » : fables, bien sûr. Mais fables qui ont ceci de notable qu'elles évoquent exactement, dans le local et dans le global, le point vers lequel paraît tendre la convergence d'être entre mécanismes et organismes qu'une philosophie assurément honnête relevait tout à l'heure. Alors ? Où et comment le vrai vire-t-il à ce que nous nous gardons de croire sérieusement réalisable, même si nous nous en dressons l'imaginaire effigie ? Où et comment ce que nous poursuivons se change-t-il en ce que nous savons bien nous faire horreur ? Le fait est que les esprits habités par la cybernétique ne semblent pas le savoir au juste et que peut-être personne au monde n'est en mesure de le dire. Nous savons tous que l'extrême appartient au roman et nous nous en gardons bien dans nos discours sérieux. Mais le mythe n'a pas toujours l'honnête visage de la fable. Il arrive que dans le détail, maint écrivain scientifique, et n'usant que de termes scientifiques, maint philosophe, et tout imbu du grave vocabulaire dont il est alors coutume de faire état, se laisse reprendre par le courant et se mystifie à son insu. L'auteur même de ces lignes...

II. — Qu'est-ce qu'un mécanisme cybernétique ?

On voudrait présenter maintenant un certain nombre de choses très élémentaires, de façon cependant à en

faire saisir la portée fort générale, et en même temps les attaches avec la tradition même de la pensée mécanique. Il se trouve qu'une référence à Descartes peut y aider. Descartes est presque un cybernéticien avant la lettre. A parler strictement, il ne l'est pas tout à fait; mais il est sur la voie et, en idée tout au moins, pousse déjà fort avant. Nous allons le laisser nous conduire. Le moment venu, nous franchirons l'étape qu'il ne semble pas avoir franchi pour son compte. Il se trouve qu'alors nous aurons rassemblé tous les éléments essentiels de la compréhension d'un mécanisme cybernétique.

Descartes et la machine à fonctionnement conditionné

Descartes se tient au seuil de la mécanique des modernes. Il n'en pense explicitement guère plus que le principe, à savoir la naturelle conservation du mouvement. Mais il ne lui en faut pas plus pour percevoir deux choses, et d'emblée avec une parfaite netteté. Il voit tout d'abord qu'une étape essentiellement nouvelle peut désormais être franchie dans la conception et dans la réalisation de ce qu'entre hommes, on appelle une machine. Il reconnaît, en second lieu, qu'on peut à proportion faire un nouveau pas en avant dans la compréhension de l'organisme vivant. Commentons brièvement ces deux points.

Le mot « machine » est connu de l'antiquité. Ce qu'il désigne c'est avant tout un dispositif cinématique : assemblage de leviers, de poulies, de trains d'engrenages, etc., de soi inerte, mais capable de recevoir des mouvements et de mettre en forme un travail, en tout premier lieu le levage d'un poids, si une énergie lui est convenablement appliquée de l'extérieur. Ces dispositifs

cinématiques peuvent arriver à une grande complexité et être très perfectionnés. Les machines-outils modernes qui empruntent à l'extérieur leur mouvement d'entraînement — prenons l'exemple encore simple d'une machine à coudre à manivelle ou à pédale — sont de cette sorte. Quant au moteur chargé de fournir cette énergie de mouvement, la théorie de ces mécanismes ne s'en soucie pas. Le plus souvent, c'est un être vivant : animal, manœuvre, esclave.

Tout autre est la machine de l'âge classique. C'est un dispositif cinématique, mais auquel est adjointe une *source* purement physico-mécanique de mouvement. Source préparée de main d'homme, mais empruntant à l'univers des corps la fourniture de l'énergie nécessaire au fonctionnement. L'invention a connu des degrés : l'époque médiévale connaît les moulins à eau et à vent, le XVIIe siècle est le siècle des horloges et d'autres automates à poids ou à ressorts, le XVIIIe siècle conquiert la source thermodynamique. C'est donc tout juste si Descartes a sous les yeux les premières réalisations de ce genre de machines. Mais peu importe. Le renversement des idées est fait : à ses yeux ce n'est plus le psychisme qui fournit au monde l'énergie du mouvement, mais la nature même des corps inanimés qui la renferme en elle. La Nature étant ainsi la source universelle du mouvement, la construction des machines peut espérer s'avancer infiniment plus loin qu'elle ne va de son temps. L'ère de la machine active est ouverte et toute l'œuvre de Descartes atteste que son auteur le sait parfaitement.

Idéologiquement ceci renouvelle bien des choses. Certains anciens avaient entrevu les similitudes entre mécanismes et corps vivants considérés du point de vue cinématique. Désormais, sur les bases de la mécanique

classique, la similitude apparaîtra également du point de vue énergétique. Conscience à part, le corps vivant est pour Descartes une machine. Tout le *Traité de l'Homme*, dont Descartes rédigea à tout le moins l'ébauche avant 1635, n'est que le développement systématique de cette pensée. « Je suppose, nous dit son auteur, que le Corps n'est autre qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que non seulement il lui donne au-dehors la couleur et la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au-dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matière et ne dépendre que de la disposition des organes[1]. » C'est, tout de suite poussée à l'extrême, l'homologie entre le fonctionnement mécanique et le fonctionnement organique.

Tel quel cependant, ceci demeurerait encore relativement banal. Or Descartes va aller beaucoup plus avant. Par une démarche qui préfigure étonnamment le mode de pensée cybernétique, il demande au fond à l'être vivant de lui enseigner les possibilités des machines actives. Ici la similitude simpliste ne suffit plus. Car le comportement animal fait apparaître autre chose encore que ce que l'on voit dans le fonctionnement d'un automate ordinaire. Ce dernier est, en effet, de soi un fonctionnement déterminé : une fois la machine mise en mouvement, tout se déroule en elle avec nécessité tant que la source est à même de fournir l'énergie requise. Le fonctionnement est totalement indifférent

1. *Traité de l'Homme*, éd. Adam-Tonnery, XI, 120. Le texte final : XI, 201-202, insiste encore davantage s'il se peut.

aux circonstances extérieures. Par contre le fonctionnement d'un organisme vivant est un fonctionnement qui y est sensible : couplé avec certains éléments de son environnement, il répond à une situation qui définit pour lui l'ensemble de ces éléments extérieurs. Nous disons que c'est pour le moins un fonctionnement *conditionné*.

Si les schématismes explicatifs doivent rejoindre la réalité de l'organisme vivant, il n'est dès lors plus possible de recourir aux structures de l'automate ordinaire. Il faut mettre sur pied le schéma d'un système de relations fonctionnelles plus complexe et plus subtilement agencé. C'est ce que Descartes va précisément faire pour son compte, anticipant singulièrement sur des pensées qui ne seront reprises que beaucoup plus tard. Voyons tout d'abord comment il s'y prend, quitte à mettre ensuite un peu plus en forme le schématisme essentiel de la pensée cartésienne.

Après une première revue des principales fonctions psychologiques de la machine organique : digestion, respiration, circulation du sang, Descartes aborde la question des actions qui font intervenir le système nerveux et cette première approximation de notre théorie de l'influx nerveux qu'est la doctrine des « esprits animaux ». Ce sont les mouvements de ces esprits animaux qui, circulant dans l'organisme, sont responsables des actions motrices du corps : les gestes, la marche, etc... Ce sont eux qui vont constituer l'intermédiaire entre la situation faite au vivant par le monde extérieur et la réponse de celui-ci aux éléments de cette situation. Pour expliquer le comment, Descartes recourt, non point à des tortues électroniques qui sont encore bien loin d'être possibles, mais à une analogie hydraulique qui, malgré sa simplicité, contient déjà presque tout l'essentiel.

« Ainsi que vous pouvez avoir vu, dans les grottes et fontaines qui sont aux jardins de nos rois, que la seule force dont l'eau se meut en sortant de sa source est suffisante pour y mouvoir diverses machines et même pour les y faire jouer de quelques instruments ou prononcer quelques paroles, selon la diverse disposition des tuyaux qui la conduisent.

« Et véritablement l'on peut fort bien vous comparer les nerfs de la machine que je vous décris aux tuyaux des machines de ces fontaines; ses muscles et ses tendons, aux autres divers engins et ressorts qui servent à la mouvoir; ses esprits animaux, à l'eau qui les remue, dont le cœur est la source et les concavités du cerveau les regards. De plus la respiration et telles autres actions qui lui sont naturelles et ordinaires, et qui dépendent du cours des esprits: sont comme les mouvements d'une horloge ou d'un moulin, que le cours ordinaire de l'eau peut rendre continus. *Les objets extérieurs, qui par leur seule présence agissent contre les organes de ses sens, et qui par ce moyen la déterminent à se mouvoir en plusieurs diverses façons selon que les parties de son cerveau sont disposées, sont comme des étrangers qui, entrant dans quelques-unes des grottes de ces fontaines, causent eux-mêmes sans y penser des mouvements qui s'y font en leur présence : car ils n'y peuvent entrer qu'en marchant sur certains carreaux tellement disposés que*[2], par exemple, s'ils

2. C'est nous qui soulignons. C'est là que gît en effet l'idée fondamentale. Par l'intermédiaire du carreau sur lequel le pied du passant appuie, le fonctionnement du montage imaginé par l'ingénieur hydraulicien se trouve dépendre d'une condition extérieure. Suivant que celle-ci est ou n'est pas posée (présence ou absence de quelque « étranger »), le dispositif monte fonctionne ou ne fonctionne pas. Remarque dont la substance est naïve : mais Descartes a eu

s'approchent d'une Diane qui se baigne, ils la feront cacher dans les roseaux; et s'ils passent plus outre pour la poursuivre, ils feront venir vers eux un Neptune qui les menacera de son trident; ou s'ils vont de quelque autre côté, ils en feront sortir un monstre marin qui leur vomira de l'eau contre la face; ou choses semblables selon le caprice des Ingénieurs qui les ont faites[3]. »

Reprenons un peu tout ceci. Dans l'automate classique du type de l'horloge ou du jouet à ressort, il y a fonctionnement déterminé tout au long de l'intervalle de fonctionnement. En fait cependant le fonctionnement est conditionné ou commandé *à l'origine*. Cette commande se fait par l'acte qui applique alors l'énergie de la source au dispositif cinématique : déclenchement, embrayage. Supposons alors un montage complexe constitué par un certain nombre de machines élémentaires fonctionnant chacune déterminément *si elle fonctionne,* mais disposées de façon telle qu'il puisse y avoir des disjonctions dans le fonctionnement, certaines fonctionnant à un moment donné, d'autres non, ceci de façon aussi compliquée que l'on voudra dans l'espace et dans le temps. A partir de ce moment une variabilité s'introduit dans le fonctionnement d'ensemble et la commande des divers éléments permet de modifier la spécification du fonctionnement au cours de celui-ci. Au lieu cependant de réaliser de tels dispositifs par une association d'éléments constitués chacun par une petite machine classique, on réalise usuellement un ensemble de dispositifs cinéma-

souvent le génie de pousser très loin les conséquences de remarques en apparence banales. Pour ceux qui voudront quelque analogie plus moderne, on peut les prier de songer au dispositif qui assure la fermeture automatique des portillons au moment où le métro entre en gare ou la mise en marche de l'escalier mécanique lorsque l'usager se présente à l'entrée.

3. *Traité de l'Homme*, A.-T., XI, 130-131.

tiques comportant certaines disjonctions de mécanismes, comme le sont par exemple chacun des mécanismes élémentaires d'émission d'un son dans un orgue, et l'on agit *sur les distributions* d'une énergie commune de fonctionnement. La commande se fait par position et modification de distributions. Dès lors le fonctionnement dépend de la succession dans le temps des diverses distributions possibles qui conditionnent l'exécution mécanique.

La commande, c'est-à-dire la position et la modification des distributions faites de l'énergie au registre des dispositifs cinématiques, peut être faite de toutes sortes de façons : exécutant humain, tel l'organiste appuyant tour à tour sur les diverses touches de ses claviers; programme de fonctionnement défini à l'avance, tel celui qu'inscrit en lui le rouleau perforé du piano mécanique; circonstances extérieures mises à même d'agir sur cette distribution. C'est précisément le cas auquel il faut en venir maintenant.

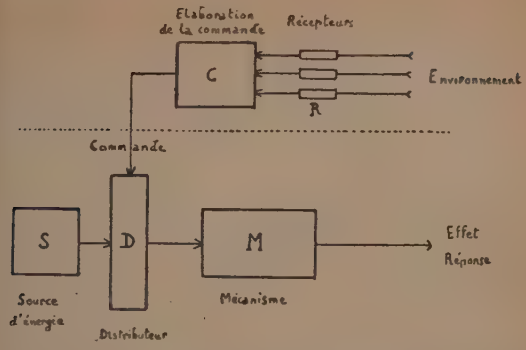
Tout mécanisme est environné de choses qui existent au monde en l'avoisinant plus ou moins. S'il doit fonctionner en tenant compte de celles-ci et de la façon dont elles se disposent dans cet environnement, il faut qu'une liaison s'établisse (liaison que, bien entendu, nous penserons ici d'ordre mécanique) entre les données de cette condition et l'acte de la commande. Il est aisé de voir comment l'organisme animal résout pour son compte le problème. Les objets présents dans son voisinage agissent physico-mécaniquement sur les organes des sens. Cette action reçue met en branle les « esprits animaux » et par là détermine l'élaboration de la commande qui spécifiera le fonctionnement. A proportion le fonctionnement apparaît bien se produire *en réponse* à la situation déterminée par la disposition de l'environnement. Reste

alors à traiter la question du *bon fonctionnement*. La possibilité de celui-ci dépend au moins de deux choses :

— Une suffisante complexité du dispositif constitué par le montage des mécanismes élémentaires, de façon à permettre également une suffisante variété de configurations du fonctionnement, chacune de celles-ci étant déterminée par l'une des distributions possibles de l'énergie.

— Une distribution adaptée à la situation par la sélection d'une commande convenablement élaborée.

Supposons satisfaite la première exigence. Que dire de la seconde ? Dans le cas de l'animal on s'aperçoit que le système des actions de l'environnement sur l'organisme est très complexe — richesse extrême des impressions reçues — mais en même temps partiellement spécifié à l'avance par la nature même des organes de perception. Il apparaît d'autre part que les impressions reçues par les sens spécifiques subissent une considérable élaboration, dont la psychologie des facultés semble nous livrer quelques aspects globaux plus marqués. Des effets de sommation et d'enregistrement interviennent, de sorte que la commande est une résultante non seulement des éléments de l'impression immédiate, mais d'une composante de prédétermination interne préalablement élaborée. La commande adaptée résulte donc d'une sorte de calcul que l'impression sensible provoque et alimente tout à la fois, mais qui fait intervenir encore autre chose que cette dernière. Schématisons sommairement tout cela.



Et lisons derechef le texte cartésien cité tout à l'heure : nous y verrons reparaître, esquissés pour le moins, tous les éléments de cette schématisation [4]. L'eau en mouvement dans les conduites est une figuration de l'énergie qui circule dans le mécanisme. Les montages variés qui attendent les promeneurs dans les grottes sont ces mécanismes élémentaires chacun disjoint de l'ensemble et lié à une commande qui déclenchera le fonctionnement. La commande elle-même est reçue du « carreau » sur lequel on marche : appareil rudimentaire qui est tout à la fois récepteur et réalisateur de la commande. Or notre schéma n'est autre que le schéma général de la machine à fonctionnement conditionnel. La conception cartésienne s'est avancée somme toute jusque-là : nous n'avons fait que repasser les idées contenues dans le *Traité de l'Homme* en appuyant sur les traits qu'il convenait de faire saillir pour initier l'esprit à notre moderne cybernétique.

4. On pourra se reporter aussi à un autre texte du *Traité de l'Homme* où Descartes utilise expressément l'analogie de l'orgue et de l'organiste. A.-T., XI, 165.

Ebauche d'une notion explicite de l'information.

Réfléchissons, cependant, à ce que le schéma nous met sous les yeux. Un trait essentiel de la machine à fonctionnement conditionné, c'est la coordination de deux suites de dispositifs, séparés par le trait pointillé que nous avons tracé sur notre schéma :

La suite des dispositifs *d'exécution du travail* : source d'énergie motrice, distributeur, registre des dispositifs cinématiques.

— La suite des dispositifs *d'élaboration de la commande* : récepteur d'actions venues de l'environnement, appareil d'élaboration, relais de transmission, etc.

Or, *relativement l'une à l'autre,* ces deux suites ont des caractérisations extrêmement différentes : l'une réalise, l'autre pose la modalité qu'aura le fonctionnement. Semblablement, bien que l'une et l'autre de ces suites se rapportent matériellement à de l'énergie qu'il s'agit d'employer — d'une part énergie fournie par la source S et s'employant à travers le mécanisme (D,M) à la production d'un certain résultat; d'autre part énergie fournie par l'environnement et s'employant, à travers les circuits des récepteurs R puis des appareils d'élaboration C, à la production d'une commande agissant en D — les modes de rapport à l'énergie sont entièrement différents. D'ordinaire tout d'abord l'énergie fournie par l'environnement et qui est l'énergie *conditionnante* du fonctionnement est petite devant l'énergie demandée à la source S et employée à l'exécution du travail. D'autre part la suite (D,M) s'intéresse à l'énergie fournie par S en tant qu'elle est fournie *en quantité* : c'est cette quantité qui va être employée à la production du résultat et le dispositif de la machine se charge

d'imposer à cette fourniture la détermination voulue pour l'effet cherché. Tandis que la suite (R,C) s'intéresse à l'énergie fournie par l'environnement en tant qu'elle est fournie en *configuration spécifique,* homologue à certaines configurations de l'environnement lui-même : c'est sur la base de cette configuration, et de rien d'autre en principe, que va être produit le résultat propre de cette suite (R,C) à savoir la commande de D.

Tel est le fait qui oblige aujourd'hui à distinguer entre *énergie* et *information.* Par *énergie* on entend le principe même du mouvement et de l'action en tant qu'on le prend sous son simple aspect de quantité mécanique. Par *information* on doit entendre une configuration imposée à l'énergie et à laquelle on s'intéresse en tant que configuration. Les modalités de cette configuration peuvent être très diverses. Du point de vue sensoriel les plus usuelles sont les configurations superficielles de flux (cas de la vue) et les configurations temporelles de variation de flux (cas de l'ouïe). Ce second type de configuration propose un schéma d'extrême importance au point de vue des conceptions théoriques, pour l'instant presque le seul à être l'objet d'études systématiques assez avancées : c'est le schéma de la *chronique* ou *time-series* des Anglo-Saxons. De toute manière notre époque est caractérisée par une promotion de l'information à la dignité d'objet de science.

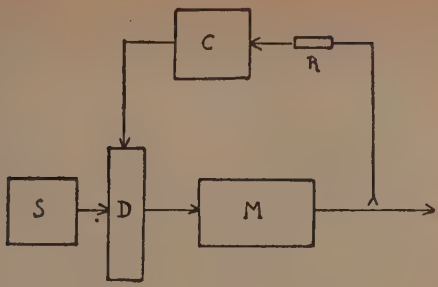
Avec l'idée claire de la commande conditionnée par une *information,* nous franchissons le seuil de la cybernétique. Nous pouvons donc considérer la machine à fonctionnement conditionnel comme déjà au moins virtuellement de cet ordre. Si Descartes n'est pas un cybernéticien, quoi qu'il ait fait déjà de la cybernétique sans le savoir, c'est essentiellement parce qu'il n'explicite pas encore distinctement les réflexions que nous venons de

faire et parce qu'il n'aborde point encore à une théorie de l'information comme à une branche spécifique de la science mécanique. Mais on voit néanmoins combien Descartes est idéologiquement proche de ce que nous envisageons aujourd'hui.

Ce que la cybernétique moderne ajoute à Descartes.

Néanmoins, même implicitement, nous ne retrouvons pas dans ce schéma tout ce qui est de nos jours essentiel à la cybernétique. Il faut bien dire, pour finir, ce que Descartes n'a pas discerné lorsqu'il ébaucha le concept de ces machines auxquelles il crut pouvoir réduire les vivants, sinon l'homme conscient lui-même.

1. Descartes passe de la conception de la machine à fonctionnement déterminé à celle de la machine à fonctionnement conditionné. La cybernétique moderne va plus avant et conçoit la machine à fonctionnement *auto-conditionné,* et réglée par cet auto-conditionnement. La chose est de soi assez simple à concevoir. Pouvant être en principe informé sur n'importe quoi d'extérieur, un mécanisme peut être aussi informé sur le résultat de son fonctionnement, et prendre une impression reçue relative à celui-ci comme une donnée pour l'élaboration de quelque commande subséquente. Une très légère modification du schéma de la machine à fonctionnement conditionné suffira à donner la structure de principe d'une telle machine :



On voit alors apparaître dans le schéma la désormais trop fameuse boucle de rétroaction que les Anglo-Saxons évoquent par l'expression devenue usuelle de *feed-back* et qu'on a tort de prendre comme le principe essentiel de la cybernétique, bien que c'en soit un élément assez important. Bornons-nous à indiquer une manière bien classique de tirer parti de la possibilité d'une telle forme de conditionnement :

Le récepteur enregistre, à un instant donné *t*, l'état d'une certaine grandeur attachée au résultat produit et posée comme caractéristique du fonctionnement de la machine : une vitesse de rotation par exemple, ou la position de telle pièce du dispositif par rapport à telle autre. L'appareil d'élaboration de la commande commence par comparer l'information donnée à une spécification de ladite grandeur prise comme *consigne* de fonctionnement et détermine l'écart entre le fonctionnement effectif et sa consigne. Une commande est alors élaborée, fonction de l'écart décelé et telle que le fonctionnement ultérieur tende à annuler cet écart en se rapprochant du fonctionnement prescrit. C'est là le point de départ de toute la théorie des auto-régulations et des servo-mécanismes.

Une remarque doit être faite à ce propos. La machine à fonctionnement simplement conditionné nous donne très naturellement une vue des dispositifs où les conditions interviennent de façon *finie* et *discrète*. Par des mécanismes qui apparaîtront finalement réductibles à des systèmes d'enclenchements ou de coupures, les conditions y interviennent comme des principes de mise en route ou d'arrêt de fonctionnements finis. Mais avec les machines à fonctionnement auto-conditionné, nous abordons tout naturellement, en raison du processus de *feedback,* au monde des dispositifs dans lesquels les conditions vont intervenir de façon *infinitésimale* et *continue*. Au lieu d'être logique, la commande est différentielle et son effet remonte au niveau différentiel des processus au niveau de l'action finie.

L'exemple que l'on vient de donner à l'instant et qui est celui d'un schéma déjà fort général d'auto-régulation, fait apparaître sous les espèces d'un écart entre le fonctionnement réel et le fonctionnement désirable cette position différentielle de l'élément amené à spécifier la commande. Corrélativement celle-ci consistera normalement en une simple correction de la façon dont l'énergie motrice s'applique au mécanisme lui-même. C'est dans le caractère différentiel de la commande que réside tout le secret de la *régulation* de processus, au sens moderne du terme régulation, qui implique autre chose que la simple ouverture ou fermeture des circuits devant l'énergie qui cherche à s'employer. Vieille vérité de bon sens : le cybernéticien ne peut se contenter de permettre ou d'interdire, il doit savoir modérer. Tout permettre et cependant n'obtenir que ce que l'on veut en réglant habilement toutes choses, ce serait (peut-être ?) l'idéal cybernétique de nos contemporains. A vrai dire la cybernétique ne nous enseigne pas le secret d'une aussi mer-

veilleuse réussite. Elle enseigne du moins que tout interdire, c'est se mettre en grand danger d'obtenir juste le contraire de ce que l'on veut et, sans le savoir, préparer le ressurgissement, par quelque voie frayée à l'improvisite, de ce que l'on prétend éviter.

2. Un autre acquis, d'importance encore plus considérable, doit également être mis en avant. Les machines considérées jusqu'à présent supposent des liaisons fonctionnelles, au sens classique du terme, entre les conditions, d'où qu'elles viennent, et la commande du fonctionnement. Que les déterminations cybernétiques envisagées ci-dessus soient finies ou différentielles, la commande résulte déterminément de l'ensemble des conditions posées. Nous sommes ici dans la sphère pleinement rationnelle des comportements.

Mais la cybernétique moderne ne travaille pas seulement à ce niveau des liaisons fonctionnelles classiques. Il lui faut comme à tout instant émerger au niveau où l'on prend en considération l'aléatoire. Au fond, chaque fois que les notions d'information ou de dispositifs physico-mécaniques travaillant au plan de l'information s'explicitent distinctement, l'appel aux considérations probabilistes est à l'horizon immédiat. Information et modalité aléatoire de sa détermination sont choses conjuguées comme par nature. On peu s'en rendre aisément compte : nous savons bien que notre connaissance des phénomènes physiques n'est pas d'une infinie précision, mais que nous devons nous contenter d'approximations. Celles-ci, si l'on veut aller jusqu'au bout dans l'analyse, ne nous livrent que des valeurs probables de ce que nous cherchons à mesurer. Les appareils récepteurs des mécanismes que nous pouvons réaliser ne sont pas, à cet égard, d'une autre nature que nos organes de percep-

tion. Les ingénieurs des communications le savent bien, qui voient tous les problèmes de transmission, de préservation de l'information transmise, d'élimination des bruits, etc..., faire intervenir constamment des considérations sur la probabilité des messages.

Plus profondément, il faut assimiler le récepteur d'une information à un personnage qui, au moins entre certaines limites, ne sait pas du tout à l'avance ce qu'on va lui dire, pour qui donc tout est possible. Par ailleurs, il ne saisit pas avec une précision infinie ce qui lui est dit et, en conséquence, il ne possède après réception qu'une certaine restriction du possible, celle qui justement se présente sous la forme d'une pondération en probabilité ayant trait à un ensemble de déterminations restant possibles. C'est donc à ce niveau qu'il faut désormais travailler, au moins fort souvent, pour traiter les problèmes cybernétiques. Les conséquences de l'entrée de la pensée dans cet horizon sont immenses.

Mentionnons-en une parmi bien d'autres. Les liaisons fonctionnelles de type classique suffisent à lier par un déterminisme direct l'information reçue et la commande élaborée en réponse à cette information. Mais lorsque l'information se trouve présentée en termes de probabilités, la liaison entre information et commande ne peut plus d'ordinaire être assimilée à une liaison de cette sorte. L'information et toute son élaboration ne donnent plus alors que des *probabilités* sur la situation à laquelle le fonctionnement doit répondre. Or l'estimation en probabilité n'est jamais décisive de quoi que ce soit : pourtant la commande est une *décision*. Il faut donc que le dispositif de commande inclue en lui un principe de décision que le calcul ne lui fournit plus : il nous faut sortir de la sphère strictement rationnelle des comporte-

ments pour entrer dans le domaine des déterminations simplement *raisonnables* de ces comportements.

On voit donc en principe l'élaboration de la commande se dédoubler en calcul des probabilités relatives à la situation ou aux réponses convenables d'une part, et d'autre part en actes de décision faisant pour finir élection raisonnable d'une commande particulière. L'appareil de cet acte, si tant est qu'on en puisse concevoir un, sera, à n'en pas douter, d'une tout autre nature que les mécanismes admis par la science déterministe. De tels appareils existent en effet : ce sont les dispositifs qui permettent de faire jouer équitablement le hasard dans un champ de possibilités préalablement pondérées en probabilité : ainsi les célèbres « urnes » du théoricien des probabilités. Lorsqu'il a à construire un grand nombre d'actes de commande là où l'aléatoire intervient, le cybernéticien pondère au mieux ses chances, puis s'en remet au hasard de ces chances pondérées, par un acte qui rejoint à chaque fois l'acte du joueur. Car la cybernétique pose en thèse que tel est le principe de la décision raisonnable, fait sur lequel il y sans doute beaucoup à philosopher. La cybernétique a rarement encore l'occasion d'actualiser dans une machine particulière des dispositifs de cette sorte. On a cependant construit des machines à stratégie qui jouent de façon cohérente certains jeux sur la base de cette commande élaborée par couplage d'un appareil de décision raisonnable à l'appareil de calcul des chances.

Nous avions vu jusqu'à présent les mécanismes cybernétiques nous présenter les thèmes de l'information, du calcul et des contrôles. Avec l'aléatoire c'est le thème de la décision qui finalement émerge. La cybernétique est alors en mesure de construire des mécanismes s'élevant à la dignité de partenaires : partenaires de la

nature, ou propres partenaires du cybernéticien le cas échéant. C'est là le sens noble de l'expression « machine des jeux », que nous sommes trop tentés de ravaler à celui d'amusette mécanique.

Finalement l'affaire se montre porter assez loin. Avec ses machines à stratégie, le cybernéticien nous fait comme toucher du doigt la nature secrètement polémique de toute action face au probable. Il s'avère que le discours persuasif de la raison s'exténue et que le mystère de son insuffisance se voit dangereusement dévoilé. Les mécanismes eux-mêmes et les plus hauts chefs-d'œuvre de l'agencement humain font retour à la vérité du vieil adage héraclitéen : c'est la guerre qui enfante le monde. Ne soyons pas trop amers. Car les mécanismes cybernétiques nous apprennent qu'en réalité c'est l'union subtile et bien tempérée de la guerre et du discours qui fait les machines à succès.

D. Dubarle.

Petite bibliographie cybernétique

Il existe plusieurs ouvrages qui s'efforcent de donner au grand public une première idée du sujet. Ils insistent d'ordinaire beaucoup sur l'aspect mécanisme à régulation, sur le parallélisme entre le robot et l'homme. Citons : A Ducrocq, *L'ère des robots,* et A. Sainte-Laguë, *De l'homme au robot* (Fayard). Le livre de P. de Latil, *La pensée artificielle* (coll. « l'Avenir de la science », N.R.F.), est centré sur la notion de *feed-back*. Il contient un certain nombre d'analyses utiles et de définitions claires et éclairantes.

Le petit volume de la collection « Que sais-je ? » : *La Cybernétique,* par G.-Th. GUILBAUD, rompt avec les perspectives centrées sur la technique des automatismes. On peut, en peu de pages, se familiariser avec les idées directrices des recherches mathématiques provoquées par la cybernétique. Sa lecture sera utilement couplée avec celle d'un des ouvrages de la série précédente et fera pénétrer dans une dimension plus élevée de la question.

Les Machines à penser, de L. COUFFIGNAL (Éditions de Minuit, 1952), initieront davantage au point de vue de constructeur des grandes machines à calculer. Un chapitre est consacré à la question des analogies avec la machine nerveuse. A cet égard la lecture de P. CHAUCHARD, *L'influx nerveux et la psychologie* (Presses Universitaires de France), apportera bon nombre d'indications utiles.

L'ouvrage de N. WIENER, *Cybernétique et société,* développera les thèmes du contact entre considérations cybernétiques et problèmes humains. Signalons encore un excellent numéro spécial de la revue *Structure et Évolution des Techniques* (publication de l'Éducation Nationale), consacré à la Cybernétique, qui complète utilement sur certains points (notion de l'information — neurophysiologie et cybernétique — cybernétique et stratégie) ce que l'on trouvera dans les ouvrages cités ci-dessus.

Il existe en outre des ouvrages beaucoup plus techniques sur le sujet. On s'est abstenu de les indiquer ici. Celui qui désire aller de l'avant les rencontrera sans peine sur son chemin.

STRATÈGIES ET DÉCISIONS

MIEUX vaut avouer dès le départ : je suis mathématicien. Or je veux parler, non de géométrie, mais de problèmes humains. Et c'est, vous le sentez bien, un scandale[1].

Pascal,
notait un jour sur un bout de papier ces propos, entendus ou imaginés :
« C'est un bon mathématicien, dit-on — Mais je n'ai que faire de mathématiques — il me prendrait pour un théorème. »
« Le monde est bon juge, souvent », ajoutait Pascal.

Et pourtant :
Ce qu'on nomme, non sans quelque vague, les « sciences humaines » ont désormais pris contact avec les sciences mathématiques. C'est de QUELQUES ASPECTS de cette alliance *inquiétante* que je voudrais parler et tâcher d'en faire saisir la signification profonde.

Pourquoi s'inquiète-t-on ?
Sans doute voit-on la menace d'un impérialisme spirituel.
L'on n'a pas toujours tort de se méfier.

Noter une nuance de vocabulaire :
« Appliquer » les mathématiques
dit-on quelquefois, à tel ou tel domaine de la recherche, et l'on imagine des formes rigides, des lois

1. Ces réflexions reproduisent en partie la substance d'un exposé fait à l'Institut Français de Londres en janvier 1953.

abstraites qui viendraient *régenter* les disciplines humaines un peu comme certains jardiniers taillent les arbres en boule ou en cube.

Mais la mathématique n'est pas une sorte de registre universel — fichier des *cas* où l'on puiserait des formes TOUTES FAITES.

Il ne faut pas oublier :

la mathématique n'est point achevée
nul ne sait ce qu'elle deviendra.
On peut seulement en rêver en contemplant
de loin et de haut
Sa longue histoire et ses profondes vicissitudes.
Des formes non pas toutes faites,
MAIS A FAIRE SUR MESURES.

Alors je dirai (et c'est le sens de mon témoignage) qu'il s'agit peut-être davantage
d'appliquer les sciences (humaines, sociales) aux développements des mathématiques.
C'est-à-dire solliciter une impulsion de la part des Sciences de l'Homme.

A l'aide de quelques mots-clefs :

Action Stratégie Décision Économie
évoquer un certain domaine de la réflexion
évoquer, sans le délimiter suffisamment.
De quoi s'agit-il ?
de la *conduite* humaine
mais non pas de *morale*.

Descartes :

Discours de la Méthode pour bien *conduire* sa raison.
Ce cavalier français
qui *partit* d'un si bon pas.
... Ne suivre pas moins les opinions *les plus douteuses* lorsque je m'y serai une fois *déterminé*...

« Voilà qui scandalisera tout homme qui n'est pas philosophe et tout homme sans culture (Péguy). »

« Déterminé » plus fort que « douteuses »
C'est la résolution qui vainc.
Conduite mentale, conduite morale.

La morale provisoire nous livre son secret :
aller toujours dans le même sens
et le soir arriver quelque part.
La pensée elle-même n'est-elle point soumise à certaines *conditions* générales de l'homme,
Conditions organiques
dont l'une précisément serait que
TOUT
vaut mieux que *tourner en rond?*

Partir, marcher droit.
Arriver où l'on n'allait pas, plutôt que *ne pas arriver.*
La grande *erreur : errer.*

« Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je le pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses lorsque je m'y serai une fois déterminé que si elles eussent été très assurées : imitant en ceci les voyageurs qui se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent point errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à choisir; car par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. »

Ce qu'on *doit* faire quand on est perdu dans une forêt...
Il faut l'avouer :
cette étude n'a pas de *nom* encore, de nom universel
dans les lexiques ou les classifications.
Elle a failli en avoir un,
mais une étiquette possible (c'était la meilleure)
vient d'être dérobée par les ingénieurs.
On se bat autour des racines grecques.
Le mot qui aurait convenu évoque une belle image :
Cybernétique
L'art du pilote à Athènes.

« Confier, comme un navire, la conduite de sa *pensée* à un homme qui sache l'art kybernétique. » (Platon, *Clitophon,* 408, B.)

Pourtant, tout n'est pas injuste dans la façon dont les techniciens des machines se sont emparés du vocable.

Les vaisseaux phéaciens (*Odyssée,* VIII, 557)
Alkinoos dit à Ulysse :
Au contraire des autres navires
(ils vont) sans pilote, sans gouvernail.
Car ils *connaissent* les désirs des hommes et leurs pensées.

Le *Governor* de James Watt : un « acessoire » de la machine qui représente le savoir d'une consigne, d'une situation et d'un remède aux écarts.
Lien avec les automates.
La cybernétique de Norbert Wiener :
la construction des machines autogouvernées exige réflexion sur la nature profonde de la régulation.

Art du pilotage, de la conduite, du contrôle ou régulation, du *gouvernement* (mais exécutif).
Le pilote est un médiateur — place intermédiaire.

Bougainville dit : Dans nos vaisseaux
la fonction du *pilote*
est de veiller à ce que les *timoniers*
suivent exactement la route que le *capitaine* leur ordonne.

Disons donc :
Science de la *conduite* des actions humaines.

Ce n'est pas une NOUVEAUTÉ, même pas l'idée d'y associer quelque mathématique *convenable*.
Depuis dix ans les mathématiciens en parlent,
mais il y a trente ans que parurent les premières notes aux Académies (Borel, Kalmar, von Neumann),
mais il y a cent ans Cournot écrivait un livre qui ne fut point lu en son temps,
mais il y a trois cents ans Pascal et Fermat traitaient de *paris* et même, il y a mille ans, des théologiens du moyen âge...

Une idée simple prend corps = une révolution.

J'ai pris comme illustration première de ce domaine intermédiaire (celui du pilote), l'apologue cartésien de l'homme perdu dans la forêt.
L'homme perdu — le *dédale*, le *labyrinthe*.
C'est en effet l'un des premiers thèmes : labyrinthe.

Dire le pouvoir évocateur du labyrinthe, et pourquoi il est mystérieux ? Comme son nom...

A ce point que la langue anglaise désigne cette architecture maligne par le nom même de la stupeur (*maze*), comme si tout ce qui nous confond était une sorte de dédale,
ce qui n'est pas si mal voir.
C'est un *problème*
et c'est une *structure géométrique*.

On trouve une littérature mathématique sur ce problème :
Sortir d'un labyrinthe dont on *ignore* le plan.
Et notez : connaissance et action sont liées

Je veux sortir, atteindre un but :
il *faut* marcher;
en marchant, en agissant, j'augmenterai ma connaissance et ma connaissance progressivement acquise dirigera mon action ultérieure.
Ré-flexion, *feed-back*.
Réseau matériel, parcours temporel,
et ce qui se passe « dans la tête » du chercheur.

Où trouve-t-on ces études ?
détail singulier et notable : on les trouve dans des recueils de
Récréations mathématiques
Amusements
Divertissements
JEUX
Important, le rôle des Récréations mathématiques.

Au moment même où Descartes, en son poêle allemand, médite sur l'homme perdu en forêt,
Bachet (mathématicien, algébriste non négligeable), publie ses :
« Problèmes plaisans et délectables qui se font par la Science des Nombres. »

Depuis la Renaissance, la mathématique, sollicitée par la philosophie *naturelle*, se met au service de ce que nous appelons Physique.

Mais, pour les sciences humaines, cette mathématique trouve un *refuge* dans les jeux.

Refuge provisoire : car il arrive que ces amusettes soient promues à la dignité d'étude sérieuse. Cette promotion est parfois lente (les labyrinhes par exemple),
Parfois explosive et durable
comme le calcul des Probabilités.

*
* *

LE HASARD

Naissance d'une mathématique du Hasard
en 1654, très précisément.

La plus grande révolution logique depuis Aristote, (dit Cournot).

« Les événements qui relèvent d'une chance ambiguë sont justement attribués à la contingence fortuite plutôt qu'à la nécessité naturelle; et c'est pourquoi la connaissance qu'on en peut avoir a erré incertaine jusqu'à ce jour; mais désormais ces faits demeurés rebelles à l'*expérience* ne peuvent plus échapper à l'emprise de la *raison*. Et grâce aux mathématiques, nous les avons réduits avec tant de sûreté à un art EXACT, qu'ils participent de leur certitude et sont capables de progresser comme elles. Ainsi, joignant *la rigueur de la démonstration mathématique* à l'incertitude du hasard et conciliant les choses en apparence contraires, la nouvelle science peut s'attribuer avec justice ce titre étonnant de *Géométrie du Sort — Geometria Aleae.* »

(Adresse de Pascal à l'Académie, 1654.)

Quel est le but de Pascal?
une *règle* des Partis (il ne dit pas « probabilités »)
une règle de *Décision*.
Avant Pascal on a réfléchi sur les Dés jetés,
on a dénombré les chances :
Galilée (1618), Cardan, et même au moyen âge.
mais la science du hasard n'était point née.

La théorie pascalienne de la *Décision*
« Combien de choses fait-on pour l'incertain?

les voyages sur mer, les batailles.
Quand on travaille pour demain et pour l'incertain
on agit avec raison
car on *doit* travailler pour l'incertain,
par la règle des partis qui est démontrée. »

« Tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude... *sans pécher contre la raison.*
Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain.
L'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde,
selon la proportion des hasards de gain et de perte.
Et de là vient que, s'il y autant de hasards d'un côté que de l'autre le parti est à jouer égal contre égal.
Alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain. » (*Pensées,* Br. 233.)

Signification praxéologique :
le calcul des Espérances — DROIT d'*Attente*
(ce que dit Leibniz : non pas la foi, mais...)
comprise par quelques-uns des continuateurs.

Jacques Bernouilli : *Ars conjectandi,*
pars quarta : in civilibus, moralibus, œconomicis rebus ars conjectandi sive *stochastice* metiendi probabilitates, *eo fine ut* in judiciis et actionibus nostris semper eligere vel sequi id quod metius, satius, tutius, consultius — in quo solo omnis philosophi sapientia et politici prudentia versatur.

« Art de conjecturer, ou encore d'évaluer *au bien juger* les probabilités, *afin* de toujours choisir ou de toujours suivre dans ses jugements ou ses actions, ce qui est le plus mesuré, le plus adéquat, le plus sûr et le plus conforme aux vertus du conseil — chose à quoi se rapporte uniquement toute la sagesse du philosophe et toute la prudence du politique. »

Art de *conjecturer* : la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain.

Le risque : certitude de ce qu'on hasarde — premier aspect du jeu et du commerce.

Jeux inéquitables : « Ils sont fous », disent les moralistes tant qu'il s'agit de joueurs; mais le jour où des commerçants avisés (armateurs et assureurs) jouent des jeux inéquitables, le moraliste se tait.

Le problème de la *ruine* des joueurs : la certitude de ce qu'on hasarde se fait nécessairement fatale à partir de quelque moment si elle dépasse l'incertitude du gain, ou si elle vient à obliger d'engager plus que l'avoir disponible; mais l'homme ne joue pas à l'infini. Il gagne à la main sur une justice trop lointaine.

Quelques mathématiciens s'enthousiasment un peu vite.
« Mathématique sociale » renchérit Condorcet.
« Arithmétique morale » dit Buffon.
et l'on discute de la probabilité des témoignages et des décisions judiciaires,
en calculant.
Le hasard « réel » et son image : *Aléa* — le Dé
Tout le calcul en vient.

Mais l'on vise toujours un peu trop haut,
l'ambition ne mesure pas les moyens techniques et l'on discrédite parfois la mathématique en lui faisant porter la responsabilité d'opinions mal fondées,
en prétendant calculer.

« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. » Cependant toute pensée est un *hasard*, non point un coup de dés. D'où les faiblesses de Buffon, de Condorcet et de leurs émules.

Entre temps,
la découverte des régularités démographiques,
l'emploi des statistiques économiques
orientent la recherche sur de tout autres terrains, ceux d'où l'on voit les actions humaines de l'extérieur, comme l'astronome, les astres :
La *Physique sociale* de Quételet
et la probabilité devient « objective ».

La redécouverte du duel commence à peine de rappeler l'autre moment du hasard; ses attaches au « sujet », qui, vues du dedans, comptent aussi.

***

LE DUEL

1. — *L'homme stoïcien — oubli du duel*
Il y a dans l'univers deux sortes de choses :
les unes dépendent de nous
les autres non.
Les choses qui dépendent de nous (opinions, élans, désirs...) sont par nature *libres;*
les autres sont fragiles, serviles, étrangères (notre corps, la richesse, la réputation, le pouvoir)
Principe : mettre les choses à leur place.
Si une idée pénible se présente — si elle se rapporte à ce qui ne dépend pas de toi — tu diras : cela ne me concerne pas...

2. — Mais il y aussi la zone intermédiaire : ce qui dépend à la fois de *moi* et d'*autrui.*
la vie sociale dans ce qu'elle a de plus profond et d'universel.

3. — *Cournot* (1838). « Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses. »

Fin de la préface : peut-être se trouvera-t-il des des lecteurs; peut-être noteront-ils l'exposé de la *concurrence*.

La concurrence selon Cournot : le résultat de ma décision dépend aussi de la décision d'autrui (une « mécanique sociale » — mais avec le jeu des *libertés* et des représentations intersubjectives).

les Résultats R_i pour Pierre, R_j pour Paul...
les Actions A_i de Pierre, A_j de Paul...

$R_i = F_i (A_i, A_j, ...)$
$R_j = F_j (A_i, A_j, ...)$

donc une structure logique. L'affaire est d'analyser cette structure.

Tous les possibles qu'elle renferme s'ordonnent autour d'un squelette. Cournot reconnaît ce qu'on appelle aujourd'hui le cas de l'équilibre *à la Cournot*. C'est celui de la situation qui ne peut être améliorée *pour moi* et *par moi seul*.

Fonctions de réaction. Oscillations. Stabilité autour du point fixe. Viendront plus tard les analyses à la Poincaré-Liapounoff.

4. — Une question : l'exposé de Cournot est-il normatif ou descriptif ? Prescription d'une obligation économique ou physique sociale ?

En réalité il est *intermédiaire* et médiateur (point de vue du *pilote*). On ne l'a pas vu du temps de Cournot car le moment n'était pas venu. On a cru lire dans Cournot une justification de la *libre* concurrence (malgré les protestations de l'auteur). En fait, l'essentiel est la théorie de la conduite de certains duels.

« Évidemment le devoir du gouvernement serait de donner au commerce international la direction la plus favorable... au bien-être général de la population... On nous assure que ce résultat s'obtient chez *toutes* les nations *à la fois* par la seule

vertu du laisser faire? Ce qui serait un beau théorème. *Mais* on a tant de motifs de croire que l'*antagonisme* des races, des espèces, des nations, rentre dans les lois générales de la Nature... même en cessant de se faire la guerre, les nations ne cesseraient pas d'avoir des intérêts antagonistes... »

Situation du duel et « cybernétique » à l'usage de qui s'y trouve engagé.

Savoir se piloter dans ce labyrinthe...

5. — *Edgard Poe* (*1831*) : « The murders in the Rue Morgue. »

Une sorte de préface : l'esprit d'analyse source de jouissance

d'où le goût des énigmes, activité spirituelle s'exerçant même sur des objets insignifiants.

Lien avec les mathématiques. Mais pas seulement le calcul.

Poe critique la « *laborieuse futilité* » des échecs, trop complexe pour être vraiment dominée.

Aux dames, pas d'étourderie possible : la victoire est vraiment le fruit d'un « recherché movement » — l'adjectif *recherché* est en français dans le texte — résultat d'un puissant effort de l'intelligence.

Il faut s'identifier avec un adversaire et le précipiter dans une faute ou dans un faux calcul.

Poe ne distingue pas encore assez la Ruse et l'analyse. Il y reviendra dans *La lettre volée*.

6. — *Le domaine de l'Analyse.*

Vers 1852 Lamarle traite complètement un problème de dames. Vers 1875 E. Lucas reprend la question et en 1885 il se posera la question fondamentale :

Est-il possible de toujours gagner?

Question difficile, mais il ne paraît pas douteux que l'un des deux joueurs au début de la partie pourrait en déterminer la fin et s'assurer la victoire s'il était parfaitement habile.
Méthode : la forme constituée par la position des pions sur le quadrillage. Situation qui *résume tout,* dont l'inspection donne toute l'information voulue pour la suite.
Étude des fins de parties aux échecs et aux dames.
Puis jeux primitifs : jeu de Nim. (Princeton, 1900)

et on aperçoit un équilibre limite des résultats, en cas d'*habileté extrême* des joueurs : C'est un équilibre à la Cournot et qui s'impose AUX DEUX joueurs. Chacun, placé comme il est, ne peut mieux faire en face de l'autre — faisant de son mieux.

« Habileté extrême » : non pas celle de Poe, mais celle de la simple puissance de calcul, domaine de l'analyse bien faite.

Première démonstration de l'existence d'un équilibre théorique dans le cas des jeux « à information complète » (le joueur peut savoir tout de la situation au moment où il exécute un mouvement) : Zermelo, 1912. Puis Kalmar, 1928.
Principe : La partie est un labyrinthe. Mais le mouvement qui conduit à l'issue n'est ni brownien, ni volontairement unidirectionnel. Il est « ramifié » (Lucas) et guidé alternativement par deux volontés antagonistes. Il faut dominer tout le possible des trajectoires et de leurs conduites, y discerner l'ensemble sortant, pour qui, et comment. Ici l'analyse le peut : celle-ci faite, il ne reste plus que la « laborieuse futilité » de Poe. Tout se ramène alors à élire une conduite fatalement gagnante.

7. — *Emergence de la Ruse.*

Poe dans *La lettre volée* (1841), médite l'exemple de l'enfant qui gagne à Pair ou Impair.

Situation autre que tout à l'heure : labyrinthe des possibles et suite alternée des initiatives, comme plus haut; mais l'information demeure incomplète à chaque instant initial. On ne sait pas la position prise par le partenaire, de laquelle dépend cependant le succès du mouvement. Il faut cependant décider.

Quelle est la technique ? pénétrer son adversaire
s'identifier à ses pensées
et c'est la virtuosité de Dupin.

Mais si l'autre en fait autant ? Les relations d'intersubjectivité *non* psychologiques vont devoir entrer en scène. Se faire impénétrable autant que faire se peut. Éluder l'identification. Tâche de la ruse.

Qu'est-ce que la Ruse ?

Multiplicité : *Double* jeu, « Plus d'un tour dans son sac. »

Dans un jeu où, au moment de décider du mouvement, le joueur n'est pas complètement informé de la position prise par le partenaire, l'habileté ne fournit plus d'équilibre. L'analyse ne domine plus la ramification du possible et du temps. La considération du jeu ne suffit plus à déterminer la manière optimum de jouer.

Mais si le partenaire prend des habitudes de jeu et, toutes choses égales d'ailleurs, incliné à certains partis plus qu'à d'autres possibles, il commence de se perdre. Car, en face on l'étudie. La découverte des habitudes équivaut à l'identification aux pensées. Qui s'habitue perd la multipli-

cité à laquelle il a droit, aliène sa puissance de ruse.
La ruse en acte est maintien du multiple possible, variété inattendue de décisions mettant le système de l'habitude en échec.

Part de la *stratégie* : c'est ce qui a mis Borel sur la voie.

A défaut d'une manière optimum pour jouer
ne peut-on pas jouer avantageusement
en variant son jeu ? (Borel, 1921)
Schéma de cette variabilité : distribution stratégique des possibles joués.
Stratégie = répartition,
combat dont l'arme est une répartition
La Ruse, HASARD volontaire.
Le hasard difficile à obtenir. Techniques étudiées du choix et de la décision au hasard (*Randomization*).
Hasard et ignorance : produire assez de hasard pour demeurer secret.
Nouveau rôle des probabilités.

Théorie du Bluff.
Le Poker, bon modèle de jeu sans équilibre intrinsèque.
L'Analyse, l'habileté qu'elle confère n'y enfantent point l'issue à la Cournot.
Mais, chez les partenaires, la ruse poussée à la perfection, restaure, sous une nouvelle forme, un équilibre : c'est l'enseignement du théorème de von Neumann,
et l'on retrouve les conseils des bons joueurs
d'où lumières sur le Hasard.

8. — *Retour à Clausewitz*
Le commerce a inspiré Cournot
d'autres vont penser à la *guerre*

La guerre humaine, en effet, n'est-elle pas un objet d'analyse ? et qu'y trouve-t-on ?
Dans un chapitre célèbre de sa théorie de la Guerre (un chapitre *devenu* célèbre depuis l'usage qu'en ont fait Engels et Lénine)
CLAUSEWITZ
compare guerre et commerce à politique.
Il souligne la différence entre la guerre et les techniques.
Dans les arts mécaniques, dit-il, la matière est inerte; dans les arts d'imagination la volonté agit sur un esprit passif. A la guerre l'activité de la volonté est sans doute dirigée contre des objets vivants et *réagissants*.
Toutes les recherches et tous les efforts qu'on a fait pour diriger la guerre d'après les lois de la matière *inerte* (mécanique sociale) ont conduit à l'échec.

Il ne suffit de parler d'obstacles. A la guerre on compte avec les adversaires ou les alliés.
Et qu'est-ce qu'un adversaire ?
Polarité dit Clausewitz : l'avantage de l'un mesure le désavantage de l'autre.
Somme zéro diront les mathématiciens contemporains, qui ne lisent guère Clausewitz, lorsqu'ils parlent des jeux où les intérêts des partenaires sont opposés (gains et pertes possibles complémentaires).
Mais c'est insuffisant pour distinguer l'espece.
Il y a plusieurs sortes de *duels*.
et le duel guerrier est complexe.
Comment l'a-t-on vu ? Revenir aux jeux.

Solutions accessibles au calcul dans un équilibre à la Cournot. C'est le duel du jeu d'échecs : le plus habile à l'analyse triomphera.

Mais la guerre n'est d'ordinaire pas de cette essence trop simple.
Xénophon, cavalerie, embuscades :
« Il y a un poste, on ne sait où,
aussi tous les lieux deviennent suspects. »
L'infini de la ruse se déploie.
La stratégie y doit faire face.
Dans l'image militaire traditionnelle
la stratégie est une technique : celle de faire un plan de campagne, de choisir les points importants, dits stratégiques,
de *répartir* les forces disponibles entre les divers fronts et d'en régler les mouvements *avant* la bataille
Problème : répartir une ressource donnée en plusieurs *théâtres* d'opérations pour gagner le plus possible.
(de même gestion d'un stock, ou bien rabais sur un ensemble, dit Borel)
Répartition, arme de combat.
C'est le duel du Poker.
Le difficile est de le *penser* comme il faut.

Être stratège c'est être l'homme de cette pensée. Pilote affrontant les flots d'un océan complexe, traitant avec un mixte fluide d'informations insuffisantes et d'émergences aux sources cachées, de déterminations de nature ou d'habitude, à étudier, et de hasards intentionnels qu'il faut se garder de vouloir interpréter. Une *mathesis* point trop entêtée de calcul y aide. Car être mathématicien, c'est aussi, parfois, penser.

9. — Quelle signification, cette dualité de l'habileté et de la ruse au sein de la stratégie ?
C'est une classification des *jeux*
selon l'idée même de Poe, mais approfondie.
non point *psychologie* mais « *praxéologie* » : comment agir pour sortir du labyrinthe, pour atteindre économiquement aux issues ?

On rappelle aussi que l'action sociale, non stoïcienne,
noue l'interdépendance de deux ou plusieurs agents,
et a deux extrêmes : celui de la coopération
celui de la lutte pure.
Ceux qui coopèrent joignent leurs facultés d'Analyse.
Ceux qui luttent opposent leurs facultés de Ruse.

Classification utile : Cournot est resté gêné.
et dans sa théorie mathématique
et dans la signification qu'il voulait lui donner
par le *mélange* concurrence et coopération.

***

ARS CONJECTANDI

Les problèmes de statistique
sont des problèmes d'action.
méthode expérimentale
sondages
contrôle industriel.

Principes sur cas *archisimples*

Un sac d'objets fabriqués

Il y a des bons et des mauvais
Quelle est la valeur du sac ?
c'est-à-dire le *Nombre des mauvais ?*

Réponse du bon sens : « il faut les compter »
« Non » dit le statisticien, « prélevons un *échantillon* »

C'est de la divination!

Non Messieurs! c'est l'induction
c'est le Novum Organum!

Comportement inductif
Décision statistique.

Comment les statisticiens raisonnent-ils ?

Ils ne portent pas un jugement (estimation) sur la composition du sac

Mais ils transforment mentalement le « sac » en « urne »
c'est-à-dire
en « instrument aléatoire »
Machine à fabriquer du hasard.

Le Nombre inconnu devient « Paramètre »
d'une loi de Probabilité.

L'induction
le raisonnement inductif :
« Ruser » avec la « Nature »
Induction : généralisation sans revue générale... donc contrôle nécessaire du degré de confiance à lui accorder.
Induction : Sous-entendre : PARI — Acte = la conduite inductive.
« Ruser » avec la Nature :
la malignité de la Nature est une représentation de *notre* prudence, riposte ou

défense à *notre* ignorance. Il y a deux composantes dans un Autrui : le semblable, le différent. Le second est « menaçant ».

D'où la Nature partenaire supplémentaire, le $(N+1)^{eme}$ joueur de Von Neumann, le « diable ».

La statistique n'est pas un jeu, mais Jeu *et* statistique participent de la même logique du choix et des interactions (causalité et finalité).

*
* *

Je pense avoir
par ces quelques indications
donné une idée sommaire
de la direction générale suivie par les recherches,
telles que la voient ceux qui y contribuent.

Où en est-on ?
Des travaux théoriques :
Les formes anciennes
mais brusquement rajeunies et amplifiées
de la mathématique :
du hasard
des labyrintes
des indépendances
des combats et des contrats,
en un mot l'ancienne mathématique des *jeux,*

il se trouve (guerre mondiale surtout)
qu'elles *servent,* qu'elles sont rentables;
dans divers pays, l'armée, la marine financent des recherches apparemment désintéressées
(par exemple, sur les polyèdres dans des espaces à très grand nombre de dimensions)

les affaires nationales comme les privées s'y intéressent,

l'enseignement lui-même, plus timidement.

Des applications certaines :
contrôle des fabrications
campagnes de publicité
organisations diverses du travail en équipe
philologie...

Conquêtes ? Oui
mais 1) en diverses directions
2) avec remaniement des arrières.

L'effort de renouvellement n'est pas une sorte de progrès linéaire
et c'est pourquoi nous assistons à des bouleversements des efforts scientifiques
telle la Cybernétique, de quelque façon qu'on l'entende
— système nerveux et machines
— ou science du gouvernement de l'homme par lui-même.

Espérances. Long et difficile sentier.

Je resterai mathématicien — mais veux des élèves un peu polyglottes.
Humanisation des mathématiques.

« J'ai simplement songé (...) à comprendre dans une même figure, tout ce qui, en toute chose est *le Moyen*

— ou, depuis la bêche, la plume, la parole, la
flûte, jusqu'aux fugues et au calcul intégral
*une théorie de l'*INSTRUMENT
L'homme fait presque tout pour n'y plus penser
— et s'en servir
C'est par son oubli qu'un objet nous est précieux.
Ainsi, dans une entreprise, que l'on raisonne ce
qu'il n'y faudra pas raisonner
et le point délicat du temps
ou *toute pensée* relative à ce qu'on est en train de
faire sera funeste. »

(Lettre de Paul Valéry à Stéphane Mallarmé,
15 janvier 1894.)

En attendant : ne pas créer des mythes.
Spécialement se défier de la mythologie des techniciens puissants qui domineraient par leur ésotérisme même.

Platon (*Gorgias,* 511) met en scène le pilote, le Kybernète.

C'est un homme ordinaire
Il ne manque pas de bon sens
Il a transporté son monde dans les îles
Là où on lui avait demandé
Mais il ne se vante pas, le bon capitaine.
Il se dit : « J'ai évité qu'ils se noient »
Mais pour un tel, n'aurait-il pas mieux valu périr ?
Il est malade, méchant...
Non ce n'est pas mon affaire. J'ai sauvé âmes,
corps et biens comme je devais.

La kybernétique sauve les âmes, les corps, les biens
Mais elle est humble et ne fait pas d'embarras.

G.-TH. GUILBAUD.

FEUILLETS POUR UN JOURNAL

Pascal vivant

Comment douter de l'actualité de Pascal devant ce redoublement de méditations et de commentaires ? Après le *Pascal et Leibniz* de Jean Guitton et le *Pascal* d'Albert Béguin, voici le *Pascal*[1] de Jean Steinmann, peut être le plus fidèle dans les deux sens d'un mot qui signifie à la fois exactitude et piété. Pascal restitué si parfaitement en son temps est en même temps un contemporain, aussi proche qu'un Péguy qui appartient lui aussi à la même famille impatiente et exigeante. L'inventaire est complet sans rien qui rappelle à travers cette belle abondance la thèse pédantement universitaire. Le lecteur vit avec Pascal. Une sympathie intellectuelle et une dévotion spirituelle qui s'avouent sans contrainte n'entreprennent jamais sur un jugement critique dont la vigilance est toujours entière et c'est une réussite que d'avoir mis ensemble une mesure si vraie et une chaleur si vive. Ce Pascal porte comme il se doit au delà de Pascal : une dernière partie, et ce n'est pas celle qui me ravit le moins, s'appelle *Le dialogue avec Pascal*; elle propose une revue des interlocuteurs de Pascal depuis

1. *Pascal*, par Jean Steinmann, les Éditions du Cerf, 446 pages.

trois siècles et on regrette seulemnt qu'elle soit si fugitive et qu'on passe si vite de Voltaire à Paul Valéry et de Chateaubriand à Guardini. Car Pascal a été en effet suscité pour la rencontre et la confrontation et il ne prend tout son sens que par ce débat incessant d'où il sort toujours plus malmené et toujours plus vivant.

Tous ces commentaires sans cesse renouvelés de Pascal comblent le pascalien que je suis mais en même temps ils le déçoivent quelque peu, car à chaque difficulté dénouée, à chaque interprétation rajustée, on tremble que le plus secret et plus profond Pascal ne soit victime d'un excès de justesse et de justice. J'ai du mal à exprimer ici une pensée qui risque de paraître ridiculement contraire aux principes d'une saine exégèse mais il me semble que Pascal ne serait pas Pascal s'il était possible de se montrer parfaitement juste avec lui. Jean Steinmann dit fort bien que Pascal a été le Bloy et le Bernanos du XVIIe siècle. Mais de même que Bloy et Bernanos n'ont pas pratiqué avec beaucoup d'application la vertu de justice à l'égard de leurs contemporains parce que leur vocation était autre, de même qu'il est impossible de parler de l'un comme de l'autre dans un esprit d'exacte justice et qu'on ne peut jamais que les déprécier ou les exalter hors de toute mesure, ainsi un Pascal met en déroute toutes les règles de la glose et du commentaire; il nous force à entrer dans son jeu qui est de combat singulier et de duel; impossible de se conduire en critique d'art qui apprécierait d'un regard de connaisseur la beauté muette d'un tableau; « quelle vanité que la peinture »; expliquer Pascal c'est s'expliquer avec Pascal, être poussé dans une polémique où il faut contester, contredire, recevoir des coups, passer par une admiration irritée et indignée avant de céder et de s'avouer vaincu. Le *Pascal* dont je rêve et dont je

suis bien sûr qu'il ne sera jamais écrit serait d'abord et fondamentalement un procès de Pascal où il y aurait plus d'injures, de mauvaise foi, de résistance obstinée que dans toutes les pages antipascaliennes de Voltaire, de Nietzsche ou de Valéry mises ensemble et qui, au terme, par un renversement du pour au contre ferait éclater la vérité aiguë et ambiguë des grands thèmes pascaliens, ceux des *Provinciales* comme ceux des *Pensées*.

Car Pascal n'est pas invulnérable. On a raison de dire qu'il est un auteur dangereux et peu sûr, intégriste ici, moderniste là, pour parler le langage des hérésies contemporaines. Les bons théologiens lui opposent cent objections mal réfutables. La politique, l'art ou l'amour qui sont, en face ou de biais, les intérêts humains fondamentaux, deviennent à travers les *Pensées* les grimaces les plus communes d'une gigantesque foire aux illusions qui durera autant que l'aventure humaine. Et comment ne pas être révolté par cette guerre menée contre toutes nos valeurs. En notre temps où les plus avancés des chrétiens ont décidé de consolider d'abord et de consacrer ensuite les valeurs authentiquement humaines, comme nous parlons, Pascal, si nous savions l'affronter directement, nous apparaîtrait comme l'adversaire en travers du plus fréquenté de nos chemins. Rien n'est incontestable et tout est ambivalent chez Pascal. Cet apologète que nous disons unique les athées de nos jours l'enrôleraient volontiers de force contre la transcendance chrétienne, dans la mesure même où ils ne lui refusent ni la logique ni la ferveur, car sa foi dans l'absolu pousse un Pascal à dévaloriser méthodiquement et radicalement la justice humaine qui n'organise jamais que le mensonge et l'artifice, l'amour humain qui n'aime pas la personne d'autrui mais seulement des qualités empruntées et jusqu'à la morale humaine, laquelle se

confond forcément avec cette casuistique véhémentement dénoncée dans les *Provinciales*. On vérifierait ainsi que l'absolu n'a rien de positif et qu'il n'est qu'une idée négative propre à décourager toutes nos raisons de vivre. Encombrant et équivoque Pascal, utilisable par tous et insupportable à tous, croyants ou athées.

Aussi la querelle de Pascal ne finira-t-elle jamais; comme par exemple cette question toujours reprise et toujours en suspens de savoir si Pascal est ou non un philosophe. La réponse négative est la plus commune et paraît seule compatible avec la dignité et la spécificité même de la philosophie. Et pourtant si la vraie philosophie était une mise en question continuelle de la philosophie, de même que la connaissance de l'homme ne sera jamais qu'une perpétuelle mise en question de l'homme, alors peut-être le fameux « se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher » apparaîtrait-il non comme une frivolité sceptique, mais comme le seul fondement possible de toute philosophie, laquelle est recherche incessante d'un fondement qui se dérobe toujours. Il n'y a qu'un seul moyen pour la philosophie de n'être pas décevante, c'est de s'organiser avec clarté et vigueur comme conscience vigilante et lucide de la déception.

Rien ne m'a davantage éclairé à ce propos et confirmé dans mon sens qu'une conversation récente avec des amis de la Revue où nous débattions sur la signification de la philosophie de Hegel. L'un de nous avait proposé d'entendre par philosophie « le discours cohérent qui exprime aussi bien l'action et l'œuvre de l'homme que la pensée » et je ne fais pas difficulté pour reconnaître que cette définition a des lettres de noblesse dans l'histoire de l'esprit depuis Aristote jusqu'à Hegel en passant par Leibniz. Mais un pascalien ne saurait être

convaincu, d'abord parce que pour lui la cohérence de tout discours humain fait question et tend à se nier quand elle se veut intégrale et, ensuite, parce que l'homme qui s'efforce de tenir non pas un mais de multiples discours cohérents ne peut jamais être lui-même un moment ou un objet dans un discours cohérent. Un discours n'est qu'une œuvre, un résultat, une créature et jamais œuvre (serait-elle déployée comme l'univers selon les deux infinis) ne dira la vérité totale de l'ouvrier, homme en Dieu.

La philosophie pour un pascalien sera alors une pensée par thèmes, consonants ou dissonants, qui entretiennent entre eux trop d'analogies pour que ne surgisse pas l'idée de quelque logos qui les envelopperait tous, mais qui présentent des uns aux autres trop de contrariétés et de tensions inapaisables pour que ce discours des discours ne soit pas un idéal inaccessible ou une totalité contradictoire avec elle-même et donc absolument impossible.

Tenir de semblables thèses c'est passer pour ennemi de la raison alors qu'on ne propose qu'une assez banale critique du rationalisme, c'est-à-dire d'une philosophie de la synthèse totale ou du discours intégralement cohérent, idées dont on peut légitimement se demander si elles sont rationnelles et raisonnables. Un Pascal pourrait bien être allé jusqu'au bout de la raison, donc infiniment plus loin que le rationalisme dans le sens même de la raison.

Ainsi pourrait s'éclairer en outre cette autre querelle du cartésianisme ou de l'anticartésianisme de Pascal. Jean Steinmann tient ferme pour l'anticartésianisme. Mais c'est se méprendre sur Descartes que d'en faire un rationaliste : l'union de l'âme et du corps et la liberté sont dans l'homme cartésien et peut-être dans l'homme

tout court des incompréhensibles dont l'entendement ne fera jamais des idées claires et distinctes et qui résisteraient même sans doute à une raison dialectique. Et la liaison établie par Descartes entre l'idée de parfait et la conscience des limites humaines n'est pas si loin de la métaphysique des *Pensées* et de cette grandeur qui se montre dans la conscience de notre misère. Certes Pascal a été fort animé contre Descartes et jusqu'à l'injustice. Et il est facile d'opposer le pélagien Descartes, philosophe de la liberté, à l'augustinien ou au janséniste Pascal, théologien de la grâce. Mais peut-être faut-il dépasser cette trop commode antithèse : par delà l'ordre des corps et l'ordre des esprits, la liberté et la grâce pourraient bien se rejoindre dans un troisième ordre et participer au même mystère, si bien qu'au total il ne serait pas impossible d'être à la fois exact cartésien et bon pascalien.

Je vois bien toutes les raisons qu'a la philosophie moderne de tenir Pascal à distance. Albert Béguin les indiquait avec cette grande intelligence de notre temps qui est la vertu des philosophes d'*Esprit* dans son petit *Pascal* du Seuil. Le sens du développement historique fait défaut à Pascal : les affaires des hommes lui paraissent immobilisées dans le retour éternel des mêmes conventions; le mouvement n'est jamais pour lui que fuite, dispersion, divertissement. En outre « Pascal ne saurait davantage comprendre que la relation de chacun aux autres est un élément constitutif de la personne [2] » et il tendrait fâcheusement à enfermer l'homme dans la solitude de son intériorité. Pascal aurait donc été victime du statisme et de l'individualisme de son

2. *Pascal par lui-même*, collection « Écrivains de toujours », aux Éditions du Seuil.

siècle. Guardini avait dit qu'il était « un esprit sans musique » et Albert Béguin lui renvoie la balle écrivant : « Comme tous les classiques, Pascal n'est pas musicien. » L'histoire comme symphonie totale, l'homme comme relation à l'homme, ce sont des découvertes que nous devons l'une à l'hégélianisme, l'autre à l'existentialisme, elles sont le propre du XIXe et du XXe siècle et on admet que Pascal, homme du XVIIe siècle, ait été exclu de ces musiques dont nous faisons nos délices.

Albert Béguin n'en affirme pas moins que Pascal pour être « sans histoire » nous est cependant présent et nécessaire en dépit de si graves carences et de si lourds défauts. J'avoue que je serais tenté de transformer le « bien que... » en un « parce que... », et à inscrire au crédit de Pascal cette insensibilité à une certaine musique que lui reprochait aussi, mais dans le style de l'agression, Paul Valéry.

Certes tout le jugement d'Albert Béguin est d'une parfaite justice et on en rajouterait plutôt, car tout ce que Pascal a écrit sur la politique, l'art ou l'amour humain est dans sa lettre et dans son sens immédiat toujours inacceptable et parfois intolérable — ce qu'il faut expliquer moins par la mentalité de la bourgeoisie janséniste du XVIIe siècle (quand se décidera-t-on à avouer la misère des explications sociologiques dans ce domaine de la création spirituelle ?) mais par une sorte d'exaspération de l'intelligence analytique et critique qui va jusqu'à une impudeur et une férocité pour nous dévêtir de nos cultures et pour nous dépouiller de nos assurances. Et pourtant ces thèmes insupportables ont leur vérité profonde. Pascal est après Descartes et bien souvent dans le sillage de Descartes un extraordinaire démystificateur et l'un et l'autre établissent sur la ruine des mythes la vérité de l'absolu. Pascal plus moderne

parce qu'il a connu Hegel, Kierkegaard a vu tout ce qu'il entrait de mythologie dans cette Histoire à majuscule, divinité à laquelle font leurs dévotions des modernes qui se croient avancés. Le même Kierkegaard a compris aussi que si engagé que soit l'homme dans ses relations avec l'univers et avec les autres hommes, il ne saurait se ramener seulement à la somme de ces relations parce que chaque conscience est en son fond un secret absolu, et là sans doute se trouve le fondement du véritable personnalisme. Descartes et Pascal ont détruit le mythe de la nature, et s'ils ont été volontairement sourds à la musique des sphères et à l'harmonie du cosmos ce n'est pas faiblesse comme voulait le suggérer la logique païenne et rétrograde de Paul Valéry, mais force, et force à laquelle il faudrait donner une jeune vigueur parce que l'histoire joue dans nos scolastiques et nos sociologies modernes le rôle que la nature jouaient dans les scolastiques et les physiques dont Descartes et Pascal nous ont délivrés. Et il y a aussi un mythe plus abstrait, plus pédant de l' « intentionnalité » comme relation à autrui qu'il faudrait se décider aussi à critiquer assez radicalement. Un Pascal du XXe siècle aurait fort à faire.

Non pas pour nous décourager et nous désespérer, mais pour nous faire entendre qu'il n'y a pas d'espérance contre la lucidité. Nos luttes temporelles sont des combats douteux et il est impossible d'ôter complètement des rapports humains le malentendu et l'équivoque. Telle est notre condition que le devoir est d'assumer. Péguy que Jean Steinmann rapproche si heureusement de Pascal ne pensait pas autre chose, et tel est en esprit et en vérité, et même si on refuse leur signification littérale, le sens dernier des passages les plus amers des *Pensées*. La polémique et le dialogue sont notre destin

d'homme parmi les hommes comme l'enseignent l'auteur des *Provinciales* et l'auteur des *Pensées*. Mais Pascal a su aussi, et les grands divertissements du siècle nous le feraient oublier, que le silence et la solitude sont la plus haute grandeur humaine, sans doute parce qu'ils imitent cette transcendance de Dieu — dont c'est l'honneur du jansénisme d'avoir eu une si rigoureuse idée.

Que la machine ne pense pas

La spontanéité, selon les auteurs traditionnels, était le critère et le signe distinctif de tout vivant; et il paraissait bien établi que les machines faites de main d'homme avaient besoin d'être mises en mouvement du dehors et qu'elles n'exprimeraient jamais rien d'autre que les inerties essentielles à la matière.

Les machines dont traite la cybernétique moderne paraissent avoir changé tout cela parce qu'elles sont à elles-mêmes leur propre pilote et deviennent capables de modifier leur fonctionnement suivant les variations qui se produisent dans le milieu extérieur. L'automatisme prend alors une dimension nouvelle — en accord plus juste avec l'étymologie même du mot, l'automate étant l'être qui se meut de lui-même. Ainsi la machine à régler le tir contre avion déclenche le fonctionnement des batteries antiaériennes à l'approche de l'escadre ennemie et joue le rôle d'un cerveau polytechnicien jusqu'à prévoir le comportement le plus probable de l'adversaire. La machine paraît alors s'évader des raideurs classiquement mécaniques et semble conquérir un comportement tout en souplesse. Si penser c'est s'adapter à l'imprévu et résoudre des problèmes neufs, comment ne pas

conclure que cette sorte de machine pense puisqu'elle connaît, déduit, décide, agit d'elle-même ?

Faut-il dire alors que la cybernétique fait sommation à nos métaphysiques traditionnelles de se renouveler ou de périr ? La preuve serait-elle faite, en dépit des axiomes cartésiens que la matière peut penser ? Sommes-nous à l'aurore d'une civilisation neuve où la machine assurerait la relève du cerveau humain, prisonnier de ses limites physiologiques et où par exemple les problèmes de dirigisme économique dont la solution importe au salut de l'espèce, seraient résolus par le moyen de quelque gigantesque cerveau électronique ? Mais ces machines à penser ne risquent-elles pas aussi de devenir maîtresses tyranniques de la terre et de réduire les hommes à la condition d'esclaves mécaniques ? Beaucoup de ceux qui soupçonnent dans la machine la présence d'un mystère d'iniquité s'épouvanteront d'une machine capable de penser plus exactement et plus promptement que le plus grand génie d'une préhistoire sans machine. La pensée sans âme ne serait-elle pas l'essence même du personnage de Lucifer ? Technocratie et satanocratie ne seraient-elles monstrueusement apparentées ?

Lisant en épreuves les articles que de plus compétents que moi consacrent à la cybernétique dans le présent cahier de *La Vie Intellectuelle*, je m'aperçois que tous les problèmes que je viens de poser ont quelque chose de littéraire qui les situe en dehors de la question et que la vérité est dans une sobriété simple également ennemie des divagations « prophétiques » et des aberrations « scientistes ». Si bien qu'il nous sera permis, ce qui ne nous étonne pas après les analyses du P. Dubarle, d'être encore cartésien ou pascalien, Descartes ayant su faire correctement la théorie des animaux-machines et Pascal

n'ayant trouvé aucun sujet d'épouvante dans le faux mystère de la machine à calculer.

L'automatisme des machines imite l'autonomie humaine, mais elle s'en trouve séparée par quelques abîmes métaphysiques. Entre la machine raide du XIXe siècle vouée à un seul type de fonctionnement et la machine souple du XXe siècle capable de varier ses actions, la différence, en dépit de la première impression, est une différence de degré et non une différence d'ordre. Une machine à calculer capable d'additionner ou de multiplier des nombres de dix chiffres en quelques millièmes ou millionièmes de seconde ne sait pas qu'elle calcule, elle est radicalement privée d'intériorité ou de pour soi. Elle se comporte comme un objet pur ou une chose; elle ne saurait énoncer le *Cogito* du philosophe. Elle est, mais elle n'existe pas. Elle ne saurait, raide ou souple, donner plus qu'elle n'a reçu, résoudre de véritables contradictions, passer du mécanique au dialectique. Bref elle est privée de tous les critères de l'esprit.

Sans doute la réflexion sur la cybernétique doit susciter un progrès de la philosophie en nous permettant de mieux comprendre ce que c'est que l'esprit ou la pensée. Un robot parfait joueur d'échecs et imbattable est théoriquement possible parce que, au jeu d'échecs, le nombre des combinaisons possibles, tout immense qu'il soit, reste limité et déterminable, si bien que la riposte la meilleure possible peut toujours être trouvée puisqu'elle est contenue dans les données exhaustivement analysables du problème. La machine pourrait bien montrer ainsi qu'une certaine intelligence déductive, syllogistique, un discours qui va du général au particulier n'est qu'un mécanisme logique où il entre fort peu d'esprit. Que cette intelligence puisse être heureusement suppléée par la machine, une si bonne fortune prouve

que cette forme inférieure de la raison est beaucoup plus qu'une pensée réelle une pensée notionnelle, formelle, c'est-à-dire, à la limite, un néant de pensée.

Le dualisme cartésien ou pascalien de la pensée et du corps s'en trouverait confirmé. Plus les analogies se multiplient entre le cerveau humain et les cerveaux artificiels fabriqués ou prévus par la cybernétique, plus il est clair que le système nerveux se rapproche d'un système mécanique d'auto-régulation et plus la pensée apparaît comme transcendante au cerveau et au corps. La réflexion sur la cybernétique va au rebours de ce monisme massif que la phénoménologie et l'existentialisme nous présentent comme la vérité dense et épaisse de l'homme. Elle amène à renouveler les fécondes distinctions du spiritualisme classique. Les analyses lucides de Descartes, de Pascal, de Bergson pourraient y trouver un renouvellement au détriment aussi des synthèses confuses, vitalistes ou matérialistes d'Aristote ou de Marx.

Les dangers de l'âge des robots sont indéniables. Ils seront conjurés dans la mesure où nous saurons nous faire une philosophie de la machine qui saura voir en elle ce qu'elle est vraiment, ni un monstre, ni un dieu, ni même un animal pensant mais un outil capable de faire la terre des hommes ou définitivement inhumaine ou progressivement humaine. Option qu'aucune machine ne fera à la place de l'homme, mais l'homme seule dans ce secret de l'esprit où Dieu a accès. Et c'est retrouver Descartes et Pascal.

ÉTIENNE BORNE.

LA LITTÉRATURE TCHÈQUE MODERNE D'INSPIRATION CATHOLIQUE

Il me semble impossible de parler d'une littérature aussi peu connue que la littérature tchèque sans revenir un peu en arrière. Ma tâche est d'ailleurs rendue encore plus difficile du fait qu'après 1948, année de la prise de pouvoir communiste, une littérature tchèque (et slovaque)[1] d'inspiration catholique a cessé d'exister.

Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que le tchèque est une langue slave; les premières œuvres littéraires écrites dans cette langue datent de la fin du XIIIe siècle. Les Tchèques ayant appartenu depuis le Xe siècle à la sphère de la chrétienté occidentale, les sujets et les formes de leurs créations littéraires médiévales sont les mêmes que ceux qu'on trouve à cette époque là dans toutes les littératures occidentales : des légendes, des épopées en vers et en prose (il existe, par exemple, un *Tristan et Yseult* tchèque), des fables, des satires, des miracles.

1. Depuis près de cent cinquante ans, le slovaque s'est constitué comme une langue littéraire indépendante du tchèque. Nous nous bornons ici à la littérature tchèque. En tout cas, le sort de la littérature slovaque d'inspiration catholique a été, surtout après 1948, le même que celui de sa sœur tchèque.

Toutefois, l'évolution de la littérature (et même de la langue) tchèque n'a pas été tout à fait normale : elle a été bouleversée d'abord par la révolution religieuse du XVe siècle (guerres hussites) et ensuite, au début du XVIIe, par la catastrophe militaire et politique de la Montagne Blanche.

Sous la pression centralisatrice de Marie-Thérèse et de Joseph II (deuxième moitié du XVIIIe siècle), le tchèque est rabaissé au rang de langue des paysans et du petit peuple. Le renouveau de la création moderne en langue tchèque, au début du XIXe, se rattache au mouvement romantique.

Puisque nous avons à parler de la littérature tchèque d'inspiration chrétienne, il faut dire un peu ce que signifiait pour le catholicisme des pays tchèques, comme d'ailleurs pour celui de tous les pays de l'ancienne monarchie habsbourgeoise, l'esprit « joséphiste ». L'empereur Joseph II, fils de Marie-Thérèse et frère de Marie-Antoinette, était disciple des encyclopédistes français. Il poursuivait l'idéal d'un État organisé le plus rationnellement possible et le rôle de la religion dans cette organisation devait être celui d'un catalyseur et d'un instrument de morale civique. Les ordres contemplatifs furent supprimés, les prêtres séculiers étaient formés dans des séminaires d'État, pour devenir ensuite des suppôts de l'autorité absolue du monarque et de son ordre social. Tout ce qui avait un caractère mystique, toute haute spéculation théologique étaient bannis.

Cet héritage rationnel et déiste, ainsi que l'union du Trône et de l'Autel, ont pesé longtemps, au cours du XIXe siècle, sur ce qu'on pourrait appeler « le sentiment religieux » des Tchèques. Ce rationalisme, plus déiste que chrétien, cette subordination de l'Église aux fins de l'État ont sans doute contribué pour une grande part

à éloigner de l'Église catholique les esprits les plus exigeants — surtout à mesure que la conscience nationale et les efforts pour la reconquête d'une indépendance politique s'accentuaient.

Le christianisme des écrivains et poètes tchèques des deux premiers tiers du XIXe siècle — comme la femme-écrivain *Bozena Nemcova* ou le poète et conteur *Jan Neruda* — se réduit à une idylle, à des souvenirs d'enfance enveloppés de poésie « baroque » où trouvent peu de place la tragédie universelle de la Croix et le mystère de l'Eucharistie. Il y a pourtant une exception : la révolte métaphysique de *K. H. Macha* (1810-1836) qui pourrait être considérée comme l'expression du sentiment chrétien à rebours; sa poésie où il se penche sur l'abîme de « ce qui s'appelle le Néant », rend un son très moderne, tout en étant imprégnée de mélodies et de rythmes baroques.

Dans le courant du XIXe siècle, le libéralisme vaguement religieux fait place, d'un côté, à un athéisme conscient et agressif, et de l'autre, à un « mysticisme » de caractère surtout esthétique et inspiré souvent par des courants d'idées venus de l'étranger, surtout de France. *Julius Zeyer* (1841-1901) reprend et renouvelle, en vers et en prose, des sujets médiévaux ou exotiques, glanés dans toutes les littératures du monde, ou crée, d'autre part, le type d'un homme moderne, isolé, inquiet, assoiffé d'absolu. Mais ses solutions sont plutôt lyriques que psychologiques.

Au tournant du siècle, apparaît dans la vie littéraire tchèque toute une génération qui veut pénétrer au delà de la réalité superficielle, empirique, et qui ne voit dans les faits de cette réalité que des signes chargés d'un sens caché. Malgré les influences du symbolisme français, cette génération a produit au moins un grand poète

authentique, peut-être le plus grand poète que les Tchèques aient eu jusqu'ici : *Otokar Brezina*. Les thèmes majeurs de sa poésie correspondent souvent aux faits fondamentaux de la vision chrétienne du monde : le mystère d'une faute originelle, la Rédemption, la communion des saints.

Pourtant il serait téméraire d'annexer tout à fait Brezina au catholicisme, car sa pensée se nourrit en même temps de la mystique néoplatonicienne et bouddhiste. Par contre, son cadet de dix ans, *Jakub Deml* (né en 1878), est un prêtre-poète; sa foi et sa prêtrise constituent l'inspiration même de son œuvre, les horizons de son univers intérieur.

Tous deux, Brezina et Deml, étaient liés d'amitié avec un homme qui n'a pas laissé d'œuvre littéraire personnelle, mais qui a exercé sur le catholicisme de son pays, surtout dans les milieux intellectuels, une influence qu'on ne saurait surestimer. Il s'agit de *Josef Florian*, disciple tchèque et ami de Léon Bloy. Les lecteurs français trouveront souvent son nom dans les pages des Journaux de Bloy, dans la correspondance de celui-ci avec Martineau, etc. Florian, jeune professeur de lycée, s'était retiré, au début du siècle, dans son village natal, pour se faire, avec un groupe d'amis, le traducteur et l'éditeur non seulement des œuvres de Bloy, mais aussi de celles d'Ernest Hello, de Barbey d'Aurevilly, de Villiers de l'Isle-Adam, de Charles Péguy, de Francis Jammes, de Paul Claudel, ainsi que de la littérature mystique et théologique. C'était une figure originale, paysan et intellectuel à la fois, s'efforçant de vivre un catholicisme intégral, puisé à sa source même, délivré du poids mort des conventions où l'ensevelissait la protection officielle de la monarchie autrichienne. Il se trouva bientôt en conflit avec les autorités séculières et ecclé-

siastiques, mais se fit de plus en plus d'amis parmi les intellectuels, les écrivains, les jeunes prêtres. Il a contribué à vaincre la timidité intellectuelle des catholiques tchèques et en a imposé aux libéraux, aux athées même, qui n'avaient connu le catholicisme et l'Église que sous leurs apparences conservatrices et opportunistes. On exagère à peine en disant que le renouveau assez inattendu d'une littérature d'inspiration catholique, qui a eu lieu dans les pays tchèques après la libération de 1918, est dû pour une grande part à l'activité stimulante de Josef Florian.

En effet, l'apparition de cette littérature est une surprise et l'un des paradoxes de cette République de Masaryk et de Beneš, qu'on a voulu dans certains milieux français qualifier de « franc-maçonne ». Non que l'ambiance de la vie publique, officielle, universitaire, ne fût indifférente, souvent même hostile à toute idée religieuse, et surtout au catholicisme. A cet égard, les pays tchèques ressemblaient à d'autres pays occidentaux. Mais les catholiques tchèques, délivrés de la tutelle de l'État, se sont sentis tout à coup plus libres, plus confiants en eux-mêmes. Les œuvres de valeur réalisées dans le domaine intellectuel et artistique par les catholiques en France, en Angleterre et ailleurs contribuèrent à les libérer d'un sentiment d'infériorité.

Car les contacts spirituels et culturels entre Prague et les capitales de l'Occident, surtout avec Paris, étaient très fréquents et très rapides à cette époque-là. Les romans de François Mauriac, de Georges Bernanos, de Henri Pourrat, de Camille Mayran — comme d'ailleurs ceux des auteurs non catholiques — paraissaient en traduction tchèque quelques mois après leur publication en France.

Pour les jeunes auteurs catholiques tchèques, qui

firent leur entrée dans la vie littéraire dans les années vingt et trente, il ne pouvait être question — cela va sans dire — d'imiter les Français, les Anglais ou les Italiens. On ne peut pas dire non plus que les Tchèques aïent eu leur Bernanos ou leur Mauriac. Cette nouvelle littérature n'était pas une littérature d'imitation; elle avait ses propres conditions historiques et sociales, ses perspectives d'avenir, ses possibilités et ses limites.

La grande majorité de la population, surtout celle des campagnes, était restée catholique et, à l'encontre de cette religion plus ou moins traditionnelle, fondée sur le sentiment, arrivaient de plus en plus nombreuses de jeunes élites intellectuelles, cristallisant surtout autour de certains ordres religieux (dominicains, jésuites, franciscains). A mesure que certaines campagnes se déchristianisaient, tombaient dans l'indifférence, les églises et chapelles des villes se remplissaient.

Compte tenu des situations spécifiques et toutes proportions gardées, on trouverait, chez les écrivains tchèques d'inspiration catholique et chez les catholiques occidentaux, beaucoup de traits communs, le sentiment du cruel isolement où se trouve le chrétien dans le monde moderne, l'angoisse devant l'apparente absence ou impuissance de Dieu, l'actualité tragique de la Croix et de la souffrance de l'Homme-Dieu dans nos sociétés, le cheminement mystérieux de la Grâce dans les cœurs enténébrés par la misère, par le péché, par l'ignorance, une constante confrontation avec la mort.

Toutefois, à la différence des écrivains français, anglais ou scandinaves, qui bénéficiaient d'une longue tradition d'analyse psychologique et moraliste, la prose des écrivains tchèques restait plutôt lyrique, obéissait d'abord aux lois de la mélodie verbale. Il est vrai qu'après la première guerre, on a commencé à crier, un

peu partout, à la mort du roman psychologique; mais pour les prosateurs tchèques qui ne pouvaient s'appuyer sur une tradition assez longue et assez riche, cette tendance pouvait paraître prématurée et plutôt dangereuse.

Lyrique et symbolisante avait été la prose de Jakub Deml, dont nous avons déjà cité le nom; lyrique et symbolisante fut aussi à ses débuts l'œuvre du plus grand des écrivains catholiques d'entre les deux guerres, *Jaroslav Durych* (né en 1886), médecin de son métier. Il a franchi le pas vers une véritable prose narrative qu'au moment où il s'est mis à écrire un grand roman sur la guerre de Trente ans, *Les Errances de la Sainte Vierge de Montserrat.*

Le roman historique est — avec la nouvelle ou le roman de la vie paysanne — le genre le plus souvent pratiqué dans la littérature tchèque. Seulement Durych a abandonné la méthode de ses prédécesseurs, méthode plus ou moins réaliste, et bien qu'il se soit préparé à écrire son œuvre par de consciencieuses études historiques, il a visé beaucoup plus haut. En choisissant le moment où la Bohême, encore en grande partie protestante, devait être ramenée, par des moyens souvent ni très adéquats ni très purs et pour des raisons peu évangéliques, dans le sein de l'Église, il a voulu donner un tableau symbolique du destin spirituel de son pays et tracer les cheminements secrets de la grâce qui n'opère pas toujours du côté de ceux qui prétendent défendre la cause de Dieu. Inspiré par l'art baroque, il a réussi des scènes où les reflets de la lumière céleste jouent sur des masses de ténèbres infernales. Les pages les plus fortes de son roman sont celles où il s'élève jusqu'à une ironie sublime d'une dureté diamantine qui n'est qu'une autre forme d'une immense pitié. La lecture de ce livre fait penser aux romans historiques de Sigrid Undset,

bien que Durych n'ait pas la puissance épique de la célèbre convertie norvégienne.

Il est symptomatique de la situation culturelle tchèque vers 1930 que l'œuvre de Durych ait été couronnée par le prix d'État, bien qu'elle ait dû heurter beaucoup de préjugés enracinés et s'opposât à l'interprétation officielle de l'histoire de Bohême.

Tout en écrivant d'autres romans, des poésies et des essais, Jaroslav Durych a conçu, peu après la publication des *Errances*, une autre grande composition d'inspiration analogue, mais de style encore plus sévère et d'une visée encore plus ambitieuse : *Les Serviteurs inutiles*. Le héros en est un jésuite, né d'une mère tchèque et d'un père italien, qui s'embarque à Lisbonne avec ses compagnons pour porter le message chrétien en Extrême-Orient et qui meurt martyr au Japon. Le premier volume du roman a paru juste avant la guerre; le reste n'a pas pu être publié.

Dans le sillage de Jaroslav Durych et du type de roman historique inauguré par lui, il faudrait citer au moins deux auteurs plus jeunes : *F. Krelina*, auteur d'un roman sur la Bienheureuse Agnès de Bohême[2], et *K. Schulz*, qui est mort en 1943, n'ayant pu écrire qu'une première partie de sa vision romanesque des destinées de l'Église dont le Concile de Trente devait marquer le point culminant (on le voit, la hantise de la Réforme et de la Contre-Réforme, époque si douloureuse pour les Tchèques, ne quittait pas l'imagination et le cœur de leurs poètes).

2. Agnès de Bohême († 1282), sœur du roi Wenceslas Ier Premyslide, a fondé le premier couvent de Clarisses à Prague et en devint l'abbesse. Le pape Pie XI, du temps où il était bibliothécaire à Milan, a retrouvé les lettres de sainte Claire à la princesse tchèque.

En ne citant que des romans écrits sur des sujets historiques, je ne voudrais pas créer, chez le lecteur étranger, l'impression que les auteurs catholiques tchèques se soient tenus à l'écart des problèmes de l'homme moderne, du chrétien moderne. Sans doute, il s'est agi pour eux de chercher un sens et de donner une forme aux destinées spirituelles de leur peuple. Nous avons déjà dit que leur propos n'était pas avant tout de décrire plus ou moins fidèlement une époque historique, avec sa « couleur locale ». On peut s'en rendre compte en lisant par exemple *Les Errances* de Durych : les affres de la première moitié du XVIIe siècle ne semblent pas tellement éloignées de ce que nous avons vécu sous la terreur nazie, ni de ce que vivent, de nos jours, les chrétiens, tchèques et autres, sous la terreur communiste.

Les romanciers dont nous venons de parler ont écrit d'autres livres sur des sujets « actuels » — par exemple Krelina et son *Temple fêlé*, symbole d'une religion trahie et qu'il faudra refaire. Pourtant, dans l'ensemble, il faudrait peut-être dire que la forme où se sont exprimés avec le plus de force le sentiment et l'atmosphère caractéristiques du chrétien tchèque n'est pas la prose, mais le vers.

La figure la plus remarquable parmi les poètes tchèques d'inspiration catholique à cette époque est sans doute celle de *Jan Zahradníček* (né en 1905) qui a connu, après des débuts hésitants, marqués par un malheur personnel, une transformation spirituelle et artistique surprenante. Fils de petits paysans, comme beaucoup de ceux dont il est question ici, il s'est senti l'héritier et le responsable de toutes les générations qui l'ont précédé et auxquelles il a voulu prêter sa voix pour donner une forme à leurs destins obscurs. Zahradníček se trouve ici

tout près de ses aînés Brezina et Deml, mais avec quelque chose de plus concret, de plus poignant et de plus dense. Le fardeau qu'il lui faut soulever, transformer en chant, c'est toute sa terre natale avec ses péchés et ses souffrances, ensevelis sous les pas des siècles. L'accent du poète devient de plus en plus angoissé et passionné à mesure que la menace suspendue sur son pays s'approche et se précise, jusqu'à ce dialogue déchirant avec le Christ crucifié, écrit en pleine terreur nazie et publié seulement après la guerre :

Écoute, mon Dieu, écoute.
Si je dois chanter, je ne peux chanter que vers Toi,
si je dois me taire, je ne peux me taire que vers Toi.
Le chemin des paroles, de mes livres aux oreilles des
autres à travers toute la terre,
est coupé, le temps sourd-muet est devenu ma prison,
et si la distance de moi à Toi est un peu plus courte,
ce n'est que comme du fond des puits vers le ciel.

Ici, on pourrait presque s'arrêter. Sous l'occupation allemande (1939-1945), toute activité littéraire fut mise en veilleuse. A part quelques personnages de second ou de troisième plan, il n'y eut pas de collaborateurs parmi les écrivains tchèques. Les poésies et les quelques romans qui purent paraître pendant les premières années de la guerre traitaient de sujets inactuels. Leurs auteurs furent souvent des communistes. ou des hommes qui se déclarèrent communistes après la libération et qui prirent les premières places dans les ministères, les institutions et les journaux du Parti, s'efforçant de discréditer, pour des raisons d'opinion et d'idéologie, ceux-là même qui n'avaient rien publié.

La défaite des nazis, en 1945, n'a pas apporté de liberté vraie et entière au pays des Deml, des Durych et

des Zahradníček. Le ministère de l'Information, qui était aux mains des communistes, contrôlait dès ce temps-là toute l'édition et mettait en sourdine la création littéraire de source métaphysique ou religieuse. Ne pouvant la supprimer tout à fait, il essayait de limiter son rayonnement en la cantonnant à une seule maison d'édition, dépendant du Parti populaire.

La période qui va de mai 1945 à février 1948 fut trop courte et trop chargée de pressentiments et de menaces pour que la création littéraire d'inspiration chrétienne puisse reprendre haleine, se renouveler et se développer. Zahradníček, par exemple, a pu encore publier deux recueils de poésie — ce *Psaume de l'an 1942*, commémorant les pendaisons et les massacres qui suivirent l'attentat contre Heydrich, et un autre, intitulé *La Salette*. D'autres poètes, plus jeunes, ont écrit quelques poèmes pleins d'angoisse. Mais il n'a pas paru, après 1948, d'œuvres littéraires en prose, d'inspiration catholique, qui ait apporté quelque chose de nouveau par rapport à ce qui se faisait avant la guerre. On a pu publier encore quelques traductions : *The Power and the Glory* de Greene, *La Pharisienne* de Mauriac, *Brideshead Revisited* de Waugh, *All glorious within* de Bruce Marshall. Les catholiques n'avaient à cette époque qu'un hebdomadaire littéraire et une revue mensuelle. Tout était déjà mis en place pour le grand coup de 1948.

Ce qui s'est passé après cette date n'a fait que parachever l'évolution déjà amorcée. L'idéologie du marxisme-léninisme a été déclarée idéologie officielle, et la méthode du réalisme socialiste imposée comme l'unique méthode valable. La liberté créatrice, ou ce qu'il en restait, ne pouvait jouer dorénavant que dans les limites de cette idéologie et de cette méthode.

Les nouveaux législateurs et pédagogues du domaine culturel se sont livrés à une révision radicale des valeurs littéraires. Certains noms ont été purement et simplement rayés de l'histoire littéraire tchèque, l'œuvre des autres est interprétée dans le sens de la philosophie marxiste de l'histoire. Les vivants, surtout les anciens poètes surréalistes, n'ont pas non plus été épargnés : ils s'en sont tirés, soit en reniant le passé et en cherchant à s'adapter aux nouveaux préceptes esthétiques, soit en acceptant de se taire.

La littérature et les écrivains catholiques tchèques ont subi le même sort que l'Église dans ce pays. Beaucoup sont en prison (Zahradníček, Renč, Kostohryz, Krelina), les autres sont condamnés au silence. L'écrivain tchèque et slovaque actuel est appelé, par définition, à former le nouvel homme et la nouvelle société marxistes. Mais il n'y a pas de place dans cette tâche pour un poète ou un écrivain inspiré par la vision chrétienne de l'univers dont les horizons ne coïncident pas avec les frontières et les perspectives du monde marxiste.

Certes, nous sommes tenus d'espérer, nous espérons de toutes nos forces que cette contrainte n'arrivera pas à étouffer la vie de l'esprit. Même si tous les écrivains qui sont obligés, en ce moment, de garder leurs manuscrits dans leurs tiroirs, devaient finir par se décourager devant les perspectives bouchées, la parole intérieure, vivante, ne cessera pas de se créer et de poursuivre son chemin souterrain à travers les cœurs meurtris, pour jaillir un jour en pleine lumière, chargée de toutes les souffrances cachées, avec une puissance libératrice irrésistible.

JAN ČEP.

Les Signes du temps

Mendès-France face à l'avenir

L'accord intervenu à Genève ne rend pas caduques ces réflexions rédigées au moment suprême de l'attente. Mais dans la mesure où ces incertitudes et ces dilemmes sont dépassés par la décision, il ne semble nullement inutile de nous rappeler les conditions dramatiques d'une négociation qui est une leçon de politique : ce n'est qu'après coup qu'on est sûr d'avoir choisi à coup sûr; gouverner c'est parier.

L'heure de ce choix réaliste et de ce pari courageux est une heure de deuil. C'est aussi une heure de vérité et d'espoir. Il a fallu franchir une étape qu'il aurait mieux valu ne pas devoir franchir. « D'autres étapes aussi importantes, mais constructives celles-là nous attendent. » Après la liquidation d'un lourd passé, il s'agit de choisir et d'oser une politique loyale et effective en Indochine (où notre tâche peut n'être pas terminée), en Afrique du Nord et en Europe, de rétablir l'État, et de rendre vie à l'économie française.

Au moment où j'écris, le 20 juillet, il est impossible d'affirmer à coup sûr qu'un accord interviendra dans le courant de la journée entre les belligérants d'Indochine. Des difficultés techniques subsistent encore pour le regroupement des zones (particulièrement au Cambodge), le contrôle et la date des élections générales, les garanties des États Unis au traité.

Mais pour porter un jugement sur les chances et mal-

chances du gouvernement Mendès-France il faut, admettant que les divergences techniques en Indochine pourront être surmontées (ce qui est probable), apprécier les problèmes qui se présentent devant lui, en Indochine comme en Afrique du Nord ou à propos de la C.E.D. et du réarmement allemand, sur le plan politique. Pour cela, il faut revenir de Genève à Paris où M. Mendès-France devra se présenter devant le Parlement les 22 et 23 juillet. Car nous ne sommes pas placés sous l'autorité d'un gouvernement dictatorial, engageant la France à coup sûr par ses négociations, quel qu'en soit le succès. Bien au contraire, l'équipe ministérielle s'appuie sur une majorité assez disparate, toute neuve de surcroît et dont on connaît mal les réflexes, majorité qui s'est manifestée essentiellement pour accepter, avec plus ou moins d'enthousiasme ou de résignation, une paix honorable en Indochine. M. Mendès-France ne peut donc pas revenir de Genève avec n'importe quel contrat en poche; c'est un contrat séduisant pour cette majorité là qu'il doit rapporter.

Quelles peuvent être, alors, les réflexions des uns et des autres, tant à l'Assemblée nationale que dans les principaux gouvernements étrangers intéressés à l'affaire d'Indochine, au jour de la négociation et à la veille du scrutin? L'ensemble de ces réflexions délimite les premières chances politiques de M. Mendès-France. *Grosso modo*, si le gouvernement actuel était renversé, chacun sait qu'une majorité jusqu'auboutiste reviendrait au pouvoir, que les Américains entreraient dans la danse en Indochine et que le renforcement militaire qui en résulterait pour les Occidentaux, non seulement stabiliserait le front, mais serait suivi d'une reconduite jusqu'à la frontière chinoise. Voilà qui est sûr, auquel s'ajoutent (*last but not least*) les risques d'une nouvelle guerre mondiale. Mais, comme l'a dit M. Mendès-France l'autre jour : « Être préparé pour le pire, c'est consolider la position de nos négociateurs pour qu'ils obtiennent le mieux. » Dans ces circonstances, lesquelles se doublerait de la mise sur pied immédiate d'un pacte du Sud-Est asiatique dont les clauses seraient bien différentes de celles qui sont envisagées, MM. Malenkov, Chou en Lai ou Ho Chi Minh, ont-ils intérêt à brouiller les cartes et à imposer à M. Mendès-France des conditions impraticables? En revanche ceux parmi les parlementaires de la majorité qui sont

les plus réticents, qui hier encore croyaient à la possibilité d'une solution militaire en Indochine et ne redoutaient pas l'épuisement total vers lequel cette guerre lointaine menait leur pays, ceux-là ne comprennent-ils pas aujourd'hui qu'il ne faut plus trop faire les difficiles? Ils savent, maintenant d'évidence et c'est probablement le mûrissement le plus caractéristique qui se soit produit, qu'une guerre qui se prolongerait serait une guerre américaine et que de cette façon l'Indochine serait perdue pour la France.

Quant aux Américains eux-mêmes, ils amorcent un tournant qui les amène à accepter un compromis en Extrême-Orient, à le garantir même, à condition de prendre leur revanche en Europe, par la C.E.D., le réarmement de l'Allemagne et la restauration de sa souveraineté. On a trop parlé ces temps derniers de disjonction des traités de Bonn et de Paris, du groupe d'étude anglo-américain qui s'affaire à Londres, des réticences américaines à s'associer à un éventuel accord genevois, puis de l'arrivée finale de M. Bedell-Smith en Suisse, pour qu'associant les unes aux autres ces péripéties on n'y voit pas, non seulement l'organisation d'une défense collective du Sud-Est asiatique, mais une monnaie d'échange en vue d'une échéance européenne que M. Foster-Dulles fixe au 15 août. Autrement dit, et comme l'annonce la presse, M. Mendès-France et Dulles ont eu à Paris, le 15 juillet, une grande explication sur la C.E.D.

Voilà pourquoi nous ne devons pas prendre cette date du 20 juillet, celle où j'écris, trop au sérieux; et pourquoi l'obstacle politique sur lequel risque le plus de trébucher Pierre Mendès-France n'est pas l'Indochine mais l'Afrique du Nord ou la C.E.D. Car, sur ces questions sa majorité se divise (je parle non seulement de la majorité d'investiture mais de la majorité du gouvernement). Tout revient donc, pour apprécier les chances politiques du président du Conseil, à savoir quel capital de prestige il retirera de la négociation de Genève, capital qu'il dépensera dans les postes moins bénéficiaires.

Sans se livrer à une telle supputation, qui relève de la prophétie, il est cependant possible d'entrevoir comment certains aspects du règlement indochinois pourraient placer M. Mendès-France dans une meilleure position technique face à l'Afrique du Nord et au réarmement allemand. En Afrique

du Nord, où le dialogue doit reprendre avec un interlocuteur valable, c'est-à-dire capable de tenir ses engagements et d'imposer ses décisions, un jour ou l'autre Paris devra causer avec M. Bourguiba et le Néo-Destour. Si, entre temps et les négociations se poursuivant favorablement, le Vietnam réunifié acceptait (telle est la proposition du président Ho Chi Minh à laquelle M. Molotov a accédé) d'adhérer librement à une Union Française rénovée, une solution se présenterait pour la Tunisie : entrer, elle-même, dans une association d'États comparables au Commonwealth britannique. Le Néo-Destour, pourrait imposer cette solution raisonnable et M. Mendès-France s'épargnerait autant de peine. Quant au problème plus immédiat, peut-être, et tout aussi complexe de la défense européenne, il est possible que cet apaisement extrême-oriental, loin de l'envenimer, en facilite la solution. Dans une atmosphère de détente, l'exaspération des deux tendances de la majorité d'investiture pourrait tomber. Les uns seraient moins pressés de réarmer l'Allemagne et les autres moins opposés à la restitution de sa souveraineté; cela pourrait se traduire par un soutien plus actif de la S.F.I.O.

Quoi qu'il en soit, nous conclurons ainsi, l'accès au pouvoir de M. Mendès-France aura contribué à remuer tous les problèmes, ce qui n'est pas mauvais puisqu'ils s'avéraient insolubles tels qu'ils étaient posés. M. Mendès-France aura, comme on dit en termes militaires, fait mouvement. L'essentiel de ce mouvement, quand on y réfléchit, revient à associer les Américains à une politique d'apaisement. Ce n'est pas le plus facile de l'affaire, mais ce n'est pas non plus, semble-t-il, impossible. Déjà il est acquis que le gouvernement américain garantira, d'une manière ou d'une autre, une solution pacifique en Extrême-Orient.

JACQUES NANTET.

Entr'acte — Désarroi ou Relève

La tentative Mendès-France ne peut encore être jugée que sur *la forme*. Mais ce point est déjà notable. Un seul homme, proposant son *seul* programme,

refusant de s'expliquer sur un autre but qu'un but à court terme, ne négociant sur aucun parti, a montré qu'il pouvait obtenir l'investiture, former un gouvernement à enfants perdus, isolés, sans appuis parlementaires ni électoraux, et gouverner sans obstacle durant un mois. Miracle, car c'est exactement le but que se proposait la Constitution de 1946, et nul, sauf Léon Blum pendant six semaines avec son gouvernement socialiste homogène, ne s'en était jusque-là avisé.

Ce qui manquait donc, c'était la volonté et non le texte idéal de constitution? Le style nouveau du ministère, fondé sur le discours rooseveltien du samedi soir, à la radio, le *Monde* et l'*Express*, et l'appui de l'opinion fera-t-il de cette tentative quelque chose de plus que le ministère Blum, un entracte dans l'immobilisme?

L'appui de l'opinion est admis plus que constaté, passif plus qu'actif; actuellement nul n'oserait prendre l'impopularité de renverser Mendès-France et de lui succéder, dans son pari ou après son pari gagné dans les quelques jours des semaines de popularité qui lui seraient données. Mais le caractère actif de cet appui manque et gare si l'homme qui est né au pouvoir, de l'illusion qu'il donnait d'être à gauche en politique extérieure, se réveille à droite en politique intérieure.

C'est que le ministère Mendès-France n'est pas à lui seul une relève, mais d'abord le fils d'un couple en désarroi : une majorité centriste déchirée, épuisée, qui a brusquement lâché les rênes, un parti qui n'existe plus, l'ex-R.P.F. fidèle, et saisit n'importe quelle occasion d'être quelque chose. La vieille réserve radicale que rien ne peut compromettre, ni Pétain, ni Thorez, ni de Gaulle, ni Laniel, ni Pinay, a bouché les trous; l'urgence extérieure a mérité la désunion du parlement, et l'union des ministres. Une erreur, une faiblesse et ce château de cartes rique de n'être que l'entr'acte du ministère Blum ou la préface d'une tentative d'illusion nationale

à la Ramadier (première manière ou deuxième manière).

Une excellente occasion de relève du personnel politique de la Quatrième République aurait alors été ratée.

Au risque de déplaire à certains habitués du *Figaro* et de *l'Aurore,* nous ajouterons quelques mots. Cette crise, ce désarroi, ont été la crise des partis. Ni le Parti communiste, ni la S.F.I.O., ni le M.R.P. n'ont été capables de se montrer à la hauteur des événements. Va-t-on voir un effondrement définitif des partis ? Nous ne le croyons guère. Ajoutons : nous ne le souhaitons pas. Que quelques isolés, indépendants réels, en période de crise soient plus efficaces que des partis, c'est certain. Que le régime des isolés soit supérieur à celui des partis, nous en doutons. Qu'on le veuille ou non, en période normale, en régime de croisière, le parti politique est la seule garantie que nous ayons contre le régime des notables et des élus isolés, menacés des corruptions du monde et de la Cour[1] et soumis à des groupes d'intérêt locaux, régionaux et nationaux fortement structurés en ce milieu du XXe siècle corporatif.

HENRI MULLER.

Les Technocrates au pouvoir

> « Voilà encore une de vos idées bizarres, dit le préfet, qui avait la manie d'appeler bizarres toutes les choses situées au delà de sa compréhension, et qui vivait ainsi au milieu d'une immense légion de bizarreries. »
>
> (E. A. POE, *La lettre volée.*)

Il n'est pire sourd que celui pour qui une cause est entendue. Et il n'est meilleur abri contre le risque d'enten-

1. *La Vie Intellectuelle,* juillet 1954 : « La république des courtisans », p. 61.

dre quelque chose au présent ou à l'avenir que la bonne conscience de professer une doctrine définitive dont la solide réputation garantit la hardiesse émérite et l'originalité invétérée. Il est tellement plus facile de rabâcher les observations faites par les classiques de la révolution que d'observer la révolution qui se fait ici et maintenant; il est tellement plus facile de formuler l'histoire en termes de classe, de marché ou de personne humaine que de renouveler sans cesse les concepts opérationnels; il est tellement plus facile d'avoir les idées avancées et les indignations de tout le monde que de réfléchir et de réagir soi-même. Si le marxisme contemporain est sans doute le parfait échantillon du genre, il s'y trouve cependant en compagnie nombreuse et distinguée de toutes sortes d'espèces de *ismes* et de néo-*ismes*, de « gauche » comme de « droite », — et les fidélités matérialistes sont loin de monopoliser la paresse prétentieuse. C'est dire l'originalité très exceptionnelle du livre neuf et pénétrant qu'Alfred Frisch vient de consacrer à l'analyse *réaliste* d'un phénomène-clé de la vie politique contemporaine [1].

L'avènement des technocrates n'est pas le fait d'un complot ni la consommation d'une déchéance. Lorsque l'ordre établi est dépassé par les événements qu'il prétend organiser, il n'est pas besoin d'une conjuration de factieux pour mettre en question le désordre institué. L'innovation n'est jamais indiscutable, elle est au moins un signe de vitalité; seule la stagnation est partout et toujours un symptôme de corruption et de mort. La technocratie est une tentative pour faire face à une situation qui ne cadre pas avec les mécanismes prévus et qui met l'appareil politique en échec.

Les tâches politiques se font toujours plus amples, plus complexes et plus pressantes. Moins que jamais les vrais problèmes s'arrêtent aux frontières locales, fussent-elles nationales. Moins que jamais il suffit d'être honnête homme pour répondre en homme d'État à des questions dont les données et le sens ne sont accessibles qu'aux experts. Dans un monde où les pouvoirs de décision se sont concentrés et où le laisser-faire ne promet plus la compensation des choix

1. Alfred Frisch : *Une réponse au défi de l'histoire*, Desclée de Brouwer, Paris, 1954.

contraires mais le cumul des effets, tout laisser-aller coûte gros : moins que jamais le temps travaille pour les paresseux.

Face à ces exigences accrues et croissantes, le pouvoir démocratique semble en perte de vitesse, sinon menacer ruine. L'État envahissant se trouve envahi par les groupements corporatifs qui rivalisent pour défendre leurs intérêts particuliers les uns contre les autres et concourent les uns avec les autres pour paralyser les progrès communs incompatibles avec la sécurité des droits acquis. Une centralisation irrationnelle encombre les organes de contrôle et d'arbitrage d'un fatras de tâches au-dessous de leurs fonctions et au-dessus de leurs moyens, et les empêche de faire leur métier. Un personnel gouvernemental, recruté, sauf extraordinaire, en vertu de savants dosages plutôt qu'en raison de qualifications précises, manifeste devant les problèmes un peu complexes une tendance à l'absentéisme qui témoigne autant d'un esprit de fuite devant les responsabilités difficiles que d'un complexe d'infériorité dont il serait injuste d'affirmer qu'il soit toujours injustifié.

Dans ce climat d'urgence et de carence, le technocrate prend l'initiative. Le technocrate est l'homme de l'œuvre entreprise et à entreprendre. La compétence lui interdit d'ignorer les dilemmes réels, et il sait d'expérience que les tergiversations à n'en pas finir de ceux qui ne savent que faire compromettent l'avenir de tout un passé de travail. Il accepte d'assumer l'aventure indispensable, de courir les risques et d'endosser les responsabilités qui excèdent les virtualités ou les vertus du politicien.

Alfred Frisch a le mérite de dégager d'emblée la dimension proprement politique de la technocratie. Elle n'est ni le règne des techniciens en tant que spécialistes de leurs techniques, ni la bureaucratie des experts ès écritures, ni l'administration des affaires publiques par les grands *managers* des affaires privées. S'il ne saurait prétendre au pouvoir technocratique qu'à condition de se connaître en sa partie, le technocrate n'exerce cependant sa fonction de suppléant du politicien qu'en s'intéressant au tout. La technocratie implique une vue de l'ensemble et une action en vue de l'ensemble.

Homme de métier instruit par la leçon des essais et des

erreurs, le technocrate sait que rien ne dure sans continuité et que les progrès de demain se paient en dépenses d'aujourd'hui — et que ces dépenses ne paient demain qu'à condition de coûter effectivement aujourd'hui. Il sait que les démarcations locales, géographiques ou politiques, ne constituent pas les cadres naturels des réalisations efficaces, et que, dans la mesure où elles ne se réduisent à servir de lieux de rencontre et de passage, les frontières sont autant des obstacles à la vie que des garanties de survivance. Il sait d'expérience que les vrais ensembles de notre monde débordent de toutes parts les espaces bornés et le temps sans lendemain qui font l'affaire de l'homme d'État modèle courant. Cette expérience n'est cependant qu'une initiation au métier de technocrate : un apprentissage qui, s'il se prend pour le chef-d'œuvre, n'est que l'expérience d'un autre échec. Il ne suffit pas que le suppléant du politicien sache que l'entreprise à laquelle il se donne passe les barrières d'une cité rétrécie, il faut encore que son horizon passe les confins de son entreprise.

Par delà le succès d'une entreprise, la technocratie vise, bon gré mal gré, bien ou mal, la destinée d'une société. Mais le réalisme même, qui justifie l'empire du technocrate, est grevé d'un péril qui remet tout en question. « Ce qui compte pour le technocrate, c'est la réussite de son œuvre [2]. » Il méprise les généralités qui dispensent de l'exactitude et de l'efficience. Le risque est que la suspicion, au demeurant fort légitime, qui pèse sur les considérations générales, compromette en même temps le sens de l'interdépendance de toutes choses dans toute cité, et induise le spécialiste à se comporter en réaliste borné, aussi myope que clairvoyant. Les arbres qu'il connaît bien et qu'il soigne avec fruit menacent de lui cacher la forêt, et la forêt le monde des hommes : il tend alors à cultiver avant tout sa petite pépinière, et à disposer du reste en fonction de sa spécialité ou par assimilation à elle. Faut-il donc s'étonner de voir le technocrate honnir le compromis ? Le malheur est qu'en politique tout se tient, qu'il n'y a pas moyen de « sérier » les questions et de les traiter à tour de rôle, sans que toute « solution de rechange » rouvre tout un ensemble de questions. Le principe sépara-

2. A. Frisch, *op. cit.*, p. 144.

tiste d'une politique sans compromis est la négation même de tout vrai réalisme politique, tenant compte du tout comme des parties. La technocratie comporte ainsi une tentation d'incohérence et de résistance au bien commun.

C'est son indépendance (relative) qui fait la grandeur et l'utilité publique du technocrate. Situé plus solidement et plus à l'abri que le ministre parlementaire, il est mieux en état de faire la sourde oreille et de faire prévaloir ce qu'il juge bon à ce qui convient aux intérêts les plus remuants. Sa compétence qui en impose et qui lui permet de susciter des faits accomplis, avant que les responsables traditionnels aient pris conscience de leur portée et que les intéressés aient pu mettre des bâtons dans les roues menaçant progrès, le rend capable d'agir malgré les routines politiciennes. Seulement en échappant aux contraintes du contrôle, la technocratie risque de s'évader de sa propre vertu. Les technocrates, eux aussi, son tentés de s'installer et de se muer en coterie dirigeante, plus soucieuse de conserver des places que de créer des biens. La compétence technocratique n'assure ni l'honnêteté de la conscience ni la clarté de l'amour. Même aux incorruptibles et aux plus lucides elle ne procure point un sens infaillible du bien de la cité.

Le juste arbitrage entre des exigences sociales et des requêtes de la productivité, entre des activités productives substituables ou entre des lieux de production est loin de résulter automatiquement de la rencontre des autonomies, souvent incompatibles. A moins qu'on n'entende faire confiance à la vertu civique de cette *main invisible* dont la direction coïncide visiblement avec la résultante des forces en présence. Loin de dispenser de l'arbitrage politique, la technocratie réclame un arbitre à sa mesure, et à la mesure de sa cité qui passe les nations.

Loin d'apparaître comme l'héritière idéale et définitive de l'autorité civile, aux déficiences de laquelle elle supplée, la technocratie manifeste, par ses propres insuffisances, l'urgence de la renaissance d'un véritable pouvoir politique. D'autant plus que la substitution d'un paternalisme technocratique à une participation démocratique demeure un progrès discutable et toujours humainement coûteux. La démocratie s'est laissé dépasser et distancer par la croissance du monde.

Elle n'est plus proportionnée aux dimensions de la cité contemporaine. Elle doit retrouver sa mesure — et tout d'abord dépasser une démesure. Si notre civisme évoque si irrésistiblement les sépulcres blanchis, n'est-ce pas parce que, comme le souligne Alfred Frisch, le citoyen de la cité centralisée et bureaucratique n'a, à peu près, plus aucune occasion de faire l'expérience vitale de la pratique démocratique ? « Le déclin de la démocratie est, fort probablement, directement en rapport avec la disparition de presque toutes les formes de démocratie directe[3]. » Mais il ne suffira sans doute pas de retrouver de bonnes habitudes. Pour que la démocratie reprenne vie et exerce un pouvoir politique *réel,* aussi réel que le pouvoir des technocrates, capable de remettre la technocratie à sa place et susceptible de la dépasser, il faudra assurément que les citoyens, et plus encore leurs représentants politiques, en arrivent à ignorer un peu moins les techniques de notre monde : les techniques et le monde. Mais ceci est une autre histoire — à faire.

JEAN THOMAS.

L'expansion économique : Les Alpes françaises

Le Congrès de l'Économie alpine organisé à Grenoble, au début de juillet, par l'Association des producteurs des Alpes françaises, a été l'occasion d'appeler l'attention sur une région française qui, bien que ses industries traditionnelles — la ganterie, qui n'occupe plus que 2.000 salariés contre 30.000 au début du siècle, et la papeterie — soient en plein déclin, a su cependant, grâce à une évolution technique décisive vers l'électro-chimie, l'électro-métallurgie, les industries des métaux, développer une pleine expansion industrielle et démographique.

Cette expansion, favorisée sur le plan de la culture aussi bien que sur le plan de la technique par le rayonnement de

3. *Op. cit.*, p. 23.

l'Université de Grenoble, est, suivant les paroles prononcées par M. Gravier, auteur du récent ouvrage si plein d'enseignements, *Décentralisation et progrès technique,* la plus importante que l'on puisse actuellement constater en France avec celles du Bassin lorrain et de la zone pétrolière de l'étang de Berre.

On peut même souligner, suivant les indications mêmes de M. Gravier, et c'est là sans doute une statistique qui surprendra et réjouira ceux qui liront ce modeste « Signe des Temps », que le département de la Haute-Savoie est de loin, de tous les départements français, celui qui, proportionnellement à sa population, a durant ces cinq dernières années, achevé le plus grand nombre de logements : 151 pièces pour 1.000 habitants (soit quatre fois environ la moyenne de l'ensemble du pays) et durant l'année 1953 également entrepris le plus grand nombre de constructions : 3.082 logements, chiffres qui correspondent à une activité proportionnellement supérieure à celle de l'Allemagne.

Ainsi la Haute-Savoie est-elle dans ce pays le type même de la région qui prépare et construit son avenir sur une trame résolument optimiste.

On aimerait que ce succès et cette expansion qui doivent encore largement se poursuivre durant les années à venir soient mieux connus et que d'autres économies régionales puissent de même, à l'image de celles de la région des Alpes, être animées du même dynamisme et de la même foi.

René Parès.

Moscou et l'Europe

Mr. Joe Martin, président de la Chambre des députés américaine, s'est plaint récemment de l'impossible coexistence avec le monde communiste. Il cite la poignée de main, la feuille de papier qui ont permis aux U.S.A. et au Canada de vivre en paix depuis 133 ans, sans avoir besoin de garde-frontière et regrette que les communistes ne connaissent pas la poignée de

main. La coexistence est essentiellement un problème de communication. Et c'est un fait qu'il n'y a point de commun langage entre l'Ouest et l'Est. Mais il est vrai aussi que nous ne semblons pas très soucieux de rechercher ce langage. (Pourquoi ne pas profiter de la présence actuelle de l'U.R.S.S. à l'Unesco pour proposer l'établissement d'un vocabulaire de base des réalités sociales, politiques et économiques, avec un bureau de contrôle chargé de vérifier périodiquement le sens des mots, un peu comme on vérifie dans les marchés les poids et mesures ?)

En Amérique, on pense et agit selon la morale de la confiance, en Russie selon les catégories stratégiques de Clausewitz, mises en formules simples par Lénine et fidèlement appliquées par Staline. On oublie trop souvent que le général von Clausewitz[1], en examinant le phénomène *guerre*, tel qu'il était né de la Révolution française, a établi les principes d'une véritable phénoménologie de la coexistence où la guerre n'est qu'un dialogue désespéré de la politique, le but de toute politique étant la paix. Aussi a-t-il subordonné le fait militaire au fait politique, en montrant la nécessité pour la politique de dominer les réalités nouvelles que la Révolution française avait en quelque sorte affranchies de toute règle.

Pour comprendre les Soviétiques, il faut tenir compte de leurs réactions si différentes des nôtres et les interpréter à la lumière d'un principe que Lénine a également trouvé chez Clausewitz et selon lequel il n'y a pas d'action sans théorie. Or, d'après la théorie soviétique, le monde veut la fin de l'U.R.S.S. Il faut ajouter qu'un complexe d'infériorité historique donne à cette théorie une force singulière. La Russie soviétique, malgré ses victoires dans l'ordre de l'industrie lourde, se sent

1. Ses œuvres vont paraître prochainement en français aux éditions Desclée de Brouwer, Paris.

aujourd'hui, dix ans après la guerre, moins forte que jamais. Elle se sent obligée de brouiller avec un soin inimaginable la moindre émission radiophonique étrangère et elle se sent menacée sur son front intérieur par toute idée qui risque de l'ébranler. Que le danger *idéologique* soit le plus grand a de quoi étonner quand on prend au pied de la lettre les déclarations sur le passage du socialisme au communisme, c'est-à-dire l'achèvement de la révolution d'octobre. Mais la qualité de ce qui est jugé dangereux nous renseigne avec beaucoup de précision sur les points faibles du front intérieur soviétique.

Ainsi, l'Union Soviétique vient de faire preuve d'une nervosité extrême à l'égard de la N.T.S., (Association Nationale du Travail). Le docteur Trouchnovitch, directeur du centre d'accueil orthodoxe de Berlin Ouest a été enlevé peu après la conférence de Berlin, M. Tremmel, représentant de la N.T.S. en Autriche, a été enlevé en juin à Linz, Okolovitch, président de la N.T.S. a failli être liquidé au mois de mars par un commando sous les ordres du capitaine Koklov; il ne doit sa vie qu'à la conversion *in extremis* de son assassin qui a préféré se joindre à la N.T.S. et servir la révolution de demain au lieu d'exécuter la mission dont ses chefs l'avaient chargé. Enfin, l'ambassadeur de l'U.R.S.S. à Londres a demandé au gouvernement anglais d'interdire la N.T.S. en Grande-Bretagne et M. Molotov a fait une démarche auprès du gouvernement suisse pour demander l'expulsion des membres de la N.T.S. se trouvant sur le territoire de la Confédération helvétique, leur présence représentant un « danger » pour la délégation soviétique.

Qu'est-ce que cette N.T.S. que le gouvernement soviétique craint au point de faire une démarche à Londres qu'il savait d'avance vouée à un échec certain? C'est une organisation d'émigrés, dirigée par des citoyens soviétiques ayant choisi la liberté depuis 1945. A l'origine, c'est-à-dire vers 1930, les « solidaristes »

réunissaient la jeunesse de l'émigration de 1918. Avant d'être pris en charge par des Soviétiques, le solidarisme apparaît comme un mouvement assez romantique avec des sympathies très nettes pour le fascisme. Depuis 1945, les choses ont changé et la N.T.S. s'affirme de plus en plus comme un mouvement révolutionnaire qui joue par rapport au régime actuel un rôle semblable à celui des émigrés socialistes d'avant 1917. La situation de la N.T.S. est difficile; elle doit sauvegarder sa liberté vis-à-vis des Américains et ne peut pas s'appuyer sur l'opposition qui existe en U.R.S.S., comme firent Lénine et ses compagnons. Mais les émigrés d'origine soviétique sont d'un dévouement extraordinaire et d'une discipline étonnante. Et ils font un travail idéologique assez important. Est-ce à dire qu'ils représentent un réel danger pour le régime actuel? Rien de moins vraisemblable. Les attaques de Moscou procèdent visiblement d'une surestimation de la N.T.S. Ni les journaux ni les tracts distribués en Allemagne orientale, ni le nombre d'officiers ou de commissaires politiques qui passent à la N.T.S., ne paraissent justifier des enlèvements ou des assassinats. Mais la perspective change quand on sait que depuis 1949, Moscou rencontre dans les rangs de son *intelligentzia* une opposition grandissante, que les déportations d'étudiants augmentent, que le groupe dit des Syndicalistes a joué un rôle de premier plan dans la grève de Vorkouta (août 1953). Or, il existe un parallélisme entre cette opposition intérieure et la N.T.S., l'une et l'autre ont le même point de départ, ils considèrent le poids bureaucratique du parti comme la cause qui provoque un nouveau retard de l'U.R.S.S. par rapport à l'Occident. Et là, la N.T.S. aussi bien que l'opposition intérieure peut compter sur la sympathie de cette classe de techniciens et de technocrates qui font effectivement marcher le moteur de l'économie soviétique et triomphant de l'immobilisme du parti. Que Malenkov ait fait des concessions aux *natchalniki* ne fait point de

doute. C'est en grande partie à eux qu'il a pensé en mettant à l'ordre du jour le commerce avec l'Ouest ou la présence des professeurs et des savants aux congrès et institutions de caractère international. Pour le nationalisme grand-russien, l'invention de l'hélicoptère par Lomonosov est d'une importance d'autant plus grande que ce nationalisme est venu compenser la perte de substance idéologique (démarxisation !), mais pour le technicien il est évident que la science et la technique modernes sont le résultat d'un effort et d'un dialogue supranational. Il faut donc lui apporter la preuve que le régime, malgré le rideau de fer, est capable d'assurer la communication avec l'Ouest.

C'est à partir de l'existence de cettte aspiration supranationale des *natchalniki* qu'il faut comprendre l'extrême menace idéologique que représenterait pour l'U.R.S.S. une fédération européenne réunissant les peuples de l'Europe occidentale sur un pied d'égalité. Et il faut tout de suite ajouter que la simple existence d'une telle fédération, même si elle n'était pas armée, agirait comme un dissolvant sur les colonies intérieures et extérieures (satellites) de l'U.R.S.S. La révolution d'octobre avait projeté d'appliquer à l'intérieur de l'Union le principe supranational. On sait que ce fut un échec. En 1950, le colonialisme tzariste a été *idéologiquement* réhabilité en tant que phénomène progressiste et un héros de la résistance musulmane comme Chamyl fut jeté bas de son piédestal puisqu'on découvrit brusquement qu'il n'avait été qu'un vulgaire agent de l'impérialisme anglais.

Sans doute, si Moscou croyait que cette fédération européenne serait dominée par l'Allemagne ou la France, elle pourrait l'accepter sachant que l'exploitation des contradictions et des oppositions internes lui serait très utile. Mais ce qui paraît comme très difficilement acceptable, ce serait précisément une fédération vraiment supranationale qui, en tant que modèle, aurait une

influence sur la situation en Asie et en Afrique. Aujourd'hui, l'U.R.S.S. joue par rapport au monde un rôle semblable à celui que la France avait assumé à l'égard du mouvement des nationalités en Europe. L'U.R.S.S. est la nouvelle Mère-Patrie qui a victorieusement résisté à l'Occident. Le colonialisme soviétique ne gêne pas plus les Asiatiques que les Polonais ou les Roumains, amoureux de la France, n'étaient gênés par l'existence de l'empire colonial français.

Quant à la C.E.D., il ne semble pas qu'on la prenne très au sérieux à Moscou. Militairement, elle n'a rien d'inquiétant, la défense de l'Europe étant surtout assurée par les flancs (Suède, Grèce, Turquie), mais si elle incarnait politiquement le principe supranational, elle serait un danger idéologique considérable. Le seul espoir soviétique dans cette situation, c'est la renaissance des nationalismes. Jusqu'à présent les efforts entrepris en Allemagne orientale pour faire revivre la gloire prussienne et le sentiment de la grandeur allemande n'ont pas été couronnés de succès. Mais cela peut changer. N'est-il pas digne de remarque que l'U.R.S.S. de 1954 compte en définitive sur l'arme idéologique du nationalisme ?

JEAN ROUNAULT.

L'Asie du Sud-Est entre deux mondes

M. Tibor Mende est un de nos meilleurs journalistes. Après une excellente étude sur l'Inde et une autre, plus rapide, sur l'Amérique Latine, il a visité l'Asie du Sud-Est, qu'il nous présente [1].

L'Asie du Sud-Est : pas tout entière cependant. Ni les

1. TIBOR MENDE : *L'Asie du Sud-Est entre deux mondes*, aux éd. du Seuil, 1954.

Philippines, ni l'Indochine déchirée, ni Ceylan resté dominion, ni le Siam qui fut toujours indépendant; autant de points de comparaison qui manquent; l'auteur s'en tient à l'Indonésie, à la Birmanie, au Pakistan, tous trois récemment affranchis. Il ne connaît leur passé colonial que par ouï-dire; il n'a pu non plus s'entretenir avec des personnalités représentatives des dissidences; malgré ses efforts il dépend des sources officielles, et l'on n'accueillera pas sans réserve leur version lorsqu'il s'agit des séparatismes indonésiens ou des nationalistes chinois en Birmanie.

Un touriste qui aurait visité ces régions avant la guerre rapporterait l'impression d'un recul effarant. Partout l'insécurité (non point seulement les guérillas, le terrorisme, mais aussi les pick-pockets); la ruine économique; et si quelques intellectuels ont gagné au change, qui oserait soutenir que la condition des masses se soit améliorée? Dans les cerveaux, un résidu de croyances magiques fait curieusement bon ménage avec un bric-à-brac où domine le marxisme, et Tibor Mende ne se fait pas d'illusion sur les possibilités ou les avantages de la démocratie dans des sociétés habituées à recevoir des ordres depuis le commencement du monde.

Mais sans doute en eût-on pu dire autant de l'Amérique Latine au lendemain de son indépendance. L'indépendance a pourtant duré, parce quelle répondait à une aspiration profonde. En Extrême-Orient, trois facteurs extérieurs renforcent celle-ci : l'incompréhension des colons, qui s'accrochent à des formules périmées et cèdent trop tard pour qu'on leur en sache gré (à voir ce qui se passe ailleurs, et, jadis, à Saint-Domingue, à Cuba, il y a là sans doute une pente naturelle à laquelle on résiste difficilement); en Birmanie, en Indonésie, la conquête japonaise, qui a détruit le prestige du Blanc, et semé par son reflux, intentionnellement, des troubles révolutionnaires; au Pakistan, cet autre mouvement redoutable, le panislamisme, semblable trait pour trait à celui d'Afrique du Nord.

Pourtant l'Angleterre a réussi sa sortie, à tel point que les rapports avec elle ne servent plus d'enjeu ni même de prétexte aux luttes politiques de ses anciens sujets. L'engrenage des obstinations et des violences, menant aux désastres, n'est pas inévitable. Pourquoi la France, si peu raciste dans son esprit et dans sa doctrine coloniale, ne parviendrait-elle

pas, elle aussi, à s'en dégager ? Parmi ces millions d'hommes en ébullition, d'où l'avenir dépend si largement, il importe qu'elle reste spirituellement présente. Tibor Mende les voit écartelés entre « deux mondes » qui ne sont plus l'Orient et l'Occident mais l'Inde et la Chine, pôles immémoriaux des « Indochines », incarnés aujourd'hui dans le réformisme du pandit Nehru et la révolution totale de Mao Tse-Toung. Voit-il juste ? L'opposition durera-t-elle ? Ne se résorbera-t-elle pas dans un asiatisme commun, celui qu'esquisse la rencontre de Delhi ? L'Inde glissera-t-elle plus à gauche, la Chine atténuera-t-elle son visage totalitaire ? Aux peuples qui hésitent entre elles, les attitudes des Européens dicteront en partie leur choix.

AUGUSTE VIATTE.

Neutralisme arabe ou prépondérance américaine en Orient ?

Au début du printemps, nous avons signalé ici même les premiers symptômes d'initiatives américaines nouvelles en Orient. Depuis lors, les choses ont progressé singulièrement vite. Le 2 avril a été signé à Karachi, entre la Turquie et le Pakistan, un pacte défensif dont M. Harold Stassen a pu dire, devant la Commission sénatoriale des Affaires étrangères, que « du point de vue de la sécurité, il constituait un contrepoids aux problèmes de défense du Proche-Orient. Aussitôt l'Iraq tente, écrit *l'Orient* de Beyrouth (16 juin) « de se libérer honorablement de ses engagements arabes » et accepte une aide américaine, de même que la Jordanie qui, « sans ressources est prête à se donner à qui acceptera d'assurer son intégrité territoriale ». Un peu dépité d'avoir été ainsi précédé, le Liban obtient à son tour des États-Unis une assistance financière de six millions de dollars.

L'action américaine, si rapidement menée, s'est trouvée favorisée de façon inattendue par la chute du général Chichakly à Damas. Cette dictature militaire, qui ne déplai-

sait pas au petit peuple, n'avait pu rallier la bourgeoisie syrienne ni les milieux politiques professionnels. Elle s'est effacée sans heurts, l'armée ayant apparemment préféré le maintien de son unité morale à l'aventure qu'aurait constituée une tentative de sauvetage du régime.

Ainsi a disparu un des foyers les plus actifs du neutralisme arabe et l'opposition à une mainmise politique des États-Unis sur le Proche-Orient. Dès lors le geste de l'Iraq était plus facile, et il a provoqué dans les capitales voisines une rapide surenchère.

Dans les milieux de la Ligue arabe, on croit savoir, depuis les premiers jours de juin, que la politique du Département d'État serait fortement et efficacement attaquée par les représentants du monde des affaires, comme trop favorable à Israël : les capitalistes américains qui ont effectué des investissements en Israël les estimeraient peu rentables et menacés par le boycottage arabe; plusieurs firmes auraient déjà rompu avec Tel Aviv pour conserver le marché arabe; les sociétés pétrolières insisteraient enfin pour que les susceptibilités arabes soient ménagées.

Les récentes déclarations de M. Gardiner, conseiller du Département d'État pour le Proche-Orient, ne peuvent que corroborer les espoirs ainsi suscités, tout en marquant une fois de plus la liaison étroite des aspects économiques et militaires de la politique américaine : « Nous souhaitons voir les États arabes développer leur économie... mieux exploiter leurs ressources naturelles... accroître la gendarmerie, la police et les forces militaires qui augmenteront leur résistance à la subversion. Nous souhaitons qu'en temps opportun ils puissent disposer d'une véritable force défensive dans cette partie du monde pour qu'elle ne demeure pas un vide de puissance. »

Enfin, le 24 juin, M. Harold Stassen décide de répondre négativement à la demande d'accroissement de l'aide économique, formulée par le gouvernement de Tel-Aviv; il estime en effet qu'en raison des progrès économiques récemment réalisés par lui, Israël n'a pas besoin de ces subsides supplémentaires. A la lumière des informations reçues par la Ligue, les gouvernements arabes verront dans le motif invoqué un simple prétexte, et le fait en lui-même ne leur en paraîtra que plus encourageant.

C'est dans cette atmosphère nouvelle que M. Johnston a réussi, à la fin de juin, à convaincre la Syrie, la Jordanie et le Liban d'admettre le principe de son grand projet d'exploitation des eaux du Jourdain; toutes les difficultés sont loin d'être pour autant levées, mais on peut cependant entrevoir, sinon un accord d'ensemble qui concilierait tacitement Israël et les États arabes sur la base d'une prospérité commune, tout au moins une notable atténuation de l'intransigeance arabe; l'afflux des capitaux américains, permettant la mise en valeur de vastes espaces, destinés en particulier à l'établissement des réfugiés palestiniens, serait dorénavant préféré à la prétention théorique du retour des réfugiés dans leur pays d'origine; ainsi disparaîtrait un des principaux obstacles à la pacification des confins arabo-israéliens.

La persévérance avec laquelle hommes politiques, diplomates et techniciens américains se sont appliqués depuis quelques mois à modifier les données des problèmes orientaux a donc commencé de produire des résultats qui ne sont nullement négligeables. Il est vraisemblable que dans les semaines qui vont venir les États-Unis réussiront à marquer d'autres avantages.

Cependant, ils devront aussi compter avec de sérieuses difficultés. L'esquisse d'un accord sur les eaux du Jourdain a coïncidé avec de nouveaux incidents israélo-jordaniens à Jérusalem. Bien que l'Égypte semble, de nouveau, proche de régler son différend avec Londres sur la zone de Suez, le colonel Gamal Abdel Nasser continue d'émettre des déclarations passablement neutralistes; il souligne la valeur constante du pacte de défense interarabe et la persistance du péril israélien. Aux ouvertures du Pakistan, lui-même éprouvé par la grave crise du Bengale oriental, le cabinet provisoire de Damas se contente de répondre que toute décision appartiendra au gouvernement qui sortira des prochaines élections. Ni à Bagdad, où l'opposition a renforcé ses positions lors du dernier scrutin, ni à Amman, où il a fallu dissoudre le Parlement, les gouvernements en place n'ont derrière eux les éléments les plus représentatifs de l'opinion. Au Liban même les avis sont partagés : si le principe d'une collaboration avec l'Occident, qui correspond à la vocation réelle du pays, est généralement admis, le montant et les modalités de l'aide américaine sont souvent critiqués; une feuille musulmane d'opposi-

tion comme *Ach Chark* va jusqu'à écrire que « c'est pour un prix vraiment dérisoire qu'ont été données à bail la souveraineté et l'indépendance du pays ».

Les États-Unis risquent donc, comme les puissances mandataires en Orient l'avaient trop souvent fait avant la guerre, de ne traiter qu'avec des gouvernements « modérés », forts surtout de leur appui, en négligeant les courants profonds. On sait quels sont les aléas de pareille politique, soit qu'elle favorise les tendances répressives des autorités en place, soit que faute de cette parade elle coure le risque d'un succès de l'opposition. A cet égard, il y aura lieu de suivre avec attention les développements prochains de la situation en Iraq; pour toute une partie du monde arabe, ils peuvent, dans un sens ou dans l'autre, être décisifs.

PIERRE RONDOT.

Coup d'État au Guatémala

Personne ne s'y est trompé. Le gouvernement du Guatémala n'est pas tombé par suite d'une explosion spontanée. Les États-Unis ont recouru, sans dissimuler, à tous les moyens de pression : dénonciations, encouragements à la révolte, embargo sur les armes allant jusqu'à mettre en question la liberté des mers, — tous, sauf l'intervention directe; et ce sont leurs diplomates qui ont arbitré l'issue du conflit.

Ils ont réussi, autrement et moins clairement qu'ils ne l'escomptaient. L'entrée en scène du colonel Armas n'a pas soulevé le peuple; il n'a pas remporté de victoire décisive sur le terrain; il a dû transiger d'abord avec les chefs d'en face et ne les a évincés que par une série de manœuvres qui laissent l'avenir incertain. Est-il bien sûr, d'ailleurs, qu'il ait agi de connivence avec Washington? Il compromettait l'offensive diplomatique avant sa maturation; tout se passa comme s'il s'était hâté d'en profiter à ses fins personnelles, devançant peut-être quelque autre instrument tenu en réserve.

Moralement, le prestige des États-Unis a souffert. Ils sont débarrassés d'un ennemi visible, mais les racines du mal subsistent. La méfiance s'est réveillée entre eux dans tout un continent qui n'a pas oublié l'ancien « impérialisme du dollar »; au Mexique, en Colombie, au Chili, en Uruguay. Les étudiants ou les Chambres l'ont manifestée. Le reste du monde, auquel déjà l'affaire Oppenheimer rappelait fâcheusement les procès de savants en U.R.S.S., évoque l'attitude de Moscou envers ses satellites; les neutralistes ont beau jeu d'assimiler l'un à l'autre les deux régimes et de proclamer eux aussi la nécessité d'une « révision déchirante » des rapports Europe-Amérique, d'autant qu'en même temps les chantages contre la France traduisent une intolérance extrême à l'égard de toute opinion qui contrarie la tactique momentanée du Département d'État. Les institutions internationales pâtissent également : Washington a joué de l'Union panaméricaine contre l'O.N.U., et les tergiversations de celle-ci sur la plainte guatémaltèque contrastent avec sa promptitude au sujet de la Corée. Restent, sur l'autre plateau de la balance, les exécutions et les atrocités finales du régime Arbenz : mais faut-il évoquer à leur propos la Terreur rouge, ou simplement les procédés familiers des tyrannies sud-américaines ?

Nous aurions tort cependant de méconnaître la menace très réelle qu'a représentée le communisme pour le Guatémala, notamment sur le plan religieux. N'imaginons pas non plus que le peuple américain dans sa majorité veuille faire le jeu des possédants : bien des Français s'étonneraient, en lisant la presse new-yorkaise, d'y trouver exactement les mêmes jugements que dans celle de Paris sur la misère des péons, les abus des classes dirigeantes et des trusts, la précarité de toute victoire qui prétendrait se passer de réformes. Le procès de l'United Fruit, trop spectaculaire et tardif, n'en correspond pas moins à un état d'esprit sincère : mieux

vaut tard que jamais; et souhaitons nous-mêmes d'oser en faire autant en pareille circonstance. L'Église, enfin, tout en applaudissant à la défaite du marxisme, a saisi ce moment pour rappeler avec force, par la bouche de l'archevêque de Guatémala, Mgr Rossell, la nécessité de la justice sociale; elle met en garde contre les représailles et contre l'illusion d'une restauration conservatrice ou libérale. Tout cela, notre presse ne l'a pas dit assez; et l'on s'effraie de voir à quel point, sur cette question comme sur les questions coloniales et sur bien d'autres, l'opinion française, y compris celle des catholiques, accepte aisément les simplifications d'une « droite » et d'une « gauche » également intéressées à falsifier la réalité.

AUGUSTE VIATTE.

« Il n'est guère douteux que, malgré leur petit nombre, les communistes aient occupé une position dominante dans le gouvernement du Guatemala. Une des raisons qui leur ont permis de jouer un rôle aussi important, a été la pénurie de réformateurs non communistes. Bien que peu nombreux, les communistes étaient, comme toujours, actifs et bien disciplinés. C'est avec enthousiasme qu'il se lancèrent dans la réforme agraire, se chargeant des travaux fastidieux et fatigants dont personne ne voulait. Le résultat fut qu'avant longtemps les communistes s'identifièrent, dans l'esprit des paysans affamés de terre, avec la réforme agraire elle-même. Dans un pays où environ deux pour cent de la population détenaient soixante-dix pour cent du sol, cela donnait aux communistes un avantage quasi inégalable.

« Bref, les communistes ont fait au Guatemala ce qu'ils ont fait maintes fois ailleurs. Ils ont tiré avantage de la situation qu'ils ont trouvée. Ils se sont identifiés, dans l'esprit du peuple, avec les réformes sociales terriblement nécessaires. Ils se sont ardemment mis au travail, pendant que trop de non-communistes demeuraient inertes ou combattaient de toutes leurs forces les réformes nécessaires. Si ce schème nous est aujourd'hui familier, il n'est devenu familier que parce que les communistes y ont reconnu une voie conduisant presque à coup sûr à leur but. »

(*The Commonweal*, New-York, 9 juillet, 1954.)

Journées chrétiennes en Allemagne orientale

Quel sera l'avenir de l'Église en zone soviétique d'Allemagne ? C'est la question que le chrétien qui vit en contact avec cette partie du monde ne peut s'empêcher de se poser. Mais c'est en vain qu'il attendra la réponse. La seule réponse valable serait sans doute : foi en l'Esprit-Saint. Lui seul apportera la solution à tant de problèmes que les hommes sont incapables de résoudre d'eux-mêmes.

Le récent *Kirchentag* protestant qui vient de se tenir à Leipzig du 7 au 11 juillet est une de ces réponses déroutantes que Dieu porte en pleine détresse humaine. En pareilles circonstances nous n'avons pas à évoquer ce qui nous sépare de nos frères protestants; au contraire nous soulignerons ce qui est commun à tous ceux qui croient au Christ ressuscité. « Soyez joyeux dans l'espérance », tel fut le thème de ces journées inoubliables, tel fut le slogan qui se détachait en lettres gigantesques sur les façades grises et sur les décombres. Pour quelques jours les croix violettes sur fond blanc avaient remplacé les drapeaux rouges, et Staline assistait impassible aux manifestations d'une foule priante. On a compté plus de 600.000 participants à la cérémonie de clôture et il suffit de parcourir les routes de l'Allemagne soviétique pour se rendre compte de ce que peut signifier un pareil rassemblement dans un pays pauvre en moyens de locomotion et où les inondations devenaient menaçantes. Aucune manifestation religieuse n'avait pu depuis plus de vingt ans attirer une foule aussi considérable. Il faut souligner aussi la place de la jeunesse dans ce témoignage de foi : 20.000 jeunes chrétiens étaient venus prendre part aux séances du premier jour, et au cours des réunions de travail des

jours suivants on a remarqué bien des jeunes parmi ceux qui prirent la parole dans les discussions et interventions sur les thèmes prévus : Le retour du Christ — L'image du Dieu invisible — La patience de Dieu à l'égard du monde — La transformation du monde par la technique — La paix — L'homme nouveau — Le droit — La liberté du chrétien — Qui construit la dernière cité ? — Faut-il parler aussi des exemples multiples de dévouement et de désintéressement qui ont permis à ce congrès d'être une réussite alors que tant de difficultés semblaient devoir rendre son organisation difficile ? Il faut avoir parcouru les routes de cette partie de l'Allemagne, interrogé ses habitants, les avoir contactés chez eux, dans leurs logements et leurs ateliers, pour comprendre ce que pouvait avoir réclamé d'efforts, de générosité et surtout de foi la mise sur pied d'une aussi grandiose manifestation.

Il est vrai que le gouvernement et l'administration de la République Démocratique Allemande (D.D.R.) n'ont mis aucun obstacle à ce congrès — contrairement à ce qui s'était passé il y a deux ans par exemple pour des manifestations semblables — et y ont même apporté leur concours : trains spéciaux, visas pour les étrangers et les habitants de l'Ouest, halls d'exposition mis à la disposition des congressistes (y compris le pavillon soviétique lui-même). On a même souligné la présence de certains membres du gouvernement (appartenant il est vrai au parti chrétien démocrate). Celui-ci tiendra peut-être compte dans sa politique future d'un événement religieux aussi considérable. Mais dans quel sens ? Pour renforcer son attitude antireligieuse ou au contraire pour composer avec une force aussi évidente ? Il est bien difficile de répondre à cette question dès maintenant. Une constatation parmi d'autres s'impose ici une fois de plus : les Églises sont en Allemagne la seule puissance capable de surmonter les frontières et les divisions, et de maintenir l'unité. Pourront-elles jouer

un rôle efficace en ce domaine? Veut-on les utiliser ou les paralyser? Essaiera-t-on à nouveau, comme on l'avait déjà fait antérieurement, de s'appuyer à cet effet plus spécialement sur l'Église protestante plus indécise et plus divisée aussi?

Questions qui se posent mais en face desquelles il serait téméraire de prendre position pour le moment. Le *Kirchentag* fut à n'en pas douter un événement avant tout religieux et dont tout chrétien doit se réjouir. Mais les problèmes traités — et ils le furent avec une liberté à laquelle on ne s'attendait pas étant données les circonstances particulières de temps et de lieu — aboutirent souvent à des questions d'une actualité brûlante, sans pour autant se rétrécir à des dimensions purement politiques. On a pu constater en tous les cas — et ce n'est pas nouveau — le souci de l'Église protestante d'Allemagne de préserver l'essentiel et d'assurer la diffusion du message évangélique dans des conjonctures difficiles sinon tout à fait hostiles.

M. B.

Révolte ou espoir pour les jeunes

La surprise et l'inquiétude qu'ont éprouvées beaucoup de ceux qui ont été assez exactement informés du caractère inhabituel de violence — pour ne pas dire plus — de la manifestation des jeunes bacheliers à Paris, au cours du monôme traditionnel de fin d'épreuves, nous appellent à la réflexion sur les causes profondes de cette violence anarchique qui, par certains côtés, s'est montrée assez sauvage.

Parmi bien d'autres causes, dont sans doute le pres-

tige permanent auprès des jeunes d'une certaine dureté d'attitude, il nous paraît qu'il y a sans doute à ces excès des raisons économiques profondes et que les réactions de cette jeunesse ressemblent assez à celles d'une foule qui se sait trop nombreuse et qui se bouscule pour franchir une porte qu'on lui dit trop étroite.

Car il est vrai que tout contribue à persuader les jeunes gens que, lors même qu'ils auront franchi la porte vers laquelle on les pousse, ils resteront encore candidats trop nombreux à des postes trop rares.

Tout contribue ainsi à nourrir les motifs secrets d'une protestation, d'ailleurs le plus souvent inconsciente et non formulée, qu'il s'agisse de la conversation des parents et de l'importance, de la passion même, qu'ils apportent au succès scolaire de leurs enfants, qu'il s'agisse de l'enseignement habituel des maîtres, qu'il s'agisse de la presse, qu'il s'agisse de l'atmosphère même du pays.

Ainsi se forme cet état d'esprit qui, à l'occasion, se révèle être celui d'assiégés et qui, au cours d'un monôme dont l'intention n'aurait dû être que de détente sans dures violences, se manifeste par des réactions de révolte anarchique.

Encore faut-il ajouter que, si, dès 1954, se marquent si sévèrement ces tendances, alors que la génération qui arrive à l'âge adulte est encore relativement peu nombreuse, il faut peut-être que soit dès à présent mesuré le risque de réactions explosives plus tard, non pas seulement dans des monômes qu'on croira toujours possible d'interdire, ainsi qu'il vient d'en être décidé à Paris pour l'avenir, mais en bien d'autres occasions, lorsque arriveront vraiment à l'âge d'homme les générations, beaucoup plus nombreuses, venues au monde depuis 1945 et formées chaque année de 800.000 jeunes Français et de 300.000 Nord-Africains dont nous sommes, au même titre, responsables.

Sans doute peut-on se contenter de protester contre la

poursuite systématique des diplômes, mais il est trop facile de prendre cette attitude critique et d'estimer excessif le désir de sécurité qui pousserait les jeunes à rechercher ainsi des polices d'assurance qui, pour la vie entière, remplissent leur rôle de protection et qui ne puissent être dénoncées.

A la vérité, en un temps où les jeunes sont de toutes parts informés que les seules places ouvertes iront à ceux d'entre eux qui seront assez agiles pour les atteindre et qu'il n'y aura pas de recours pour les éclopés ou pour ceux qui s'essoufleront dans la course, leur attitude est d'abord une attitude de défense.

Aussi, sur ce plan comme sur bien d'autres, est-il grand temps de mesurer avec une lucidité exacte que la seule chance de ce pays est dans son expansion qui le délivrera de ces complexes médiocres. Il est d'autant plus nécessaire et d'autant plus urgent de l'affirmer que les modifications inévitables, et peut-être prochaines pour certains d'entre eux, des rapports de la France avec tel ou tel de ses territoires d'outre-mer, ne peuvent qu'accroître encore l'inquiétude sourde du pays et des jeunes.

Cette inquiétude, qui, dès à présent, freine les efforts pourtant indispensables qui doivent être faits pour accroître la productivité, qui risque de ralentir les grandes reconversions techniques également indispensables, qui pèse, à leur insu peut-être, sur les réactions immédiates des jeunes bacheliers, il est temps de lui retirer ses raisons permanentes.

Il est temps de mettre en face des désirs de la jeunesse les raisons évidentes d'espérer qui peuvent rendre confiance à tous.

Il est temps de se dire vraiment et de faire dire à tous, et d'abord à la presse, que la France, qui doit encore largement équiper son propre sol et le bâtir, a véritablement aussi des cartes maîtresses à jouer, dont par exemple l'équipement de l'Afrique où des richesses

minières importantes, à l'échelle mondiale, sont en train d'être révélées. Il est temps de chercher à susciter des espérances qui ne seront pas déçues et de préparer pour une jeunesse nombreuse un pays qui soit à sa mesure.

René Parès.

PORTRAIT

JEAN GUITTON

Le grand prix de littérature de l'Académie française, décerné cette année pour partie à Jean Guitton, met dans une juste vedette une œuvre de qualité qui a connu trop longtemps les discrétions d'une vie cachée et qui mérite enfin d'aborder à la clarté et aux honneurs d'une vie publique.

Jean Guitton est un être singulier, il a quelque chose de délicieux et d'exquis ; par sa seule existence il prouve que le Seigneur Dieu est aussi un grand humoriste puisqu'il est capable de pétrir une créature avec bien des contrastes plaisants, savoureux, émouvants. Jean Guitton n'est premièrement qu'un front et un regard, mais un front sans rivages et qui n'en finit plus de développer son amplitude illimitée ; mais derrière les lunettes professorales, le regard le plus métaphysique du monde, c'est-à-dire une lumière d'agilité et d'intelligence qui a la malice ou la vertu de se faire naïveté. On ne saurait contester que Jean Guitton ne possède un corps ; mais philosophiquement considéré, ce corps n'est que le mince prétexte dont le Créateur s'est servi pour insérer dans la nature la plus abondante et la mieux réussie parmi les têtes de penseur que puisse nous offrir la galerie contemporaine de nos illustres. Unique en son genre, Jean Guitton est cependant un genre à lui tout seul, car s'il

prenait fantaisie à l'Idée platonicienne de la philosophie de venir prendre dans notre caverne figure visible et sensible, elle emprunterait très certainement la figure et le style de Jean Guitton.

Un vrai philosophe donne toujours le sentiment, où qu'il se trouve, de s'être égaré irrémédiablement et aussi d'être partout chez lui et à sa juste place. Tel Jean Guitton qui, en toute situation, conversation particulière avec les grands, colloque parmi les simples, échanges de l'amitié, sait avoir l'air étonné d'être là, d'entendre ce qu'il entend et même de dire ce qu'il dit, et cela fait au total une égale et souveraine et élégante aisance ; aux moments délicats, le plus mobile des visages exprime d'une même spontanéité le ravissement et l'inquiétude dans un mélange dont l'alchimiste a le secret ; tant de simplicité subtile enchante l'interlocuteur et le pousse à tous les aveux pour la joie et le profit d'un des meilleurs confesseurs intellectuels de notre époque. L'humour n'est pas pour Jean Guitton détente ou épisode, il est le destin de sa vie et de sa pensée, et qui résisterait à l'humour qui est disponibilité, accueil, tendresse, mais aussi armure bien jointe et encore arme très offensive, si légère à qui la porte, si aiguë à qui en éprouve la pointe ?

Jean Guitton écrivain a inventé un des beaux et bons styles de notre époque, au point que François Mauriac, si conscient pourtant de tout ce qui finit avec lui et si avare d'éloges pour ses cadets, s'en est avisé, récemment il est vrai, mais avec émerveillement. La manière de Jean Guitton est fertile en nuances, abondante en tours et détours, insurpassable dans la préparation, imbattable dans les préfaces, parfaite dans les préludes. Et à la surface du trait le plus étudié brille comme dans les yeux de l'auteur toute l'innocence dont la nature est capable. Lisez Le portrait d'une Mère *ou l'*Essai sur l'Amour humain *et admirez combien cette prose vous regarde et sourit.*

Jean Guitton triomphe dans le léger et, incomparable

pédagogue, sait rendre le sérieux aimable; il n'a pas son pareil dans les esquisses peu appuyées du croquis et de l'anecdote et il a assez médité le problème du temps et de son rapport avec l'éternité pour avoir fait avancer la réflexion métaphysique sur un sujet qui est le nœud de toute philosophie.

En ses années d'apprentissage, Jean Guitton a été formé par des prêtres qui avaient connu la crise moderniste, l'avaient surmontée, gardant intacte leur exigence critique, approfondissant leur foi et leur spiritualité — tel ce M. Pouget, auquel Jean Guitton a consacré deux livres qui sont sans doute ses chefs-d'œuvre, et qui a été pour lui un peu ce que Jules Lagneau a été pour Alain ou Léon Bloy pour Jacques Maritain. — Ainsi la piété qui se souvient, la fidélité à un grand mort, en son temps obscur ou contesté, sont sources des vrais progrès de l'esprit. Ainsi la vocation de Jean Guitton était-elle tout entière contenue dans cette rencontre avec M. Pouget qui l'a incliné à éclaircir les difficultés de croire de nos contemporains, à chercher les harmonies entre la totalité de l'exigence chrétienne et le libre exercice de la pensée, à hausser enfin l'exégèse scripturaire et l'apologétique au niveau de la philosophie.

Beaucoup parmi les chrétiens enseignants et enseignantes de l'école publique doivent à Jean Guitton l'intelligence qu'ils ont prise de leur foi, et si les qualités d'universitaire catholique ou de philosophe chrétien se peuvent porter aujourd'hui avec honneur, c'est que Jean Guitton a élargi une brèche encore étroite, pionnier parmi les pionniers et vraiment exmplaire tant il fut tenace dans ses souplesses, vigoureux dans ses finesses, si assuré de l'essentiel dans la plus généreuse ouverture et la plus libérale attention à autrui.

La carrière de Jean Guitton a connu quelques infortunes; il lui est arrivé dans son camp de prisonniers de confondre la Révolution nationale avec la République idéale dont tout philosophe garde en son cœur la nostal-

gie; c'était un excès de platonisme dont les autorités fort peu athéniennes l'ont puni par une suite d'exils provinciaux qui, ridiculement, durent encore.

L'œuvre de Jean Guitton a le malheur d'être claire et éclairante à une époque où nos auteurs graves ont proclamé avec la séparation de la philosophie et de la littérature, le divorce de la métaphysique et de la pédagogie au point de n'être plus entendus que de rares initiés auxquels a été départi le don des langues jargonnantes et qui se font ainsi une réputation de profondeur. Comment pardonnerait-on à Jean Guitton de chercher et de trouver dans le dialogue la vérité de toute dialectique et de rendre ainsi la philosophie humaine?

D'aucuns parmi les chrétiens s'étonnent qu'une part si importante de l'œuvre de Jean Guitton porte sur l'intelligence et l'interprétation de l'Écriture. Qui de nos jours perdrait la foi en butant sur une obscurité de nos livres et qui la retrouverait pour une difficulté d'éxégèse enfin éclaircie? L'auteur de tant de volumes sur La Pensée moderne et le catholicisme *fait alors figure d'anachronique contemporain de Renan et de Loisy. Que d'injustice cependant, et peut-être d'inculture, dans un dégoût et un refus si précipités et bien étourdis! C'est en réalité le problème central du christianisme que Jean Guitton n'a cessé d'étudier par cent approches et qui est celui de l'insertion de l'éternel dans le temporel, bref de l'incarnation. Les philosophies les plus modernes, hégélianisme et existentialisme sont sorties, chez Hegel ou Kierkegaard, d'une méditation de ce même problème et à partir même de la personne du Christ. L'œuvre de Jean Guitton, si nous savions l'entendre, nous mènerait à une utile connaissance de l'actualité philosophique, car il sait parler des uns des autres comme Pascal s'entretenant avec M. de Saci sur le sujet de Montaigne et des stoïciens.*

En toutes circonstances Jean Guitton nous fait souvenir des commencements et des origines; il s'est voué à

une entreprise de ressourcement et de réminiscence. Il est foncièrement platonicien. Et platoniser c'est ne récuser aucune forme d'art, savoir user de tous les sortilèges, être le sorcier de toutes les magies blanches pour mieux apprivoiser le mystère, et le sourcier qui a le don de trouver des sources dans le désert; et pour réussir dans cet impossible métier, il faut, comme Jean Guitton, joindre dans le même charme pur, à la manière socratique, les roueries du Séducteur et les ressources du Penseur.

ÉTIENNE BORNE.

Chroniques

ARTS

Du religieux et du fantastique dans l'art

La XXVIIe Biennale d'Art de Venise, dont le thème général est l'*Art fantastique*, ne tient pas ses promesses. Le thème n'a été que fort peu respecté; ainsi la confrontation passionnante qu'on pouvait attendre entre les diverses manifestations étranges de l'art contemporain, et en premier lieu les formes du surréalisme, a été escamotée. Il est néanmoins intéressant de noter ce qui a été fait et de poser un problème dont les éléments ne nous sont pas donnés ici.

Comme le relève M. Pallucchini dans la préface du catalogue, le thème a été accueilli par des mouvements divers, on pourrait même dire avec une certaine crainte, une certaine hostilité. Il ne s'agissait pourtant pas de faire l'apologie du surréalisme, mais au contraire de montrer, à travers l'histoire de l'art (et plus spécialement dans l'art contemporain), la part importante qui revient au fantastique, ou plus aimablement à la fantaisie. Les Belges l'ont bien compris, qui ont fait précéder les Magritte, Delvaux, Guiette et bien d'autres d'œuvres admirables de Jérôme Bosch, Joos de Momper II, Peter Huys, Jan Mandin, Roelandt Savery, David Téniers, tandis que des gravures de Pierre Brueghel le Vieux, de Frans Crabbe van Espleghen et de Jan Wellens de Cock complétaient la démonstration d'une permanence de cette inspiration depuis les origines de l'art en Occident. Il faudrait d'ailleurs préciser : trop communément on qualifie de surréalistes des formes d'art bien étrangères au vrai sens de

ce mot, étroitement lié au mouvement littéraire qui porte son nom; il est simplement incontestable que ce dernier a ouvert à l'art actuel des horizons nouveaux qui en ont profondément modifié les possibilités et l'expression, et en conséquence bien des artistes refusent l'étiquette surréaliste qu'on leur donne parfois trop légèrement.

La Grèce a consacré son pavillon à un seul artiste : Nicos Engonopoulos, incontestablement surréaliste par un aspect de son art, mais cependant inquiété de problèmes spécifiquement picturaux : né en 1910, il fut au passage touché par d'autres courants — ce qui fut le cas de tous ceux qui ne furent pas des rares initiateurs du mouvement, et même de certains adeptes de la première heure. Si l'Espagne devait montrer Salvador Dali (le pavillon n'était pas encore installé lors du vernissage de la Biennale), c'est la France qui, dans une partie restreinte de sa présentation, tenta de répondre le mieux au programme. Les noms de Labisse, Brauner, Masson, le prouvent, avec Carzou, Coutaud, Goerg. Il est simplement inadmissible que le plus grand, sans doute, Yves Tanguy, n'ait pas eu l'honneur d'une grande rétrospective, ou encore Picabia dans un chemin différent. La production française en art fantastique est assez importante, d'une qualité suffisante, pour constituer un ensemble qui eût été sensationnel. Tant pis : voilà manquée une occasion unique d'affirmer la richesse de nos écoles de façon moins banale qu'avec les répétitions soignées de Derain ou Vlaminck, avec sept Rouault dont voici quelques années une exposition très vaste avait été réalisée. Voulait-on enfin élargir le sujet sans le perdre de vue, il existe en France des abstraits fantastiques, à commencer par Atlan : à quel titre les ignorer ?

Il est vrai que les organisateurs de la Biennale s'étaient eux-mêmes servis : ils avaient invité Max Ernst (qui eut le prix, comme prévu), Jean Miro (qui eût pu être posé en rival de Ernst, mais que l'on consola d'un Grand Prix de Gravure !) et Jean Arp, seul sculpteur, et qui eut ainsi facilement son Grand Prix. Le surréalisme de ces artistes, surtout des deux derniers, a subi d'ailleurs une profonde évolution. Trois artistes... c'est tout de même peu.

Qu'en conclure ? Apparemment deux choses : en premier lieu, que les problèmes des relations entre le surréalisme proprement dit et l'art fantastique, et entre ces inspirations et les diverses écoles du XXe siècle, soulèvent plus de crainte

instinctive que d'intérêt intellectuel ou plastique; en second, que les artistes et le public connaisseur, en majorité, se gardent de ces genres comme des maladies contagieuses, sans se rendre compte que depuis longtemps tout en a été (avec quelle fécondité et quel bonheur) contaminé.

Et pourtant !... Si nous considérons dans l'art fantastique le contenu et l'expressivité qui se surajoutent très explicitement à la nature plastique de l'œuvre, nous sommes immédiatement conduits à le comparer à l'art qui devrait au plus haut point manifester cet élément additionnel : une signification spirituelle conciente, accrue, dirigée; c'est-à-dire l'art religeux. C'est ce que nous enseigne déjà l'art des anciens : les sujets fantastiques terribles sont presque toujours des visions de l'enfer, des tentations de saints (Antoine entre autres), des illustrations de l'Apocalypse; les rares souvenirs mythologiques ne sont pas d'une autre nature, simplement d'une autre religion. Quant aux sujets fantastiques aimables, ils forment une frange intermédiaire du plus haut intérêt : une Ascension, une Transfiguration, un miracle, s'ils frappent moins l'imagination du spectateur qu'une Crucifixion ou de monstrueux démons n'en exigent pas moins de l'artiste une puissante fantaisie créatrice (le sens en est noble) et une volonté particulière de message spirituel.

Il y a évidemment bien des angles d'observation pour ces choses. Prenons d'abord ce qui, logiquement, devrait venir en fin d'analyse : une définition des termes. Nous ne voulons pas la substituer à celle qui pourrait résulter d'une étude des faits qu'ils doivent recouvrir, mais, mettant de côté quelques éléments encombrants, arriver plus vite aux faits. Écrivant « fantastique et religieux », nous ne céderons pas à la tentation de différencier « sacré », « religieux », « chrétien », « fantastique », « terrible », « fantaisie », etc. Aussi bien chacun donne à ces mots un sens personnel, et les meilleurs auteurs ne s'entendent point. Pour notre part, « sacré et terrible » s'accorderaient bien, débordant par ailleurs le domaine du « fantastique et religieux » qu'ils recouvrent en partie. Il y a du sacré dans le religieux, comme du terrible dans le fantastique. « Le visage d'Iaveh est terrible... »
Voyons plutôt comment ils se manifestent dans les œuvres, c'est-à-dire sur le plan artistique, dans le monde plastique. Le plus immédiatement sensible, ce sont les formes, car l'esprit aussitôt s'en empare, se référant au monde extérieur

connu; puis vient la composition, le groupement de ces formes, qui relève davantage de l'harmonie; enfin intervient la couleur, justiciable d'un œil de peintre, exercé et juste. L'erreur de nombreux artistes du fantastique est de jouer sur ce dernier élément; c'est à la fois le plus dangereux par son extrême souplesse, et le plus rigide dans ses exigences de goût. C'est-à-dire qu'il ne peut se plier à une syntaxe de langage formellement préétabli, mais doit dans chaque œuvre trouver, par la personnalité de l'auteur, la meilleure adaptation à ce qu'il lui est imposé de signifier. Poser : le rouge est la couleur de la colère, de l'exaltation... le vert celle de la paix, du calme, etc., n'a aucun sens. Il n'existe pas un « rouge », un « vert », mais dans le spectre une évolution continue dans laquelle on découpe du rouge, du vert; et du point de vue affectif, aucun ton d'un tableau ne se peut isoler de l'action de tous les autres. Simple constatation : neuf fois sur dix (nous somme généreux) les tons et leurs accords sont affreux dans un tableau fantastique; au mieux, ils sont sans accent. Le monde des valeurs convient mieux à la base : la dureté des primitifs allemands, les contrastes caravagesques, les noirs et blancs de Rembrandt se chargent de plus de spiritualité que la douceur d'un Lesueur ou d'un Denis, ou que les stupides audaces de tant de barbouilleurs contemporains.

La forme joue donc un rôle qui apparaît prééminent, bien qu'il ne le soit pas en dernière analyse : dans une œuvre d'art, tout s'enchaîne sur un pied de stricte égalité. Il y a toujours une résonance intellectuelle dans l'art d'accommoder les formes, car il y a toujours rapprochement avec des éléments de la nature. Formes réelles détachées de leur contexte et réorganisées en monde nouveau, formes imaginées que le spectateur accepte et classe par analogie (dont le fondement se rattache, la plupart du temps, à des mythes éternels et universels : cosmiques, solaires, etc.), toutes, si elles ne donnent pas le premier choc visuel, donnent le premier choc mental à la plupart des spectateurs qui sont axés sur la « lecture » d'une œuvre, au cri de « Qu'est-ce que cela représente ? »

Or, au sens large, une œuvre fantastique « représente » toujours quelque chose. L'anormal ne se juge que par rapport au normal, qui implique l'idée d'une sorte de consentement universel. Fantastique, elle l'est par la volonté de

son auteur, mais encore par sa puissance créatrice intime, par ce qu'il a de plus caché en soi-même. Dans ce sens, on peut dire que tout fantastique est parent du surréalisme, qu'il exprime l'âme même de l'homme, en bien comme en mal. Le fantastique d'un artiste réellement chrétien sera donc le reflet de sa qualité intime essentielle; inversement aussi l'évocation par un artiste de ses sentiments les plus personnels, s'il est chrétien, prendra une coloration particulière, et ajoutera au patrimoine commun de toutes les âmes, les sécrétions spécifiques de l'individu.

Étudier, à travers les âges, l'art fantastique reviendrait à déceler — entre autres, bien sûr — l'évolution religieuse des hommes ; ce qui les relie, certes, mais aussi, par la liberté individuelle et le caractère éminemment personnel de la création artistique, ce qui fait de chacun l'apport à la vie spirituelle de l'univers. A travers toutes les formes possibles de fantastique, marquées soit de symbolisme, soit d'analogie, soit de contrastes, soit d'insolite, une ligne directrice des civilisations apparaît. C'est ce qu'on pouvait espérer pour la nôtre du programme de la Biennale de Venise. Ce sera pour une autre fois.

Suite à la peinture, par Jean Mouton
(Édition Falaize)

Voici un livre sur la peinture qui n'est ni une étude critique, ni une monographie, ni une compilation de faits historiques. C'est l'œuvre d'un humaniste pour qui la peinture représente un lien entre différents ordres de la nature et de l'esprit. Les mille notations délicates, les subtiles interprétations personnelles de l'auteur ne peuvent se résumer en quelques lignes. La variété même des artistes présentés : les Van Eyck, Pisanello, Grünewald, Brueghel le Vieux, Georges de La Tour, Le Lorrain, Philippe de Champaigne, Chardin, Renoir, dit assez l'éclectisme de Jean Mouton dans ses rapports avec l'art. D'ailleurs, quelques sous-titres précisent la pensée de l'écrivain : Pisanello ou le rachat des animaux,

Grünewald ou le désespoir. Plus qu'une analyse précise et ordonnée d'une œuvre ou de l'ensemble de l'œuvre d'un artiste, Jean Mouton préfère suivre un cheminement discursif intérieur, proche de l'introspection, déterminé à chaque seconde par des associations d'idées, des rapports esthétiques délicats. Ce qu'il ressent devant une œuvre n'est jamais exclusif à cette œuvre. Il y fait entrer une conception totale du monde à base de contemplation. C'est en quelque sorte un auto-portrait qu'il trace par ses réactions devant les chefs-d'œuvre des maîtres dont la rencontre en ce volume d'ailleurs n'est pas fortuite, car ils dessinent un panorama de l'art et de l'esprit où chacun apporte une sonorité particulière et dont la synthèse, pour le lecteur, constitue un aspect original d'une question trop souvent débattue en termes ordinaires. C'est un de ces livres qui ne sont pas à lire pour y chercher l'information, mais c'est une promenade agrémentée de conversations pénétrantes au côté d'un homme dont l'écriture et la pensée sont pour tous une grande source d'enrichissement esthétique et humain.

ROBERT VRINAT.

LIVRES

ROMANS

« L'AGNEAU », DE FRANÇOIS MAURIAC

« J'ai quelquefois songé à ce que pourrait être le roman d'un jeune homme qui choisit de devenir saint. » Avec *L'Agneau*[1], F. Mauriac a fait un peu plus qu'y songer : il a écrit la tragédie de l'amour des autres, cet autre nom de l'amour de Dieu. Si « la plus grande aventure sera toujours la sainteté, il y a loin de l'hagiographie au roman. Nous pouvons écrire une vie de saint, si nous avons le goût; nous ne pouvons imaginer le roman d'un saint, créer un saint : la

1. Flammarion, éd. 1954.

grâce ne s'invente pas », écrivait Mauriac dans son Journal. Et pourtant ce roman nous mène comme malgré nous au malheur de l'Amour et au mystère du mal. *La Pharisienne* était l'histoire d'une femme tentée par la sainteté sans que cette femme « eût la révélation de l'amour qu'elle croyait servir et qu'elle ne connaissait pas ». Avec *L'Agneau* — où nous retrouvons Brigitte Pian, Jean de Mirbel et Michèle — F. Mauriac nous montre que « peut-être le véritable saint est-il un homme qui ne s'arrête pas de démasquer en lui et d'authentifier à chaque instant toutes ses passions à la face voilée... » Le départ d'un train, un homme et une femme qui se séparent. Et tout commence : il n'y a pas de brève rencontre pour Xavier qui veut entrer au séminaire de la rue de Vaugirard. L'étrange ou monstrueux Jean de Mirbel, « un débauché de la pire espèce » est dans le même compartiment, face à lui. Et ce voyage sonne les trois coups du destin. Tout est en place pour la dure mise à mort. Xavier cède au chantage de Jean. Il revient au pays des Landes pour réconcilier la femme et le mari. Mais il sait aussi qu'il vient de choisir la porte étroite. Il laisse les chemins morts, « il sait qu'il va vers une mer inconnue. Il lui reste de s'y abîmer ou de revenir sur ses pas. Mais la passion infinie des âmes le soufflette ».

Dès lors Xavier est entouré par les autres « comme d'une meute tenue en laisse par quelqu'un qu'il ne voyait pas ». Avec Jean de Mirbel l'infection est partout et pourtant Xavier ne se fatigue pas de ses échecs : il ne peut que demeurer, rester cloué sur cette croix qui est son amour des autres. Et le roman entier est cette crise où, dans la litanie des rencontres, Xavier devient vulnérable jusqu'à l'extrême don de lui-même. Le petit garçon Roland, de l'Assistance publique, enfant perdu parmi des adultes hideux, il entend le protéger jusqu'à la fin. L'amour de Dominique, la secrétaire de Brigitte Pian, comment le lui rendre ? Il croit, dit F. Mauriac, qu'une permission de bonheur humain va lui être accordée enfin... Mais la trappe une fois encore se referme sur lui : le taureau, de leurre en leurre, débouche brusquement dans l'arène, sous une terrible lumière et s'arrête devant une épée nue. » Et il y a encore ce prêtre à sauver qui a faussé la signification de la foi. Et Michèle, au bord de ce mystère qu'elle ne comprend pas immédiatement, si emportée par tous les gestes de Xavier. Et Brigitte Pian, d'une si impo-

sante présence, image de la foi : rigide et garantie contre tous risques. A tous, Xavier montre qu'il n'est pas de véritable amour qui ne soit à la lettre une *folie*. A tous, il semble répéter un mot de Bernanos : « Dieu veuille permettre que moi aussi je vous mène beaucoup plus loin que vous ne pensiez, et même que vous ne vouliez aller... » A tous, « je suis venu, pour vous aider à porter votre croix... ou peut-être pour la porter à votre place ». Il était digne de solitude. « Il était un jeune mâle de vingt-deux ans; et il ne différait de tous ceux qu'il lui avait été donné d'approcher et de connaître que par son cœur insatiable, que par cette faim de s'attacher, de souffrir et de mourir qu'il n'avait retrouvée dans aucune créature. C'était cela sa solitude, au fond. » Mais tous viennent vivre au bord de ce pauvre feu qui les éclaire et les dévore malgré eux.

Si au début du livre, Jean de Mirbel est si démoniaquement présent, c'est à la fin que Xavier prend toute sa mesure pour vivre en nous démesurément. La cruauté ne s'efface pas, mais se rachète. Et le rythme du destin de Xavier est d'être totalement prisonnier de chaque rencontre — comme d'autres sont prisonniers de la sainte Agonie. S'il était demandé à des êtres comme Thérèse Desqueyroux de ne pas se résigner à la nuit, il est demandé à Xavier de ne pas savoir accepter l'échec apparent de l'amour. Qu'attend de Xavier Jean de Mirbel, sinon au delà de ses pauvres ruses et de sa veulerie ambiguë la délivrance du personnage qu'il joue : il attend de savoir *qui* il est — comme un autre personnage du *Passage du Malin*, il a besoin d'innocence. Si, par contre, Jean s'acharne contre Xavier c'est qu'il sait ne plus rien pouvoir contre lui. Ce qui expliquerait tout entier Xavier, c'est cela qu'il ne sait dire que par silence — et surtout en proie à la prière. La témérité de Xavier n'est que l'impatience de l'amour, malgré le risque total de ne pas être compris. Tout entier à ce qui le préoccupe, il ne voit pas les réactions des autres : quelle naïveté, aimer le prochain le plus lointain, aimer des inconnus, aimer un ennemi, se confier à eux! Mais si Xavier sait que la grâce recouvre tout, il trouve intolérable ce pouvoir d'indifférence des gens entre eux, ce pouvoir de supprimer les gens. Et cette médiocrité de ceux qui disent : jusque-là et pas plus loin. Mais Yves Frontenac savait déjà que le moindre mouvement d'amour brise l'ordre affreux du monde. Xavier aussi est marqué

du signe de ceux qui sont « mis à part » (si nombreux dans l'œuvre de Mauriac) pour tout déranger, pour créer « l'adorable bouleversement » de l'amour. Xavier demeure « un enfant qui prend tout au pied de la lettre ».

Tout ce récit est pris aux réseaux de la vie quotidienne et de la nature. Mais « l'immense plainte végétale » s'est tue quelque peu. Bien sûr Dominique peut écrire à Xavier : « Je ne vois que les arbres du parc à qui vous pourriez nous sacrifier, Roland et moi », mais on ne sent plus ce fleuve intarissable qui agitait tant de romans mauriaciens. Le paysage n'est plus que la frange d'un climat intérieur. Le côté Maurice de Guérin s'est estompé, si à vif dans *Le saint d'Atys*. Il n'y a pas cette écriture tremblée, ces cris de grillon des nuits d'été, cette langue si fraternelle du *Baiser au lépreux*, ni cette brûlure de *Génitrix*, tout le souffle est ramassé, tendu. On pense à un visage décoloré, anxieux de l'imminence d'un Événement. Un dessin à la pointe sèche — comme si F. Mauriac tendait le plus possible vers la litote pour éteindre toutes les rumeurs, toute l'épaisseur des vies qu'il nous présente. Et pourquoi justifier dans un liminaire le *temps* de ce roman ? Mais il serait trop long de suivre toutes les questions que soulève ce livre et quelques pages trop brèves risquent d'en retirer tout le sang dont l'a gonflé son auteur. Pour nous maintenant il nous suffit de savoir que quelque part le couple de Jean et de Michèle, anciennement complice dans le mal, n'en finit pas d'épiloguer sur le passage de Xavier. Il a fallu la couronne de sang pour faire entrevoir l'immense espace que couvrait cette destinée : l'aventure infinie recommence.

AUGUSTE LHOTELLIER.

De *La dernière innocence*, nous avions dit que c'était un roman « pesé, mûri et dur, cérébral, calme et tout à fait classique »[1]. Les trois premières épithètes, et la dernière, seraient fausses appliquées au nouveau livre de Célia Bertin : *Contre-champ*[2]. Cérébral, ce récit n'est que légèreté,

1. Voir *La Vie Intellectuelle*, janvier 1954.
2. Plon.

spontanéité, indécision. La multiplicité des personnages en rend la pénétration laborieuse. Ce n'est qu'un petit mal. Plus dommageable paraît l'indétermination psychologique : ces couples réunis pendant les semaines de vacances dans une ville de la Côte d'Azur, l'auteur s'est abstenu de les caractériser. Que l'un se resserre, que l'autre éclate, qu'un troisième fuie, que se passe-t-il d'inévitable là-dedans ? Que veulent-ils tous ? Pourquoi s'arrêtent-ils immanquablement à mi-côte ? Nous sommes devant un roman sans sujet. Célia Bertin nous impose une atmosphère. Cela justifie, certes, l'ouvrage, et vaut même qu'on admire la virtuosité d'une romancière qui fait quelque chose de rien. Car le propos est bon. On en reparlera. L'expérience est conduite avec maîtrise... Peut-être est-ce une des plus violentes tentatives de subversion du genre romanesque ? En tout cas, *Contre-champ* ne s'apparente à rien d'antérieur.

Les Dames à la licorne [3], de Monica Stirling illustrent cet extrait de presse que l'auteur donne en tête du livre : « Parmi les récentes arrivées à Rome, signalons celle de Anna-Maria Minsell, petite et vive Londonienne de seize ans, aux cheveux noirs, qui sera la vedette du prochain film néo-réaliste d'Anton-Giulio Sarmento... La starlett va se trouver mêlée à un groupe cosmopolite où elle rencontrera Françoise Joubert, compositeur anglo-français dont la musique d'accompagnement pour le dernier film du metteur en scène Sarmento : *Avant-hier,* lui a valu très récemment le Prix Sedgwick. » A la dernière page, le conte de fée se clôt sur une nouvelle coupure journalistique : « Véritable histoire de Cendrillon : Le récent mariage de la jeune Londonienne Anna-Maria Minsell avec le comte Anton-Giulio Sarmento. La calme, grande et blonde comtesse de vingt ans... etc... » Entre les deux extraits de presse, Monica Stirling a conçu l'aventure comme un ballet nostalgique, étincelant, poignant.

Dans un genre voisin, Claude-Antoine Ciccione a écrit *Assunta parle* [4], dont le cadre est également romain. Une jeune femme raconte sa vie. L'auteur déclare ignorer pourquoi. Nous doutons qu'il l'ignore vraiment, puisque la raison de ce long monologue doit être née au fond de son esprit

3. Laffont.
4. La Table ronde.

avant d'avoir conduit sa plume. Ce que narre Assunta est commun à beaucoup de femmes : l'amour, la lassitude d'aimer, l'incapacité à n'aimer point... Il s'agit d'un premier livre. Les défauts sont visibles : lourdeur de la narration, maladresse de certains dialogues. Mais le trait est rarement flou. C'est clair. C'est net. C'est précis. Claude-Antoine Ciccione est incontestablement romancier dans la manière qu'il a de cerner la vérité des êtres, de jeter la lumière sur ce qui se cache ou s'ignore. On devra lire avec attention cet *Inventaire de la mer* auquel il travaille et qu'il nous promet pour bientôt.

Six heures à perdre[5] et *L'Escadrille des Anges*[6] conviendront, l'un aux ennemis de la violence verbale, l'autre aux amateurs de souvenirs. Robert Brasillach a écrit le premier en 1944. Côté style, c'est sans histoire : tout à fait le genre *Enfant de la nuit*, petites touches, gris, bleu pâle, noblesse, cocarde discrète, loyaux et bons services. Côté chronique — puisque Brasillach nous parle d'événements qui relèvent de l'histoire — on ne sera pas surpris de lire sur la Résistance une espèce de rapport tranquille, peut-être sincère, en tout cas à cent lieues de la vérité. La publication de *Six heures à perdre* n'apporte rien de neuf à ce que l'on connaît de Brasillach et, comme elle ne révèle aucun progrès dans la technique de l'auteur, la mémoire du fluet chroniqueur eût été mieux servie par l'oubli de ces chapitres... La mémoire des gars de 1914, fantassins ou aviateurs, se trouve fort bien conservée dans l'ouvrage de Jean des Vallières. Voilà un rude rappel des bravoures et truanderies de l'autre guerre. Très peu roman, *L'Escadrille des Anges* — ainsi baptisée parce qu'elle opérait habituellement dans le ciel au-dessus de la cathédrale de Reims — peut servir de contribution à l'histoire. Histoire totale : l'amour se mêlant, inextricable, aux faits d'armes, les larmes toujours proches du coup de gueule, la mort en lisière des beuveries et la boutade réservée aux heures noires.

MAURICE CHAVARDÈS.

5. *Six heures à perdre* (Plon).
6. *L'Escadrille des Anges* (Albin Michel).

POLITIQUE

La droite en France de 1815 à nos jours

L'histoire politique en général, et l'histoire des partis en particulier, s'est longtemps limitée à la succession et à l'enchaînement des *faits*, sans référence sérieuse à leurs *supports sociologiques*. Puis, le classique *Tableau de la France de l'Ouest* (1913) de M. André Siegfried élargit soudain le point de vue des historiens : il inaugurait — par un chef-d'œuvre — ce genre, la géographie politique, susceptible d'une large utilisation historique. Un ouvrage important comme la *Politique des Partis sous la Troisième République* de M. François Goguel a pu permettre naguère de juger de la fécondité de cette jeune discipline; les publications de la *Fondation nationale des Sciences politiques* en jalonnent régulièrement les progrès. Il n'en reste pas moins que tant d'analyses scrupuleuses, minutieuses, fondées sur des données numériques (scrutins électoraux surtout) n'aboutissent parfois qu'à des explications un peu courtes — je songe, en ce qui concerne droite et gauche en France, à la notion de *tempérament politique* mise en avant par F. Goguel.

C'est le mérite du nouvel ouvrage de M. René Rémond, qui vient d'ajouter à une collection récente, mais riche déjà de quelques belles réussites[1], une nouvelle réussite, que de mêler à l'analyse géographique et statistique le souci permanent du détail individuel et de la diversité psychologique des groupes petits et grands.

La droite : mais faut-il s'en tenir à un singulier qui traduirait valablement l'aspiration profonde d'une partie (la moitié environ, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins) de l'opinion publique ? Ou ce singulier n'est-il qu'une commodité du langage, un pur concept, au mieux, un amalgame de données hétérogènes, soudées entre elles par une éphémère nécessité de discipline ? Mais les droites : ce pluriel ne va-t-il

1. Il s'agit de la « Collection historique » publiée par Aubier sous la direction de Paul Lemerle et qui a déjà donné, entre autres, *L'Allemagne contemporaine* (1890-1950), d'É. Vermeil, et *L'Idée d'Empire en Occident du Ve au XIVe siècle*, de R. Folz.

pas à son tour nous entraîner dans le sens d'une division, d'un fractionnement, qui risque d'aller jusqu'à la dissolution même de notre objet ?

Fort heureusement, R. Rémond a su adopter une discrimination simple et satisfaisante et, du point de vue historique, bien fondée, en ce sens qu'elle lie les tendances présentes de la droite à des réalisations passées, qu'elle cherche à retrouver dans chacune le souvenir, voire la nostalgie, d'un modèle. Ainsi les trois régimes qui ont suivi la Révolution et Napoléon — Restauration, Monarchie de Juillet, Second Empire — auraient inspiré les programmes des partis de droite, de manière très explicite d'abord, plus obscurément ensuite, à partir du grand tournant de l'Affaire Dreyfus; aujourd'hui encore maint trait s'en retrouverait chez nos hommes de droite.

S'il faut au public des images concrètes bien plus que des idées abstraites pour se diriger parmi la complexité de la politique quotidienne — et c'est là une vérité qui m'apparaît de plus en plus évidente —, comment ne pas être séduit par la construction que nous propose R. Rémond ?

Je m'empresse d'ajouter qu'une foule de nuances viennent sans cesse corriger et compléter un schéma qui risquerait parfois de devenir trop rigide ou trop sec. A aucun moment l'auteur ne se laisse emprisonner par sa formule initiale; toujours il reste attentif à retrouver le réel complexe et mouvant, c'est-à-dire, dans chacune de ses droites (les trois originelles, et celles qui les perpétuent), beaucoup moins une attitude stricte ou un programme logique qu'un faisceau de convictions diverses plus ou moins bien liées entre elles, toujours en train de se dénouer et de se renouer.

René Rémond a écrit sur le bonapartisme, cet aïeul inavoué des ligues d'hier et du fascisme, des pages particulièrement bien venues, discutables peut-être mais éclairantes. Il l'a montré nourri à ses débuts d'une idéologie de gauche, incertain quelque temps entre la droite et la gauche — et finalement rejeté à droite par la pression de sa clientèle et par le Deux décembre. Destin assez typique, revécu depuis, consciemment ou non, par des groupes qui ne se réclamaient pas forcément de son exemple.

J'aime aussi son étude de l' « Ordre moral » mac-mahonien, la vigueur avec laquelle l'auteur met en relief, parmi d'autres, ce thème, assurément capital en son temps,

d'une France infidèle à sa vocation chrétienne, châtiée pour avoir méprisé les droits de Dieu et transgressé ses lois. Nous avons connu, en 1940 et dans des milieux apparentés à la droite monarchique de 1873, un semblable complexe d'expiation et de repentance, et, tout au fond, de pharisaïque contentement de soi.

Je trouve au contraire un peu rapide le chapitre consacré au *nationalisme* « plus militariste encore que patriote, plus clérical que religieux... (et) violemment antiparlementaire ». La genèse de ce nationalisme échappe en grande partie; l'analyse reste, à mon gré, trop formelle. Cela tient sans doute aux difficultés plus grandes que présente la mise au clair d'événements, d'un mouvement d'idées surtout, encore tout proches de nous dans le temps, encore actuels à bien des égards.

Les sympathies personnelles de M. René Rémond penchent-elles vers la droite ou vers la gauche? Il n'y a pas lieu, me semble-t-il, de poser la question. Tout son essai est animé par le plus sincère désir de compréhension. — Est-il plus grand compliment qu'on puisse faire à un historien, surtout à un historien du présent?

Selon l'usage de la collection, des appendices (« points de vues et problèmes », cartes électorales, documents) complètent utilement l'ouvrage; ils contribuent à faire de cet essai, brillant et suggestif de tant de manières, un précieux instrument de travail.

M. Crubellier.

Churchill, historien de la guerre mondiale

Les deux derniers volumes du récit churchillien de la guerre mondiale n° 2, viennent de paraître[1].

Ce récit qui n'est ni d'un simple mémorialiste, ni d'un véritable historien, ni seulement un plaidoyer *pro domo* reste, d'un bout à l'autre, attachant. Les dernières pages en sont tragiques : un monde d'espoirs s'écroule et le chaos atomique entre inaperçu et bénin, sur la pointe des pieds, sur la scène mondiale.

1. Plon, éditeur.

Ces deux derniers volumes sont, plus que les précédents, d'une actualité brûlante. Le cynisme et le mépris avec lequel sont traitées les affaires françaises seront peut-être pour beaucoup de lecteurs non initiés une surprise et, si injustes qu'ils soient parfois, une excellente occasion d'autocritique pour ceux de nos compatriotes qui ont oublié que nous avons perdu la guerre en 1940 et que nous ne l'avons pas gagnée en 1945.

Moins inattendus sans doute seraient les longues pages où Churchill dévoile sa seule idée politique, le maintien d'une hiérarchie américano-anglaise, seul moyen pour la Grande-Bretagne d'être encore une grande puissance mondiale, et sa volonté de rester, fût-ce à la remorque, au premier plan, plutôt qu'indépendante au second plan, car dans les affaires mondiales pour Churchill, il n'y a, au fond, pas de second plan. On est le premier, plutôt on est dans le peloton de tête ou l'on n'est rien.

Le plus curieux est sans doute d'y trouver l'infrastructure du maccarthysme actuel aux U.S.A. C'est Churchill qui montre et démontre que si l'Europe centrale et orientale furent russifiées et communisées en 1944-1945, c'est parce qu'autour de Roosevelt diminué, de Truman inadapté, des conseillers politiques jouèrent la carte russe contre la carte anglaise, choisirent une politique d'équilibre entre la Russie « démocratique » et la Grande-Bretagne « colonialiste », peut-être même le projet d'écarter à l'aide des Russes, pour les conquérir aux U.S.A., certaines zones d'inbuence et certains marchés traditionnellement britanniques. En faisant de ce choix délibéré l'origine de la guerre froide, Churchill apporte à la thèse maccarthyste de la « trahison de la haute administration démocrate » en 1944 un appui historique considérable.

Certes Churchill n'a pas de peine à montrer ensuite combien la politique britannique de 1944, plus anticommuniste, et celle de 1952, moins anticommuniste que celle des U.S.A. de la même époque, étaient plus valables, et combien un certain empirisme lucide est plus efficace que les frénésies successives et opposées de positions idéologiques fondées sur une analyse insuffisante des réalités mondiales. Mais ceci dit, il ne fait pas mystère de ce qui de toutes façons sera la décision britannique. Si la Grande-Bretagne n'arrive pas à convaincre les U.S.A. de la valeur de sa politique, comme

en 1944 la Grande-Bretagne sauta sacrifier à l'unité anglo-saxonne ses préférences tactiques.

HENRI MULLER.

SCIENCE ET LIBERTÉ.

Supplément de la Revue « Preuves », mars 1954

LA SCIENCE ET L'HOMME. *La Nef*, Cahier n° 6, juin 1954

La condition humaine de la science préoccupe de plus en plus notre époque. L'humain menace la science; la communauté des scientifiques essaie de réagir. La question de la liberté est particulièrement aiguë. Les discussions qui eurent lieu l'an dernier au Congrès d'Hambourg et dont le supplément de la revue *Preuves* nous apporte le compte rendu n'auront pas été inutiles. On les sent dominées par le fait de la rupture de la communauté qui existe, plus ou moins profonde selon les cas, entre savants d'U.R.S.S. et savants occidentaux. Le tout se termine par un message des cent dix-neuf participants aux savants derrière le rideau de fer. Il n'est pas sûr que cette dominante du Congrès n'ait pas retiré à ses travaux une partie de leur force probante.

La science transforme l'humain et les sociétés modernes ont besoin d'entretenir en elles la vigueur de ce pouvoir transformant. Qu'en est-il en particulier pour la France? Tel est le thème qui fait l'intérêt très grand du récent cahier consacré par *La Nef*, à *La science et l'homme*. Sociologie de la science; on montre ce qui ne va pas dans la condition de la science au sein de la société française : budgets de l'examen scientifique trop courts, organisation mal cohérente, pédagogie déficiente et arriérée. Beaucoup de choses intéressantes, quelques beaux textes. Conclusion par M. Pierre Mendès-France : l'homme politique sent avec grande intelligence un certain nombre de malfaçons, sans peut-être atteindre à cette sobre maîtrise de ses vues qui ferait pressentir le dessein mûri d'initiatives capitales. Le cahier, dans son ensemble, vaut la peine d'être lu par quiconque s'intéresse aux décisions à prendre pour notre pays et en ce moment.

D. D.

Document

1944-1954

On ne présente pas ici un document ordinaire; on propose aux lecteurs une méditation. Elle fut amenée à l'aide des livres que l'amitié et le hasard avaient réunis dans la bibliothèque de la Revue sur certains de ceux qui ne sont pas revenus. Un trop petit nombre de livres, alors qu'il est un si grand nombre d'absents. Ils suffiront cependant pour rappeler avec quelle diversité la France, et ce qu'elle représentait alors, fut servie, avec quel renoncement elle fut aimée. On n'a point d'autre désir que d'aider le lecteur de ces trop courts extraits à célébrer dans sa vérité le dixième anniversaire de la Libération.

Des prêtres

Plusieurs livres sur des prêtres, séculiers, carmes, dominicains. Ceux qui ont lutté y furent poussés souvent par l'exigence même de leur foi : S'en remettant à d'autres pour libérer le territoire, ces prêtres durent cependant entrer dans la lutte par rigoureuse fidélité à leur sacerdoce.

Le P. Chenault, religieux modeste, mais au travail profond et sacerdotal, avait dit un jour en s'appuyant sur des documents précis et détaillés qu'il tenait de la Suisse, son indignation devant la paganisation et l'immoralité organisée des vastes camps de jeunesse en Allemagne et sa crainte de voir pénétrer chez nous un jour pareil esprit nazi.

Un Français, hélas traître à sa Patrie, malheureusement présent à une conversation, dénonça le Père en même temps que quelques centaines d'autres, m'a-t-on dit. Quelques mois plus tard devant le tribunal allemand, un autre accusé de la même affaire voulut défendre le Père, mais celui-ci l'arrêta et déclara devant tous que son devoir l'obligeait à maintenir ce qu'il avait dit.

Il fut condamné à deux ans de prison. En fait, ce fut une condamnation à mort. Il mourut en Allemagne le 15 juillet 1944, n'ayant jamais obtenu de correspondre une seule fois durant son exil avec sa famille, avec la France.

Le P. Guihaire fut l'autre victime.

Il connaissait intimement ce grand Français que fut le comte de Launay, auteur du journal : *La Vérité française*. Il en était le confesseur, le confident. Un jour, le Père, sans demander avis à qui que ce fût et n'écoutant que son cœur de prêtre et de Français, lui proposa deux articles pour son journal. Il avait été tellement indigné par les mesures inhumaines des Allemands contre les Juifs, il me le dit par la suite, qu'il ne pouvait plus se taire. Il voulait se faire l'écho du Christ et de son Église qui, toujours à travers les siècles, se firent les défenseurs des persécutés et des faibles. C'est pour cela qu'il fut condamné à mort, puis fusillé à une date inconnue — et voilà pourquoi je dis qu'il est mort pour la France, pour sa foi et son Dieu.

(Allocution prononcée par le Prieur de Saint-Jacques, le 12 septembre 1944. *In memoriam*. Éd. du Cerf.)

De l'abbé Vallée, directeur des œuvres de Saint-Brieuc, que Louis Guilloux a évoqué dans le *Jeu de patience*, ces quelques lignes du professeur Gabriel Le Bras feront entrevoir la figure inoubliable :

« Son intelligence était merveilleusement prompte. Il comprenait à demi-mot, sans effort, évinçant d'un sourire les difficultés. Et aussi les inutilités. Doué pour toutes les études, il n'était pas un intellectuel, si l'on entend par ce mot l'homme curieux de la solution théorique des problèmes, de l'avancement et de la méthode des sciences, du jeu esthétique des idées.

« Dans le domaine social, il avait pris une position

« avancée ». Il traitait avec quelque désinvolture les puissants. Même pour leur exprimer sa sympathie. Il vivait dans la familiarité de jeunes hommes dont toute l'intelligence était vouée au service du peuple.

« Ce prêtre audacieux n'avait aucun penchant à la révolte, ni même à l'insubordination. Malgré ses allures profanes, il était d'Église. Son but il le demandait à sa foi : ramener vers le Christ un monde dont il découvrait chaque jour la misère et la grandeur. »

Autrefois réformé, il s'engage en 1939 comme aumônier militaire à la 60e D.I. Les derniers jours de mai 1940, il est fait prisonnier autour de Dunkerque; il est libéré le 7 décembre 1940. Son travail l'attendait en France; travail social à Saint-Brieuc et à Paris : travail de Résistance également. Il est dommage que le petit livre écrit à sa mémoire donne si peu de détails sur cette action qui fut si féconde, car l'abbé Vallée fut un des tout premiers résistants de la zone occupée. Sur le plan spirituel d'abord :

On lui offre de rédiger la presse religieuse dans les journaux clandestins de l'époque. Il accepte d'enthousiasme. *Veritas* est le nom de son meilleur périodique.

Son évêque en reçut un jour par la poste quelques exemplaires. Le lendemain, le « grand abbé » lui rendait visite. « Lisez-moi ces feuilles, l'abbé. C'est fort bien, fort utile. » L'abbé lut — sans sourire — et répondit simplement : « Oui, c'est bien. »

Sur le plan militaire ensuite.

Dès 1941, Armand Vallée avait pris contact avec M. Robert Guédon, et, par lui, entra dans le réseau de la Résistance « Combat zone nord », que dirigeait M. Guédon comme adjoint de M. Henri Fresnay.

Sur le terrain de la prudence, il n'était pas toujours assez exigeant. Son caractère intrépide s'accommodait mal de la stricte maîtrise qu'exigeait une entreprise comme la nôtre. Il comptait sur « son étoile », comme il disait, pour passer au travers de toutes les embûches. Longtemps, le succès lui donna raison.

Un jeune Anglais, à qui il avait donné une fausse carte d'identité, était soupçonné d'avoir parlé. Les Allemands commençaient aussi à user de la lâcheté chez certains Français qui se transformaient en « moutons ». Un prétendu aviateur se présenta un soir chez l'abbé qui l'hébergea et lui donna tout ce qu'il fallait pour passer en Angleterre. Un mois plus tard, la Gestapo...

L'abbé fut arrêté le 5 février à Paris et incarcéré à Fresnes.

Ce fut alors Fresnes, Trèves, Sarrebrück, le procès dont une des co-inculpées fait le récit :

— Mon seul travail, déclare-t-il, a consisté à résumer des encycliques; mon rôle a été uniquement religieux.

— Mais, réplique le président du tribunal, vous auriez dû signaler l'existence de ces brochures auxquelles vous collaboriez et qui étaient interdites par le pouvoir établi.

— J'étais lié par le secret confessionnel, proteste-t-il.

— Vous avez commis une faute grave, poursuit le juge, néanmoins je reconnais qu'en ne dénonçant pas vos compatriotes, vous avez agi en Français.

Puis, la condamnation : cinq ans de prison.

Enfin Frankenthal, Sonnenburg, Oranienburg, Saxenhausen, Manthausen où l'arrivée nous est racontée :

La colonne est formée, et gravit la côte abrupte qui mène de la gare au camp. L'abbé Vallée, d'un côté, le commandant de Dionne de l'autre, soutiennent la marche chancelante d'un malheureux atteint de pleurésie qui grelotte de fièvre. Remorquant leur malade, le prêtre et l'officier se trouvèrent en queue de colonne. Classés comme « traînards » ils furent retenus dans la cour en vue d'être châtiés. Ils sont là quatre cents, sur l'effectif de six mille, à qui l'on a ordonné de se mettre nus, par un froid terrible (moins 6° disent les uns, moins 15° disent les autres). On leur inflige une première douche glacée, laissant au froid le soin de les sécher. Pour quelques-uns c'est le froid de la mort.

L'abbé murmure à l'oreille du commandant : « Je crois qu'aucun de nous n'échappera d'ici. Je vais donner à tous l'absolution générale. Et je vois encore — ajoutait le commandant de Dionne — la haute silhouette du prêtre traçant de la main le grand signe de pardon et, du fond de cet enfer, s'efforçant de nous ouvrir le ciel. »

... Nouvelle douche glacée, nouvelle vague de mort... Ce

supplice, qui dure depuis quatre heures semble monotone aux bourreaux. Ils en inventent un autre, plus « amusant ». Pour réchauffer tous ces transis, ils organisent une partie de barres à leur façon. Les survivants s'alignent sur deux rangs à quelques mètres de distance. Au signal, chacun d'eux doit, en courant, aller remplacer l'homme qui lui fait face. Au passage un geôlier les matraque : à mesure qu'ils tombent, assommés, on resserre les rangs, et l'on recommence. Un ordre, venu on ne sait d'où, arrête enfin la tuerie. La séance d'hydrothérapie hitlérienne prend fin sur une douche chaude.

Puis la mort :

L'abbé Vallée souffrait terriblement, mais ne se plaignait jamais. Je l'ai même vu descendre péniblement de ce « lit » surélevé, de soixante-dix centimètres de large, parce qu'un autre prisonnier réclamait son ministère. Un jour, j'amenai, près de sont lit, l'abbé Battifol, neveu de Mgr Battifol, qui était arrivé depuis peu. Ce pauvre visiteur était tellement faible qu'il s'évanouit au pied du lit de son confrère. Les jours passèrent : l'abbé Battifol fut envoyé au block 1, block de débiles et de vieillards, et l'abbé Vallée, de plus en plus maigre, de plus en plus malade, avec un énorme et douloureux phlegmon au bras, fut relégué à l'étage inférieur d'un lit destiné aux agonisants, parmi d'autres moribonds croupissant dans le pus. Il ne pouvait plus se lever pour accomplir son sacerdoce, mais il accueillait encore à son chevet d'autres mourants qui se traînaient jusqu'à lui pour recevoir une absolution.

Un soir, tard, comme je me trouvais près de son lit, il me dit :

— Nous entrons dans la semaine de la Passion, et dans quinze jours ce sera Pâques. Je sens qu'à cette date, j'aurai comparu devant le bon Dieu, et je suis infiniment heureux de pouvoir unir mes souffrances aux siennes pendant cette fin de carême.

J'allai alors chercher l'abbé Battifol qui, malade, exsangue, couvert d'une mauvaise couverture, dormait presque à même le plancher du block. Comme médecin, je puis, sous un prétexte quelconque, le faire sortir de son block et je l'emmenai au 3, accomplir, en secret, son ministère, interdit dans le camp sous peine de mort.

Le lendemain, alors que la dysenterie s'emparait à son tour du pauvre abbé Vallée, celui-ci trouvait encore la force de me déclarer :

— Vous ne pouvez pas vous imaginer comme tout est beau ici et comme je suis heureux de mourir parmi mes amis et mes camarades de souffrance.

Il mourut, si je ne me trompe, le vendredi de la semaine de la Passion.

M. l'abbé Battifol, qui avait recueilli ses dernières pensées, est également mort au block 8, atteint de dysenterie et d'érysipèle, le 8 mai, jour de la victoire.

(*L'abbé Vallée, prêtre social*, Éd. Spes.)

Des femmes

Yvonne Baratte était née à Paris en 1910. Elle avait entrepris des études artistiques : peinture, gravure, décoration. A la guerre, elle part comme infirmière, puis, se consacre aux Foyers militaires. Lors de la défaite, sa réaction est rapide : « Tant qu'il y a lutte, le dernier mot n'est pas dit. »

Le mois d'août 1941 voit l'arrestation de Charles Deguy, l'ami des grandes randonnées, arrestation qui sera bientôt suivie de celles d'André Maes, Roger Pincet, Georges Holstein, Gilberte du Martray, et tant d'autres camarades qui ne reviendront pas. Yvonne songe à distribuer des livres dans les prisons allemandes. Elle sollicite et obtient les autorisations nécessaires pour constituer des bibliothèques dans les prisons de Fresnes, de la Santé et du Cherche-Midi. Après quelques mois de travail précaire mais riche en résultats, Yvonne est sollicitée de créer et diriger le service des Bibliothèques des prisonniers civils de la Croix-Rouge française. Elle s'installe, 29, boulevard de Latour-Maubourg, près du service des Bibliothèques des prisonniers de guerre.

En juin 1942, Yvonne obtient du commandant allemand des prisons de remettre tous les quinze jours des colis de vivres pour ceux qui n'en reçoivent pas. Le 4 juillet 1942, vingt-cinq colis de trois kilogs, dont elle s'est procuré tous les éléments sur ses propres ressources, sont confectionnés chez elle et portés à la prison des Fresnes. L'œuvre qui s'appellera plus tard Sainte-Foy est née.

Un jour vient où les fonds commencent à parvenir de Londres. En 1944, le service installé entre temps, 60, rue des Saints-Pères, livrera plus de mille colis anonymes par mois

aux prisons de Paris, tandis qu'une œuvre filiale expédiera des milliers de paquets vers les camps d'Allemagne.

Sainte-Foy, œuvre de charité chrétienne, où s'employaient tant de dévouements, devient bientôt un carrefour de la Résistance où se retrouvent tous ceux que la lutte a meurtris et ceux qui poursuivent le combat. Faux papiers, refuges, filières sûres, liaisons, transmissions de toutes sortes, jamais un secours, un service n'est refusé, malgré les risques qui se multiplient.

Parallèlement s'organise à travers la France un réseau toujours plus serré de correspondants qui visitent, pour les renseigner et leur porter secours, les familles des captifs, des déportés, des fusillés, de toutes appartenances politiques. L'ensemble s'appellera un jour le Comité des Œuvres sociales de la Résistance, bien connu sous ses initiales : C.O.S.O.R.

L'arrestation :

Le printemps 1944 voit les prisons de la Gestapo se remplir chaque jour davantage. Il faut redoubler d'efforts. Yvonne se sait menacée, mais, pas un instant, l'idée ne lui vient de quitter son poste de plus en plus exposé. Le 11 juillet 1944, sur le vu d'une lettre suspecte tombée aux mains de la Gestapo, elle est arrêtée à son domicile par l'Allemand Berger et cinq hommes de son équipe.

Elle reste un mois à Fresnes, est transférée le 8 août à Romainville, et déportée le 15, par le dernier train. D'abord à Ravensbrück, mais ayant refusé de travailler dans une usine de munitions, elle est transférée, avec un grand nombre de ses compagnes, au camp de représailles de Kœnigsberg-sur-Oder, près de Krustin.

Le 3 février 1945, elles sont libérées par les Russes, mais, hélas! les S.S. reprennent le camp et, le 15 février les transfèrent à Rœschling. En mars, les prisonnières meurent en masse d'épuisement et de faim. Le 24, Yvonne rentre à l'infirmerie :

Elle entre au block 6, celui des dysentériques, d'où on est bien souvent désigné pour la chambre à gaz. Mais elle compte n'y passer que deux ou trois jours, afin d'éviter la fatigue de l'appel et ainsi retrouver quelques forces. Avec son amie Madeleine Rousseau, qui vient la voir, elle fait encore des

projets d'avenir. Elle ne songe pas à se plaindre; n'a-t-elle pas, pour la première fois depuis des mois, une paillasse pour elle seule, où elle va pouvoir enfin se reposer ? Elle a seulement froid, très froid; mais voici que l'infirmière lui donne les couvertures d'une agonisante qui n'en a plus besoin. Yvonne, bien calmement, s'endort.

Au matin du 25 mars, dimanche des Rameaux, Yvonne rappelée à Dieu, ne se réveille pas. Dans son sac, où une main pieuse cherche les humbles souvenirs, parmi les croquis, quelques mots se détachent, écrits de sa main toujours ferme :

Arrachement
souffrance, attente, lutte
Libération
Paix et joie

(*Notre Yvonne.*)

De jeunes hommes

Jean Traversat était un routier du clan Saint-Martin de Limoges. Dès le début, entraîné par l'exemple de son père qui était au M.U.R. et qui sera déporté, et de son oncle Paul Roiffé, responsable régional du groupe F.E.R., qui sera fusillé à Brantôme, il prend part aux activités de la Résistance, vend *Combat* et *Témoignage Chrétien*, fournit des renseignements aux Forces françaises libres. Mais pour le reste, il mène la vie d'un routier ordinaire. En 1942, il part aux Chantiers de la Jeunesse. Au mois d'août, ce qu'il y voit l'amènera à entrer totalement dans la clandestinité. Les Allemands ont, en effet, décidé d'utiliser les chantiers pour travailler dans les usines de guerre. Traversat ne l'accepte pas. Lorsque son groupe est désigné pour aller à Gravanches, une ville arsenal près de Clermont-Ferrand, sa décision est bientôt prise. A peine arrivé, il déclare à un camarade :

— Tu sais, j'ai déjà visité... Ces billeuses, ces laveuses à vapeur, ces dégorgeuses qui vous pulvérisent la poudre en pleine face, ces pilons qui vous étouffent, cela ne me plaît guère. Ah! mais pas du tout!

... Il avait fini tout haut. Il ajouta plus bas :

— Mon vieux, c'est tout décidé, je vais partir.

Je lui demandai quand il pensait partir.

— Surtout, préviens-moi. Tu sais, je connais un endroit.

Je lui passai une paire de chaussures basses pour compléter son équipement civil. Enfin, je me couchai. Il vint me dire bonsoir. Puis me demanda une glace pour se raser. A dix heures, tout le monde dormait. La nuit, j'entendis la porte tomber doucement dans un bruit étouffé. Je me rendormis.

A six heures du matin, le réveil n'avait pas fini de sonner que le camarade qui couchait au-dessus de sa place fut surpris de ne pas l'y voir.

Cette nouvelle me fit bondir. Je courus aux lavabos. Il n'y était pas. Déjà le bruit s'en répandait.

La nouvelle du départ de Jean causa une grande émotion parmi ses camarades.

Ils avaient reconnu ses qualités de chef. Mais alors, pourquoi partir ?

Le problème posé, beaucoup en trouvèrent la solution. Dès le premier mois, la moitié du camp avait déserté. On ne réussissait plus à boucher les vides dans la proportion des départs.

Jean Traversat, lui ne perd pas de temps il est agréé au M.U.R. et devient bientôt secrétaire départemental. Le chef départemental adjoint des M.U.R. est arrêté le 28 avril; il réussit à s'évader, mais ne peut reprendre ses fonctions; Duché est appelé à le remplacer. Il inspecte les maquis de la région, veille aux parachutages, stocke et distribue les armes reçues. Dès l'annonce du débarquement, les maquis commencent la bagarre et occupent La Châtre. Le 10 juin, l'ennemi attaque le maquis de Jeu-les-Bois. Jean, qui est alors au maquis de Virolent, accompagne les renforts qui sont envoyés à Jeu, et prend ainsi part à la bataille. Après un premier succès, les maquis français doivent cependant se replier. Jean est à l'arrière-garde. Une rafale lui envoie trois balles dans le corps; il peut cependant rejoindre une voiture et est transporté à l'hôpital de La Châtre. Mais l'hôpital semble peu sûr et on décide de transporter en camionnette Jean et un autre blessé, Auroy, chez des

amis qui les soigneront. Sur la route de La Châtre, la voiture est arrêtée par une colonne allemande. Jean et son compagnon sont pris; un autre prisonnier, Béguin, qui réussit à tromper les Allemands sur son idendité, fait le récit de leur interrogatoire :

Jean et Auroy ont été descendus de la voiture. Auroy est assis à l'entrée du petit bois. Jean, sur son brancard, est placé en travers du chemin. Auroy est brutalisé de la façon la plus prodigieuse. Blessé à la jambe il doit se relever. Les coups de poing, les gifles pleuvent. Chaque fois, le blessé retombe. L'un des officiers boches fait alors couper une branche par un soldat et frappe à coups redoublés sur Auroy qui, finalement, reste couché. Les brutes avaient cru voir en lui le plus faible, mais il tint bon et, malgré les coups qui pleuvent sur lui, aucune indication ne sera donnée. Jean détourne souvent les yeux et me jette un regard interrogateur. Voici son tour. Il est toujours sur son brancard. Aucun coup ne lui est porté. Les brutes n'osent pas et son regard franc doit leur en imposer. Jean ne peut se battre. Mais il lutter.a quand même en trompant l'ennemi.

— Où avez-vous été soigné ?

— Je ne sais pas. Je ne connais pas le pays. Dans une ferme.

— Où avez-vous été blessé ?

— A Jeu-les-Bois, au combat que nous vous avons livré le 13 juin.

— Où est votre camp ?

Jean regarde longuement Béguin qui est là tout près. Ses yeux semblent interroger : que répondre ? Pourquoi ne pas les tromper encore ? Au château du Magnet il n'y a plus personne ; pas une arme, pas un camarade. Pendant que les Boches chercheront là, les camarades seront tranquilles et, là où ils sont, pourront travailler.

— Au château du Magnet, répond Jean.

— Où se trouve-t-il ?

— Avez-vous une carte ?

— Voilà!

Longuement, Jean, sur la carte, indique l'emplacement vide, l'ancien lieu du camp, qu'il est payé pour avoir abandonné.

— Combien étiez-vous dans ce camp ?

— Mille cinq cents...

Tu le sais bien, Jean, que vous n'étiez que deux cents. Bataille jusqu'au bout, bataille du renseignement faux donné

à bon escient, dernière bataille du blessé impuissant sur sa civière!

... Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés depuis notre captivité. Les buissons me masquaient mes camarades. J'entendis deux très brèves rafales de mitraillette. Quelques instants après l'un des soldats ramena les couvertures qui recouvraient Jean, le chèche que je lui avais prêté pour le cou à cause de la fraîcheur de pluie matinale et le brancard où nous l'avions transporté.

(*Jean Traversat* (*Étienne Duché*), Bonne Presse.)

Trois frères parmi d'autres. JACK, PIERRE et ANDRÉ M., trois enfants de parents bretons qui, ayant perdu leur aîné, n'avaient plus que ces trois-là, et tous trois furent résistants, seul Pierre a réchappé. Arrêté avec son plus jeune frère André le 26 avril 1944, puis déporté; par une ouverture faite dans le wagon il peut cependant s'échapper du train qui filait vers l'Allemagne, et dans lequel était resté André. Pierre rejoint Quimper, qui devait être bientôt libéré; il s'engagea alors dans la 5e compagnie des F.F.I.

André fut ensuite au camp de Compiègne, qu'il quitta le 28 juillet pour Neuengamme. « Numéro » : 39.643. De Neuengamme, il fut transporté à Willenshaven.

Il devait mourir la veille de Noël. Un soir, au départ pour le travail, il dit à son ami Daniel :

- J'ai de la fièvre; je me sens malade; mais on ne veut pas le croire.

Le surveillant à qui il s'était adressé avait dû le renvoyer avec des injures, et peut-être des coups.

Au cours du travail, Daniel remarqua qu'André se tenait immobile la tête dans les mains, affalé à un calorifère... Le lendemain, il ne le revit plus; André était parti pour l'infirmerie. Le docteur M... n'a jamais précisé de quoi l'enfant mourut...

Il avait dix-sept ans et demi.

Jack fut un véritale héros de légende : il tomba en plein combat. Jéciste, il entra dans la lutte clandestine à dix-sept ans. En 1942, en classe de philosophie,

avec quelques camarades des grandes classes, il créa un petit groupe d'A.I. (Action Immédiate), première ébauche du « groupe Marceau » constitué plus tard.

Leur activité prenait mille formes, — depuis la distribution de feuilles clandestines, ou la pose de « papillons » sur les murs de la ville, jusqu'à la récupération d'armes diverses dérobées aux troupes d'occupation, — sans parler de garages démolis, de pneus crevés, de vitrines endommagées; — bref, une œuvre sourde de sabotage, peu importante en soi, mais qui créait chez les Allemands et leurs complices un malaise tous les jours grandissant.

En octobre 1943, il prépare à Louis-le-Grand, à Paris, l'école coloniale. De nouveau il organise avec des camarades un groupe de résistants, qui pour s'armer dépouillent les soldats allemands qu'ils peuvent rencontrer isolés, la nuit. Ces camarades de la Colo Louis-le-Grand ne l'oublieront pas, et les « puissances » baptiseront à la Libération la « kasbah », c'est-à-dire le local qui sert de salon, de bibliothèque, de parloir : « Kasbah Jack M... ». Mais le travail devenait délicat par la présence de miliciens au lycée et dans leur propre classe. Leur espionnage devint si menaçant qu'en janvier 1944, Jack, sans prévenir personne dut retourner en Bretagne.

A Quimper il reprend son travail, fonde une section d'action immédiate, qui s'intégra bientôt au « groupe Marceau », qui comptait au début quatorze garçons : huit furent tués ou sont morts en déportation.

Le premier travail fut encore de se procurer des armes; un récit, entre plusieurs autres, dira la manière :

Un jour, Jack alla se poster avec un camarade sur le boulevard, en face du « grand hôtel de l'Épée », où logaient les officiers supérieurs de la Wermacht. Une sentinelle faisait les cent pas sur le trottoir en face de l'hôtel, réquisitionné par l'armée allemande. Il ne faisait pas tout à fait nuit; les passants étaient rares. Jack et son ami restaient assis sur le banc de l'allée, — immobiles, silencieux, regardant fixement la sentinelle.

Celle-ci les observa d'abord d'un air soupçonneux. Puis de plus en plus gênée par leur présence, et leurs façons insolites, elle traversa la chaussée, mitraillette sous le bras e

vint leur demander en mauvais français ce qu'ils faisaient là... Sans lui laisser achever sa phrase, les deux jeunes gens s'étaient levés, le revolver braqué, tandis qu'ils disaient à mi-voix : « Haut les mains! et silence ou on te descend! » La sentinelle lâche son arme, en levant les bras dans un réflexe de peur. Jack et son ami s'en emparent, ainsi que du coutelas. Tout s'était passé en quelques secondes.

Il fallait aussi se procurer de l'argent, des vivres. Il fallait surtout mener la guérilla contre l'occupant. On installa le premier maquis à la chapelle de Lorette à trois kilomètres de la ville. Bientôt il fallut la quitter pour le village de Kerwoal, puis on s'établit successivement à la Campagne de Briec, Landudal, le Juch, sur la route de Douarnenez. Partout ils étaient aidés par les paysans et les secrétaires de mairie. Mais Jack retrouva dans sa Bretagne les miliciens de Louis-le-Grand et c'est l'un d'entre eux qui perquisitionna chez lui et fit arrêter ses deux frères. Jack se savait traqué jour et nuit par la Gestapo; il n'en continuait pas moins son action clandestine à travers le Finistère, et à Quimper même.

Impossible de donner une idée des multiples coups de main opérés par Jack, et encore moins du courage, de la gaîté, de l'humour avec lesquels il les accomplissaient. En juin, son effort se porta sur les voies ferrées, afin de retarder l'arrivée des troupes allemandes au lieu du débarquement. Un récit encore entre cent autres.

A quelques centaines de mètres de la Lorette, — le premier maquis de Jack, — se trouvait un petit viaduc sur la ligne Nantes-Brest. A chaque extrémité des sentinelles allemandes veillaient nuit et jour.

Jack et Oscar (son inséparable compagnon), — demandèrent à leur chef la permission de faire sauter les rails sur le pont, malgré le danger que présentait l'entreprise. S'allongeant dans le petit ravin qui borde la voie ferrée à cet endroit, Jack se glissa comme une couleuvre à travers une haie d'aubépines, vers l'endroit du rail qu'il voulait faire sauter; Oscar, dissimulé un peu plus loin, surveillait les sentinelles, prêt à intervenir.

Profitant de l'instant où l'un des hommes se retournait, Jack posa le cordon Bickford à l'extrémité du petit viaduc;

puis se glissa derrière la haie sans que l'Allemand de garde ait pu entendre le moindre bruit. Le tour était joué.

Puis ce fut le dernier combat. Jack était aux arrêts de rigueur, au P.C., pour être allé faire sauter un train, alors qu'il avait ordre de se reposer et de soigner sa cheville enflée.

Le mardi matin, 27 juin, un paysan de Guélan (aux environs de Briec) vient les avertir que le secteur de là-bas a été surpris cette nuit par les Allemands. Cinq hommes ont été tués.

Vers midi, le capitaine F..., chef de secteur, et deux autres résistants, échappés par miracle au massacre, Guillerm et Le Bras, — tous trois blessés, — arrivent au P.C. de Penhoat. Ils conseillent vivement au capitaine Jannault d'évacuer la ferme : les Boches patrouillent un peu partout. Le même jour, à Kergren, sur la route de Bénodet, ils massacrent des patriotes, et, comme à Guélen, mettent le feu à la ferme... Il faut partir le plus vite possible.

L'ordre du départ est fixé pour le soir. D'accord avec le colonel B... qui est venu, le capitaine J... doit attaquer dès le lendemain, les Allemands patrouillant aux environs. Le grand Jack a entendu la conversation des deux chefs : il brûle de faire partie du groupe qui vengera les morts de Guélen, et demande à en être. Le colonel B..., connaissant sa valeur, accepte tout de suite; mais le capitaine refuse :

— Il a enfreint mes ordres l'autre jour. Il est puni.

Et il explique la fugue de Jack, parti faire dérailler un train dans la nuit.

Le colonel B... lève la punition; pourtant Jack doit rester au repos jusqu'à l'heure du départ. Plein de reconnaissance, le grand Jack s'allonge sur le foin, au premier étage de la grange qui leur sert de refuge; et le camarade Roger part (à sa place) pour alerter tous les secteurs et les convoquer avec leur armement, afin de concerter l'attaque du lendemain..

Il reste quatre résistants à Penhoat, avec le capitaine Jannault, leur chef. Deux d'entre eux se sont allongés aux côtés de Jack, dans l'abri du premier étage. Près d'eux, le capitaine Jannault, debout, dicte le compte rendu du guet-apens de Guélen au quatrième qui tape à la machine. Tous sont équipés, prêts au départ. Ils n'attendent plus que les deux camarades partis transporter les blessés de Guélen. Ils tardent à revenir....

Un bruit de pas sur les marches de la grange. Enfin, ce

sont eux ! Mais non ! Les pas sont trop nombreux pour être ceux des deux camarades...

Avant d'avoir pu faire un geste de défense, les cinq jeunes gens sont massacrés à bout portant par les mitraillettes et les grenades de cinq ou six policiers qui envahissent la grange. Tout autour de la ferme, les issues sont gardées par des feldgendarmes et des hommes de la Gestapo. Ils mettent le feu aux bâtiments, que les propriétaires doivent quitter précipitamment.

J. Kerlyne, *Trois frères parmi d'autres...*
Librairie le Goazion, Quimper.

Gilbert Dru fut un des cinq garçons abattus le 27 juillet 1944 au cœur de Lyon, sur la place Bellecour. Il était le jéciste, le militant des Facultés. Pourtant

cet intellectuel aimait foncièrement la vie, aimait son quartier, sa paroisse, sa terre du Forez, d'une façon telle, que je ne puis m'empêcher de le comparer à Péguy. Je ne dirai pas qu'il aimait le peuple. Il était du peuple, et toute son attitude exprimait clairement cette appartenance. Cela n'allait pas sans agacer quelques-uns; au collège, où nous nous rencontrâmes à douze ans, il tranchait tellement sur ses condisciples, que ceux-ci le traitèrent aussitôt de « communiste » et même de « démocrate chrétien ». C'étaient là des injures graves, mais qui ne l'effrayaient pas. Il affirmait déjà que le prolétariat avait droit à sa place dans la nation. Il soutenait les revendications des grévistes contre les gamins que nous étions, plus ou moins sympathisants des ligues fascistes. Pour autant qu'il m'en souvienne, il accompagnait ces convictions de théories assez fumeuses sur l'Homme et la Paix Universelle. Il fut pourtant l'un des rares d'entre nous, d'une génération qui, dès l'enfance, s'attacha à la politique et que les événements portèrent quelquefois aux divagations, à être demeuré à lui-même intégralement fidèle, de douze à vingt-quatre ans, l'âge de sa mort [1].

Durant la drôle de guerre, il était encore étudiant et se contenta de préparer la P.M.S. A l'armistice, il est dans les Charentes, à Saintes. Sa réaction est prompte. Dès le 19 juin 1940, sans avoir entendu de Gaulle, il écrit : « Battue par les armes, la France n'est pas morte

1. *Celui qui croyait au ciel*, par J.-M. Domenach, E.L.F.

si nous le voulons. » Prisonnier au camp de Surgères, son camp est licencié le 14 juillet par les Allemands. Il est envoyé au Chantier de Jeunesse de Monestier près de Clermont. Mais il ne croit guère à ce « scoutisme » faussement patriotique. Sa confiance n'est qu'en l'action qu'il pourra reprendre à la J.E.C.

C'est elle que, rentré à Lyon, il essaiera de réorganiser. Certains le trouvèrent trop révolutionnaire; la route fut barrée. Le travail fut alors mené avec Gortais aux *Cahiers de notre jeunesse* dont le cri de ralliement était « Mieux vaut souffrir que trahir ».

Ces Cahiers, qui vont de juin 1941 à juin 1943, furent une de ces entreprises dont on s'étonne qu'elle ait pu subsister. A chaque page Vichy et le nazisme étaient battus en brèche. L'équipe, d'abord dirigée par Gortais, fut reprise par Mandouze. Dru, secrétaire des *Cahiers* y fournissait un énorme travail. Nous formions, lui, Mandouze, Chambre, Rendu et moi-même une équipe ardente... Avec *Confluence, Toutes autres, Positions,* nous partagêmes l'honneur d'être les derniers représentants de la presse française indépendante.

L'occasion se présenta en 1943 de préférer la souffrance à la trahison : Irions-nous ou non travailler en Allemagne, irions-nous aider l'ennemi de notre patrie?

Ces jécistes, dont les bons sentiments avaient été en quelque sorte hypertrophiés, sans qu'ils fussent d'ailleurs soutenus par une solide formation civique et patriotique, posaient la question de la sorte : suivrons-nous ou ne suivrons-nous pas le sort de nos frères ouvriers? Chacun se sentant une âme d'apôtre avant de se sentir une âme de Français, prétendait partir en Allemagne pour ne pas laisser la classe ouvrière supporter seule le fardeau de la déportation. Si ces garçons avaient pu voir de quels éléments les maquis au même moment se constitutaient dans le Vercors, s'ils étaient allés seulement aux Brotteaux regarder partir ceux qui n'avaient pu fuir, encadrés de gardes mobiles, et chantant la *Marseillaise*, l'*Internationale*, chantant par dérision le fameux *Maréchal nous voilà!* ils auraient compris que ce que la classe ouvrière attendait d'eux, c'était qu'ils prissent, eux qui le pouvaient, le chemin du maquis, qu'ils devinssent des combattants — mais non, la propagande était bien faite : on faisait passer le devoir de classe avant le

devoir patriotique et rares furent les théologiens qui dénoncèrent ces monstrueux sophismes.

Les *Cahiers* prirent nettement parti. Mandouze rédigea un mémoire, qui publié par le *Courrier du Témoignage chrétien* et diffusé par la Radio de Londres, rappela à de jeunes Français leur devoir de ne pas servir l'ennemi mais de participer à la libération de leur pays.

Dès lors, les *Cahiers* ne pourront plus paraître. La réflexion de Gilbert va devenir désormais « politique » au sens le plus précis et le plus grand du mot.

Dans la mesure où la position de Mounier et celle d'*Esprit* en général lui semblaient encore trop théoriques, trop purement intellectuelles, il fut amené à envisager les modalités d'une action proprement politique qui, s'inspirant des principes et de l'esprit de personnalisme, viendrait, par l'épreuve décisive de la confrontation avec la réalité, lui donner tout le poids de la pensée véritablement engagée.

Telle est l'évolution qui le conduisit au cours des années 1941-1942, à rêver d' « un grand parti politique construit sur la base du personnalisme ». Mais ce n'était là qu'un rêve d'avenir, car au cours de ces années d'occupation la seule politique possible s'appelait la Résistance.

Action résistante, action politique, n'en faisaient en réalité qu'une seule, et... amener les jeunes chrétiens à la Résistance, c'était, en les amenant à réfléchir sur les raisons de cet engagement qui les menait inévitablement, tôt ou tard, à une action politique.

Bientôt il peut exposer ses idées à Sarrazac, à Rémy Montagne, à Bidault. On lui offre alors de partir à Alger pour représenter à l'Assemblée consultative les jeunes résistants chrétiens. Les délais de départ sont plus longs qu'il n'avait pensé et Gilbert comprend bientôt que le travail est d'abord à mener en France. Il part pour Paris et travaille à la formation des « Équipes chrétiennes ».

Ce qui est en gestation à ce moment, ce que Gilbert, pour sa part, travaille de toutes ses forces à créer : c'est la forme première de ce qui sera, après la libération, le M.R.P. La

question n'est pas ici de savoir dans quelle mesure ce parti est ce que Gilbert désirait qu'il fût, mais de sentir quelle passion, quelle espérance, et aussi quel sens profond de nécessités historiques, inspiraient alors l'action de Gilbert.

Il revient à Lyon où il travaille avec Francis Chirat de la J.O.C. De janvier à mars ils prospectent tout le Sud-Est. Pour rendre l'action plus efficace, naquit au mois d'avril le *Comité de Coordination d'Action chrétienne* (C.C.A.C.)

Le 17 juillet, vers six heures, se tient chez Guérin une réunion du C.C.A.C. A la fin de la réunion, Gilbert et Francis voulurent s'attarder pour vérifier certains documents. C'est alors que, tous les autres étant déjà loin, trois policiers se présentèrent au domicile de Guérin, dont ils recherchaient le gendre, Thomas, qui se cachait alors à Clermont. Ils trouvèrent Gilbert et Francis munis de documents trop compromettants pour que ceux-ci pussent songer un instant à nier l'évidence. La concierge vit descendre les policiers encadrant, l'arme au poing, deux jeunes gens les bras en l'air.

Dans les étroites cellules de Montluc, il faisait très chaud. Ses camarades et lui, presque nus, passaient leur temps en jouant aux cartes... Le soir du 26, il fut appelé, et ne revint pas de la nuit. Cette même nuit, une bombe explosa devant le café du Moulin à Vent, qui était un lieu de plaisir de la Gestapo. Le lendemain, à midi, une auto dépassait des soldats allemands armés place Bellecour, en face du Moulin à Vent, en plein centre de la ville. Quelques minutes plus tard, une comionnette bâchée stoppait devant le Moulin à Vent. Un à un, cinq jeunes gens en descendent, et dès qu'ils ont posé le pied à terre, un civil debout les abat à coups de mitraillettes. Gilbert Dru descendit le troisième.

On m'a dit que le civil, lorsqu'il les eut abattus, fit le salut hitlérien sur les corps. Le civil, semble-t-il, était français.

La foule considérable à cette heure, assistait stupéfaite. Une infirmière française, qui voulait intervenir, fut repoussée. Un vicaire de Saint-Jean parvint cependant, à midi quarante, à leur donner l'absolution. Mon frère, par hasard, avait vu la scène. Ma mère, aussitôt prévenue, alla chercher le père de Gilbert et l'emmena sur les lieux. C'était la police française qui montait maintenant la garde devant les corps, et c'est un agent de police française qui répondit à ma mère qui voulait approcher et voir le visage à terre : « Mais non, madame, ce sont des Juifs. »

Les cinq martyrs réunissaient étrangement la France. C'était Chirat, qui avait rejoint Gilbert en ce suprême instant, c'était Didier, le chef régional F.F.I., c'était Pfeffer, militant communiste, du F.U.J.P., et un inconnu, Bernard, qui payait ce qu'il n'avait pas fait. Deux militants catholiques, un franc-maçon, un communiste... celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas...

La mort de ceux qui luttèrent en France ne doit pas faire oublier la lutte que menèrent leurs frères lointains, mais si proches de cœur : les Français des Forces françaises libres, ni de quel prix ils payèrent aussi parfois leur combat. H. d'Estienne d'Orves, capitaine de corvette, fut l'un des tout premiers des Forces libres à être arrêté en France le 21 janvier 1941. Il fut exécuté le 29 août suivant avec un autre Français, Barbier, et un Hollandais, Doornick, le lendemain du jour où le conseiller juridique Keyser, qui était allé à Berlin demander leur grâce revint leur annoncer que celle-ci était refusée. Voici le récit de leur mort tel que l'a rapporté l'aumônier allemand de la prison de Fresnes, l'abbé Stock :

Ils demandèrent et obtinrent de rester ensemble pendant leur dernière veillée; ils la passèrent sans tristesse et même gaiement. D'Estienne revit une dernière fois ses marins; sachant que deux d'entre eux, de l'île de Sein, n'avaient pas fait leurs Pâques, il leur demanda de vivre toujours en Français et en chrétiens, en souvenir d'eux trois qui allaient mourir.

A 4 h. 30 du matin, l'aumônier dit la messe pour eux dans la cellule où ils étaient. C'était la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste; d'Estienne fit joyeusement remarquer combien il était providentiel que leur dernière messe fût en rouge; l'aumônier la célébrait face à ceux qui allaient mourir, d'Estienne la servait, et comme Doornick ne savait pas le latin, il lui traduisait au fur et à mesure les textes liturgiques en français. Tous les trois communièrent.

Après la messe ils déjeunèrent avec l'aumônier, puis montèrent en camionnette. A l'intérieur prirent place les trois condamnés au centre et, tout autour, sur des bancs, le conseiller Keyser, l'aumônier et les dix hommes du peloton

d'exécution (neuf protestants et un catholique). Un éclairage permettait de mieux surveiller. De Fresnes ils gagnèrent la Porte d'Orléans, la Concorde, l'Étoile, le Rond-Point de la Défense. La bâche arrière flottait au vent et ils pouvaient voir une dernière fois Paris passer devant eux et s'éloigner.

Tous les trois avaient emmené leur petit manuel de prières de la prison. Ils commencèrent par réciter ensemble, à haute voix, les prières des agonisants. Comme on roulait toujours, d'Estienne proposa de chanter et ils chantèrent jusqu'au bout du trajet. A les voir si forts et même si gais, tous les Allemands présents étaient extrêmement émus. L'aumônier, au retour, ne put s'empêcher de faire remarquer aux soldats qu'ainsi meurent de vrais chrétiens.

L'auto les conduisit au fort du Mont-Valérien, où eut lieu l'exécution. Le conseiller Keyser voulut lire la sentence, l'émotion lui coupa la voix. Le chef du peloton d'exécution demanda à d'Estienne d'Orves s'il désirait quelque chose. Celui-ci remercia le conseiller Keyser de tout ce qu'il avait fait pour eux, pour les marins graciés et pour leurs familles. Puis, pour bien montrer qu'il mourait sans rancune et en pardonnant, il l'embrassa devant tous.

Tous les trois demandèrent et obtinrent de mourir debout, les yeux non bandés, sans liens, ni menottes. Avant la décharge, ils crièrent pour la dernière fois : « Vive la France. » Les honneurs leur furent rendus.

(*La Vie Intellectuelle*, mai 1945.)

On terminera par cette lettre d'un tirailleur de l'Oubangui :

le 24 février 1942.

Mon petit frère se plaint de sa pauvreté, mais comment veut-il que je l'aide? Je gagne toujours ce que je gagnais au Cameroun. D'ailleurs, je ne me suis pas engagé dans l'armée française pour gagner beaucoup d'argent, malgré la pauvreté de la famille. Je me suis engagé pour gagner la victoire ensemble avec les Français libres.

Tous ces morts ne doivent pas être morts en vain.

A.-J. MAYDIEU.

Imprimerie AUBIN, LIGUGÉ (Vienne).
D. L., 3e trimestre 1954. — Imprimeur, n° 1.047.
Directeurs gérants : A.-J. MAYDIEU, R.-C. CHARTIER. N.M.P.P.